

LES MOHICANS DE PARIS  
(1864)



ALEXANDRE DUMAS

**Les Mohicans de Paris**  
drame en cinq actes, en neuf tableaux,  
avec prologue

*Gaieté. – 20 août 1864.*

LE JOYEUX ROGER  
2015

ISBN : 978-2-924529-27-0

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

Cette pièce ayant été, pendant ses répétitions, frappée d'interdit par la commission de censure, j'adressai la lettre suivante à l'empereur :

*Sire,*

*Il y avait, en 1830, et il y a encore aujourd'hui, trois hommes à la tête de la littérature française.*

*Ces trois hommes sont : Victor Hugo, Lamartine et moi.*

*Victor Hugo est proscrit, Lamartine est ruiné.*

*On ne peut me proscrire comme Hugo : rien dans ma vie, dans mes écrits ou dans mes paroles, ne donne prise à la proscription.*

*Mais on peut me ruiner comme Lamartine, et, en effet, on me ruine.*

*Je ne sais quelle malveillance anime la censure contre moi.*

*J'ai écrit et publié douze cents volumes. Ce n'est pas à moi de les apprécier au point de vue littéraire. Traduits dans toutes les langues, ils ont été aussi loin que la vapeur a pu les porter. Quoique je sois le moins digne des trois, ils m'ont fait, dans les cinq parties du monde, le plus populaire des trois, peut-être parce que l'un est un penseur, l'autre un rêveur, et que je ne suis, moi, qu'un vulgarisateur. De ces douze cents volumes, il n'en est pas un qu'on ne puisse laisser lire à un ouvrier du faubourg Saint-Antoine, le plus républicain, ou à une jeune fille du faubourg Saint-Germain, le plus pudique de tous nos faubourgs.*

*Eh bien, sire, aux yeux de la censure, je suis l'homme le plus immoral qui existe.*

*La censure a successivement arrêté depuis douze ans :*

*Isaac Laquedem, vendu 80,000 francs au Constitutionnel ;*

*La Tour de Nesle, après huit cents représentations (le veto a duré sept ans) ;*

*Angèle, après trois cents représentations (le veto a duré six ans) ;*

*Antony, après trois cents cinquante représentations (le veto*

*a duré six ans) ;*

*La Jeunesse de Louis XIV, qui n'a jamais été jouée et qu'on allait jouer au Théâtre-Français ;*

*La Jeunesse de Louis XV, reçue au même théâtre<sup>1</sup>.*

*Aujourd'hui, la censure arrête les Mohicans de Paris, qui allaient être joués samedi prochain.*

*Elle va probablement arrêter aussi, sous des prétextes plus ou moins spécieux, Olympe de Clèves et Balsamo, que j'écris en ce moment.*

*Je ne me plains pas plus pour les Mohicans que pour les autres drames ; seulement, je fais observer à Votre Majesté que, pendant les trois ans de restauration de Charles X, pendant les dix-huit ans de règne de Louis-Philippe, je n'ai jamais eu une pièce ni arrêtée ni suspendue, et j'ajoute, toujours pour Votre Majesté seule, qu'il me paraît injuste de faire perdre plus d'un demi-million à un seul auteur dramatique, lorsqu'on encourage et que l'on soutient tant de gens qui ne méritent pas ce nom.*

*J'en appelle donc, pour la première fois, et probablement pour la dernière, au prince dont j'ai eu l'honneur de serrer la main à Arenenberg, à Ham et à l'Élysée, et qui, m'ayant trouvé comme prosélyte dévoué sur le chemin de l'exil et sur celui de la prison, ne m'a jamais trouvé comme solliciteur sur celui de l'Empire.*

ALEX. DUMAS.

*Paris, 10 août 1864.*

Après la lettre qu'on vient de lire, et que nous reproduisons ici pour rectifier quelques petites erreurs de texte commises par les journaux, nous n'avons plus rien à dire de la censure, qui arrêtait le drame des *Mohicans de Paris*.

La censure a desserré les dents ; elle a lâché le drame ; mais la morsure est restée, et, il faut le dire, la cicatrice est plus que

1. Je n'ai pas compris dans cette énumération *le Chevalier de Maison-Rouge, Catilina, Urbain Grandier*, interdits pour des motifs politiques.

visible : elle est saignante.

Nous n'en avons qu'un devoir plus grand à remplir, qu'une reconnaissance plus réelle à exprimer aux artistes qui ont réuni tous leurs efforts pour soutenir un édifice qui menaçait de s'écrouler, ébranlé qu'il était du faite aux fondations.

Commençons par Dumaine, notre jeune et cependant vieil ami, presque notre enfant, qui est venu, au milieu d'applaudissements dont il a eu la modestie de ne point prendre sa part, jeter au public un nom que le public avait presque désappris au théâtre, après l'avoir entendu cependant une soixantaine de fois.

Dumaine est, avant tout, un artiste sympathique. Est-ce un don de la nature ? Est-ce un résultat de l'art ? Je n'en sais rien ; seulement, c'est un fait que j'attribuerai tout simplement à la réunion du talent et du cœur ; il serait impossible de jouer avec plus de commandement la scène du tapis franc, avec plus de passion la scène du parc, avec plus de railleuse courtoisie celle où il se révèle à Suzanne de Valgeneuse, et avec plus de désespoir celle où, Gérard évadé, il cherche et appelle inutilement Rose-de-Noël.

Qu'on n'oublie pas que Dumaine, dont le talent se plie à tous les genres, entrait en scène tout frémissant encore des applaudissements de *Tartufe* et de *la Tour de Nesle*.

Nous avons retrouvé à la Gaieté un de nos meilleurs lieutenants, compagnon de nos luttes du Théâtre-Historique, et qui, dans cette rude campagne de trois ans, soutenue, non pas contre de beaux jours politiques, mais contre de mauvais jours littéraires, a eu sa part de toutes nos victoires : nous avons retrouvé Lacressonnière.

Dès la première répétition, et aux premiers mots qu'il a dits, nous avons reconnu l'artiste de talent que nous connaissions, mais dont le talent avait grandi. Nous avons cru qu'il était impossible de faire une plus belle création que celle de Charles VI dans *la Tour Saint-Jacques* ; Lacressonnière nous a prouvé qu'il en pouvait faire une à la fois plus savante et plus terrible. L'ingrate et hideuse figure de Gérard a été rendue par lui avec un

réalisme effrayant. Il était une des deux cariatides sur lesquelles reposait le poids de l'édifice, la cariatide n'a point plié.

L'autre cariatide était Jackal-Perrin. Ce n'est pas nous qui dirons ce que nous pensons de l'artiste, qui a pris le rôle au refus de M. Paulin Ménier, lequel a créé, on se le rappelle, avec tant de talent un si grand nombre de rôles, et particulièrement *l'Idiot de la montagne* ; – mais M. Paulin Ménier a, nous a-t-on dit, ses rôles et ses auteurs de préférence : Talma était ainsi, il préférait Corneille. – Ce n'est pas nous qui dirons ce que nous pensons de Jackal-Perrin, ou plutôt de Perrin-Canler<sup>1</sup>, nous emprunterons à un excellent critique le paragraphe qu'il lui consacre, convaincu que nous ne dirions ni plus juste ni mieux :

« Perrin joue le fin limier Jackal, et le joue avec un talent des plus remarquables ; il a placé au premier plan un rôle fait pour dénouer le drame, et non pour le dominer. Son chapeau démodé a une physionomie inquisitoriale ; les verres de ses lunettes sont deux points d'interrogation ; son nez et son menton rapprochés ressemblent aux deux branches d'une paire de tenailles ; c'est, de la tête aux pieds, l'homme de la chasse aux voleurs, alliant une bonhomie en surface à une finesse qui entre dans les consciences troublées, comme la vrille dans une pièce de bois, un tigre sur la piste du filou, un bon bourgeois quand le gibier est dans la carniassière ; j'ai vu tout cela dans Jackal. »

J'ajouterai, moi qui ai eu affaire à M. Perrin pendant trente répétitions, que j'ai vu en lui ce que ne pouvait y voir mon ami Jouvin... Bon ! voilà que je l'ai nommé sans le vouloir ! – que j'y ai vu l'homme de bonne compagnie, l'artiste infatigable et consciencieux que rien ne distraît de son rôle et pour qui aucun détail

1. Nous n'avons pas besoin de dire au public ce que c'est que cette fine et honorable personnalité de Canler, qui, comme chef de la police de sûreté, a veillé pendant vingt ans sur Paris. M. Jackal n'est qu'un reflet affaibli de cette grande intelligence, qui avait sur celle de son prédécesseur Vidocq l'avantage d'être puisée non-seulement dans un esprit inventif, mais encore dans une conscience honnête.



ne reste indifférent, si petit, si imperceptible qu'il soit.

Clarence a été, comme toujours, le charmant acteur à la voix douce, à l'œil humide, et qui a dans toute sa personnalité quelque chose de poétique et presque de féminin. Il y a longtemps que nous nous connaissons et que nous nous aimons, Clarence et moi. Lorsqu'il entra au théâtre, avec un nom difficile à idéaliser, j'eus le bonheur d'être, il y a quelque vingt ans, son parrain et de le baptiser du nom de Clarence ; cette fois encore, mon filleul m'a fait honneur, et, en supposant qu'il me doive quelque chose, s'est largement acquitté envers moi : Clarence a été excellent dans le rôle de Dominique.

Je pourrais presque dire de la femme ce que je dis du mari ; si j'ai donné à l'un le baptême du nom, j'ai donné à l'autre celui de la scène : autant que je puis me le rappeler, madame Clarence a débuté dans le rôle de Ginesta du *Gentilhomme de la montagne* ; n'ayant jamais vu la pièce, je n'ai pas vu madame Clarence dans ce rôle ; on m'a dit qu'elle y avait été charmante ; après l'avoir vue dans Rose-de-Noël, j'en suis sûr. Madame Clarence est jeune, jolie ; elle a de l'originalité dans les rôles à caractère ; tout cela, à vingt-quatre ans, c'est beaucoup ; ses amies disent même que c'est trop !

Mademoiselle Colombier a reçu les compliments du public et de toute la presse avant de recevoir les nôtres, et nous arriverions tard si, le jour même de la répétition, après avoir vu la façon dont elle a joué les trois seules scènes qu'elle ait dans l'ouvrage, nous ne lui avions dit ces propres paroles, dont nous ne sommes pas prodigues : « Mademoiselle, vous avez beaucoup de talent. » Ce n'était point une prédiction, c'était un fait reconnu. Mademoiselle Colombier a joué son rôle de Suzanne de Valgeneuse, rôle peu agréable à jouer, en comédienne consommée ; elle a dans le jeu tout à la fois le laisser-aller de la femme du monde et la hauteur de la duchesse ; les yeux sont fiers et superbes, et, le jour où nous éclairerons ces yeux-là des langueurs de l'amour, ou des feux de la jalousie – au moyen d'un beau rôle, bien entendu ! –

ces yeux-là feront tourner la tête au public.

Mademoiselle Colombier, comme madame Clarence, est dans sa première jeunesse ; je doute même qu'elle soit majeure ; – heureusement, le théâtre émancipe.

À propos de jeunesse et de beaux yeux, nous demandons pardon à madame Talini d'avoir étendu sur son visage de vingt-huit ans l'affreux masque de la Brocante. Au reste, il est impossible de mieux prendre son parti d'une jeunesse perdue que ne l'a fait cette douce et consciencieuse artiste ; elle a été – ce qui est bien rare avec une pareille disproportion d'âge – la femme du rôle ; de jeune, elle s'est faite vieille ; de belle, hideuse ; de distinguée, ignoble. Avis aux artistes *qui ne veulent jouer qu'avec leurs avantages*. À mon excellente Talini, merci !

Ah ! par exemple, son fils adoptif est bien digne d'elle ! Quel spirituel et intelligent gamin que ce Babolin ! L'affiche et le directeur prétendent que c'est une femme et que cette femme s'appelle madame Cécile Derval ; je ne connais, moi, qu'une femme qui ait ce talent-là, c'est Déjazet. Après cela, comme il y a six ou sept ans que je suis hors de Paris, peut-être, entre deux portants, dans quelque sablière au-dessus de laquelle Déjazet et Colbrun se seront rencontrés, cette joyeuse hybride aura-t-elle poussé – éclatante d'esprit et de vérité. Eh ! messieurs les directeurs, faites-en des greffes, ou prenez-en de la graine ; vous n'en aurez pas toujours, des Déjazet et des Colbrun.

Nous avons, aux répétitions, été longtemps injuste pour mademoiselle Raucourt, et nous lui demandons pardon de l'avoir tourmentée ; mais, le jour de la représentation, mademoiselle Raucourt s'en est bien vengée : elle a eu un succès, un très-grand succès.

MM. Gaspard, Hodin et Lacroix, chargés de rôles secondaires et sans aucune portée dramatique, ont eu la bonté de comprendre la nécessité d'un second plan dans un tableau ; ils ont mis en commun bonne volonté et intelligence, et ont concouru vaillamment au succès.

M. Marchand, qui jouait Jean Taureau ; M. Thierry, qui jouait le jardinier ; M. Lemaire, qui jouait Sac-à-Plâtre, et jusqu'à M. Briand, qui n'avait qu'un mot à dire dans Toussaint-Louverture, se sont fait remarquer et ont trouvé moyen d'avoir leur part dans les honneurs de la soirée.

Mais les deux merveilles en miniature de cette soirée sont les deux enfants qui jouent le petit Victor et la petite Léonie ; ce serait à aller voir le prologue, rien que pour eux. Impossible de rencontrer plus d'intelligence artistique et plus d'espérance d'avenir que dans ces deux petits corps ; je me trompe : dans ces deux petites âmes. Si j'étais riche ou si j'avais vingt-cinq ans de moins, je me chargerais de ces deux beaux enfants, et, avec la permission de leurs parents et l'aide de Dieu, j'en ferais deux grandes actrices ; mais, au nom du ciel, pas de Conservatoire ! la nature, la pratique, la vérité, voilà tout.

Ai-je oublié quelqu'un de mes grands ou de mes petits interprètes ? Je ne crois pas ; mais, en tout cas, il ne faudrait point m'en vouloir, puisque ce ne serait qu'un oubli.

ALEX. DUMAS.

## DISTRIBUTION

Salvator	M. Dumaine
M. Gérard	M. Lacressonnière
Philippe Sarranti	M. Manuel
Dominique Sarranti	M. Clarence
Lorédan de Valgeneuse	M. Henry
M. Jackal	M. Perrin
Gibassier	M. Alexandre
Pétrus, peintre	M. Lacroix
Jean Robert, poète	M. Gaspard
Ludovic, médecin	M. Hodin
Sac-à-Plâtre, maçon	M. Lemaire
Jean Taureau, charpentier	M. Marchand
Toussaint-Louverture	M. Briand
Un commissaire de police	»
Un garçon de cabaret	M. Mallet
Pierre, jardinier	M. Thierry
Un agent de police	M. Jannin
Un pierrot	M. Mantor
Un polichinelle	M. Chevalier
Jérôme, facteur	M. Henicle
Jean, domestique de M. Gérard	M. Martinet
Croc-en-Jambes, personnage muet	
La Gibelotte, personnage muet	
Rose-de-Noël	M <sup>me</sup> Juliette Clarence
La Brocante	M <sup>me</sup> Talini
Babolin	M <sup>me</sup> Cécile Derval
Orsola	M <sup>me</sup> Raucourt
Suzanne de Valgeneuse	M <sup>me</sup> Colombier
Madame Desmarest	M <sup>me</sup> Jeault
La servante de M. Gérard	M <sup>me</sup> Richer
Victor	La petite Charlotte
Léonie	La petite Adèle
Brézil, chien de M. Gérard	

*Le prologue en 1820, le drame en 1827.*

## PROLOGUE

### PREMIER TABLEAU

*Une salle à manger donnant sur un parc.*

#### Scène première

Léonie et Brésil, couchés sur un canapé ; Orsola, entrant.

ORSOLA, à part

Encore l'enfant !... (Haut.) Allez, Léonie, allez jouer dans le jardin !

LÉONIE, sortant avec le chien

Viens, Brésil, viens !

#### Scène II

Orsola, seule.

Elle va entr'ouvrir la porte de la chambre à coucher de M. Gérard.

Il dort encore ! et ce matin, en s'éveillant, il aura, comme d'habitude, oublié toutes les promesses qu'il m'a faites cette nuit dans l'ivresse... En vérité, je ne sais pas pourquoi je me donne tant de peine. Je suis encore jeune et je suis toujours belle, tandis que cet homme... Et tout cela pour épouser cinq ou six mille livres de rente ! Oh ! ce qu'il me faudrait, c'est une fortune comme celle qu'auront un jour ces misérables enfants qui jouent au bord de l'étang... Ils auront un million et demi chacun, et, pour cela, ils se seront donné la peine de naître ; tandis que moi, après m'être débattue dans la misère et la honte de quinze à vingt ans, j'en suis, à trente, arrivée à être la maîtresse de M. Gérard, avec l'immense ambition de devenir la femme d'un homme de cinquante ans ; ce qui, le jour où la chose arrivera, fera l'envie de toutes les dames de Viry-sur-Orge et des environs... Magnifique avenir, qui vaut, en effet, la peine d'être jaloué !

## Scène III

Orsola, le facteur.

LE FACTEUR, du dehors

Ohé ! la maison ! Est-ce qu'il n'y a personne ici ?

ORSOLA

Qui va là ?

LE FACTEUR, entrant

Moi, le facteur. C'est une lettre.

ORSOLA

Donnez.

LE FACTEUR

Impossible.

ORSOLA

Pourquoi, impossible.

LE FACTEUR

Parce qu'elle est pour M. Gérard.

ORSOLA

Eh bien, M. Gérard ou moi, n'est-ce pas la même chose ?

LE FACTEUR

Pas tout à fait encore, quoiqu'on dise, dans le pays, que cela ne tardera point. Dites donc, madame Orsola, le jour où cela arrivera, vous aurez fait un beau rêve !

ORSOLA

Voyons, trêve de bavardage ! et donnez-moi cette lettre ; ne savez-vous pas que c'est moi qui reçois toute la correspondance de M. Gérard ?

LE FACTEUR

Oui, mais pas les lettres chargées, pas celles où il faut signer sur le registre.

ORSOLA, fronçant le sourcil

Dis donc, Jérôme !

LE FACTEUR

Madame Orsola ?

ORSOLA

Je croyais que tu tenais à renouveler le bail de la petite maison

et du coin de terre que te loue M. Gérard ?

LE FACTEUR

Certainement que j'y tiens !

ORSOLA

Eh bien, tu n'en prends pas la route, je t'en préviens. Adieu, Jérôme, tu peux remporter ta lettre.

LE FACTEUR

Dites donc, dites donc, madame Orsola, je ne m'oppose pas à vous remettre la lettre, moi ; et si vous voulez signer à la place de M. Gérard...

ORSOLA

Et pourquoi ne signerais-je pas à sa place ?

LE FACTEUR

Dame, moi, je ne savais pas... Tenez, voilà le registre. Seulement, comme la lettre est pour M. Gérard, signez : *Gérard*. (Orsola prend la plume et signe. – Le facteur, à part.) Elle a signé tout de même. Oh ! c'est une maîtresse femme, celle-là ! (Haut.) Tenez, voici la lettre.

(Il va pour sortir.)

#### Scène IV

Les mêmes, Victor, sur le perron ;  
Léonie, plus loin, avec Brésil.

ORSOLA, à part, regardant la lettre

Un cachet noir !... Que veut dire ceci ?

VICTOR

Monsieur le facteur, nous apportez-vous des nouvelles de papa ?

ORSOLA, décachetant la lettre avec précaution

Peut-être !

LE FACTEUR

Demandez à madame Gérard, monsieur Victor ; c'est elle qui a reçu la lettre.

(Il sort.)

VICTOR

Vous voulez dire à madame Orsola... Viens, Léonie ! c'est l'heure de prendre notre leçon avec M. Sarranti.

(Il sort avec sa sœur et le chien par la porte opposée à celle de M. Gérard.)

Scène V

Orsola, seule, regardant les enfants qui s'éloignent.

Oui, ce sont des nouvelles de votre père, et de bonnes !... (Lisant la lettre, qu'elle a ouverte.) Mort pendant la traversée !... Un testament !... (La porte de la chambre à coucher s'ouvre.) Gérard !... (Elle cache le testament dans sa poitrine.)

Scène VI

Orsola, Gérard.

GÉRARD, tout chancelant

Quelle heure est-il donc, Orsola ?

ORSOLA

Dix heures... Tenez...

(L'heure sonne.)

GÉRARD

À quelle heure nous sommes-nous retirés ?

ORSOLA

De bonne heure, à minuit.

GÉRARD

Et tu t'es levée ?...

ORSOLA

Comme d'habitude, au jour. Ne faut-il pas jeter le regard du matin sur la maison... et, à défaut de l'œil du maître... ?

GÉRARD

Celui de la maîtresse ?

ORSOLA

Je suis votre servante, monsieur Gérard ! Et quand il vous plaira d'ordonner, j'obéirai ; mais, en attendant, il faut bien que je vous le dise, quelque chose, ou plutôt quelqu'un me préoccupe.



GÉRARD  
Qui ?

ORSOLA  
Cet homme !

GÉRARD  
Quel homme ?

ORSOLA  
Celui que votre frère vous a imposé comme précepteur des enfants... Votre Corse !

GÉRARD  
Sarranti ?

ORSOLA  
Oui !

GÉRARD  
Et pourquoi te préoccupe-t-il ?

ORSOLA  
Dieu veuille qu'il ne nous arrive pas malheur à cause de lui.

GÉRARD  
À quel propos me dis-tu cela ?

ORSOLA  
D'abord, un homme qui a déposé, sous votre nom, cent mille écus chez un notaire...

GÉRARD  
Cela prouve qu'il a confiance en moi, puisque, ne pouvant pas les déposer en son nom, il les y dépose au mien.

ORSOLA  
Et qui, possédant cent mille écus, c'est-à-dire quinze mille livres de rente, se contente d'une place de quinze cents francs et se fait professeur de deux enfants ! Si ces enfants étaient à lui encore, je ne dis pas !

GÉRARD  
Mais ces enfants sont à mon frère, et Sarranti a été l'ami de mon frère.

ORSOLA  
Et aujourd'hui, savez-vous ce que fait l'ami de votre frère ?

GÉRARD

Que fait-il ?

ORSOLA

Je vais vous le dire, moi, si vous ne le savez pas... Il conspire !...

GÉRARD

Sarranti ?

ORSOLA

Oui, ou je me trompe fort... J'ai beau me lever avec le jour, il est levé avant moi ; puis il a insisté pour avoir le pavillon, n'est-ce pas ?

GÉRARD

C'est un homme d'étude et qui désire travailler à son aise.

ORSOLA

Et qu'on ne sache pas surtout à quoi ni avec qui il travaille.

GÉRARD

Oh ! je te reconnais bien là ! soupçonneuse, toujours !

## Scène VII

Les mêmes, Jean.

JEAN

Je vous demande pardon, monsieur, de venir sans être appelé ; mais c'est M. Sarranti qui désirerait vous parler, à vous seul.

GÉRARD

Dis-lui que je descends.

ORSOLA

Non, dis-lui qu'il monte.

GÉRARD, après avoir regardé Orsola

Oui, tu entends, qu'il monte.

JEAN

J'y vais, monsieur.

(Il sort.)

Scène VIII  
Gérard, Orsola.

GÉRARD

Maintenant, Orsola, si tu veux nous laisser...

ORSOLA

Ah ! vous avez donc des secrets pour moi ?

GÉRARD

Non ; mais les secrets de M. Sarranti ne sont point à moi, ils sont à lui.

ORSOLA

Avec votre permission, monsieur Gérard, les secrets de M. Sarranti seront à nous, ou il gardera ses secrets !

GÉRARD, vivement

Voilà M. Sarranti.

ORSOLA, se jetant dans un cabinet

Je vous prévient que j'écoute.

Scène IX  
Gérard, Sarranti.

SARRANTI, entrant et regardant autour de lui

Sommes-nous seuls, mon ami, et puis-je parler en toute confiance ?

GÉRARD

Nous sommes seuls et vous pouvez parler.

SARRANTI

Avant tout, cher monsieur Gérard, j'ai besoin de vous assurer une chose : c'est que tout ce que je vais vous dire était connu de votre frère dès le premier jour où je le revis ; de sorte qu'il savait parfaitement que c'était à un conspirateur qu'il ouvrait sa porte lorsqu'il me chargea de l'éducation de ses enfants.

GÉRARD

Alors, il est vrai que vous conspirez ?

SARRANTI

Hélas ! oui, monsieur Gérard ; mais soyez tranquille, toutes

mes précautions sont prises pour ne point vous compromettre. En deux mots, voici le fait : une conspiration est organisée : aujourd'hui, à quatre heures, elle éclate. Je ne puis vous dire quels sont les chefs : leur secret n'est pas le mien ; ce que je puis vous dire, ce que je puis vous affirmer, c'est que les plus illustres noms vont tenter la ruine du gouvernement...

GÉRARD

Mais, malheureux !...

SARRANTI

Réussirons-nous ? ne réussirons-nous pas ?... Si nous réussissons, nous sommes acclamés comme des héros ; si nous échouons, l'échafaud de Didier nous attend.

GÉRARD, avec terreur

L'échafaud !

SARRANTI

Encore une fois, ne craignez point d'être compromis. Voici une lettre que je vous adresse, comme si aucune confidence ne vous avait été faite, et dans laquelle je vous dis que des affaires importantes me forcent à me séparer de vous. Si la conspiration échoue, je me sauve comme je puis... Maintenant, voulez-vous m'aider jusqu'au bout ? Donnez-moi Jean, qui est un fidèle serviteur ; qu'il tienne ici pendant toute la journée deux chevaux sellés, ayant dans les valises les cent mille écus que je vous ai confiés et que vous avez retirés de chez votre notaire. J'ai, tout le long de la route, d'ici à Nantes, des affidés qui me cacheront. À Nantes, je m'embarque pour les Indes.

GÉRARD

Vous n'y trouverez plus mon frère ; car il y a trois mois que j'ai reçu une lettre de lui dans laquelle il m'annonce que, sa fortune ayant atteint le chiffre qu'il désirait, il se met en route pour revenir près de nous.

SARRANTI

Non ; mais j'y trouverai un autre ami, le général de Prémont. Maintenant, cher monsieur Gérard, vous tenez ma vie entre vos

mains ; ne vous hâtez pas de me répondre. Je vais dans mon appartement brûler tous les papiers qui pourraient me compromettre, et, dans cinq minutes, je viens chercher votre réponse. (Il va pour sortir.) Inutile de vous demander le secret vis-à-vis de qui que ce soit au monde.

(Gérard répond par un signe de tête, Sarranti s'éloigne.)

### Scène X

Gérard, Orsola, sortant du cabinet.

GÉRARD

Tu as tout entendu, Orsola ?

ORSOLA

Tout !

GÉRARD

Que faut-il faire ?

ORSOLA

Il faut faire ce qu'il demande.

GÉRARD

Comment ! toi que j'ai toujours trouvée l'ennemie de Sarranti... ?

ORSOLA

Je vous dis qu'il faut lui donner Jean ; je vous dis qu'il faut lui tenir deux chevaux prêts et prier Dieu, ou plutôt le diable, qu'il échoue ; car jamais occasion pareille à celle qui se présente ne nous sera donnée de devenir millionnaires.

GÉRARD

Millionnaires ! que dis-tu ?

ORSOLA

Rien... Occupez-vous d'une chose seulement : c'est de lui envoyer reprendre votre contre-lettre ; moi, je vais vous l'envoyer, afin qu'il n'y ait pas de temps perdu. Je me charge du reste.

GÉRARD

Mais qu'appelles-tu le reste ?

ORSOLA

Ah ! c'est vrai ! vous ne savez pas encore. Lisez cette lettre, qui est arrivée pour vous ce matin... Le voilà !... Vous lirez quand il sera parti.

(Orsola sort en croisant Sarranti et en le saluant.)

Scène XI

Gérard, Sarranti.

SARRANTI

Eh bien, cher monsieur Gérard, avez-vous réfléchi ?

GÉRARD

Jean est à votre disposition ; les chevaux tout sellés vous attendront avec l'argent dans les sacoches.

SARRANTI

Bien !... Voici votre contre-lettre ; dès aujourd'hui, je me regarde comme rentré dans les cent mille écus, puisque l'argent est retiré de chez le notaire. Si je ne puis repasser par Viry et que je ne sois ni prisonnier ni tué, un mot de moi vous dira où me faire tenir l'argent.

GÉRARD

Il sera fait de point en point selon votre intention, cher monsieur Sarranti.

SARRANTI

Monsieur Gérard, comptez sur ma reconnaissance éternelle. Au revoir... Peut-être adieu !

(Il sort.)

Scène XII

Gérard, pensif et inquiet.

Que signifient ces mots d'Orsola : « Jamais plus belle occasion ne nous sera donnée de devenir millionnaires » ? Cette femme ne dit rien sans raison, ne fait rien sans but... Cette lettre cachetée de noir, qu'elle m'a remise en partant et qu'elle m'a recommandé de lire... elle porte le timbre de Marseille. Ah ! je ne suis pas le premier qui l'ouvre... Un second pli cacheté... L'écri-

ture de mon frère ! « Ceci est mon testament olographe. » Jacques est mort !

(Il tombe sur un fauteuil ; Orsola paraît, monte lentement les degrés du perron, et, pendant que Gérard lit, vient, sans être vue ni entendue, s'appuyer au dossier de son fauteuil.)

Scène XIII  
Gérard, Orsola.

GÉRARD

Voyons d'abord la lettre. (Lisant la lettre.) « À M. Gérard, propriétaire à Viry-sur-Orge. » C'est bien pour moi. « Monsieur, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer : votre frère Jacques, embarqué à bord de *la Mouette*, brick marchand de Marseille, sous mon commandement, pris d'une fièvre pernicieuse, en passant le cap de Bonne-Espérance, est mort à la hauteur de Sainte-Hélène, le 12 juin dernier, à cinq heures du soir. Il a laissé en mourant un testament en double ampliation ; l'un des originaux doit être remis à son notaire, M<sup>e</sup> Barateau, rue du Bac, n<sup>o</sup> 35 ; l'autre doit vous être envoyé, afin que vous sachiez directement quelles sont les dispositions qu'il a prises. Ses derniers mots, en expirant, ont été : « Mon Dieu ! veillez sur mes enfants ! » Avec le regret de vous annoncer de si tristes nouvelles, j'ai l'honneur d'être, etc. Le capitaine Lucas. » – Ses derniers mots ont été : « Mon Dieu ! veillez sur mes enfants ! »

(Il reste immobile.)

ORSOLA

Voyons, lisez donc le reste.

GÉRARD, tressaillant

Tu étais là, toi ?

ORSOLA

Oui.

GÉRARD

« En mer, 1<sup>er</sup> janvier 1820. Sentant que ma maladie est mortelle, et qu'il plaît au Seigneur tout-puissant de me rappeler à lui, j'ai voulu, étant dans la plénitude de mes facultés intellectuelles,

réglé les suprêmes dispositions destinées à répartir ma fortune entre le seul parent qui me reste, mon bon frère Gérard, et mes chers enfants Victor et Léonie. Cette répartition est bien facile. Je laisse un million et demi à chacun de mes enfants. Je désire que, sauf la dépense de leur éducation et de leur entretien, le revenu de ces trois millions aille s'accumulant jusqu'à leur majorité ; c'est mon frère Gérard que je charge d'y veiller... (Il s'arrête un instant et s'essuie le front.) Quant à lui, comme je connais la simplicité de ses goûts, je lui laisse, à son choix, soit une somme de trois cent mille francs en argent une fois touchée, soit une rente viagère de vingt-quatre mille livres. Si l'un des enfants mourait, je désire que l'héritage entier du défunt revienne au survivant ; si tous deux mouraient.. » (S'arrêtant.) Oh !...

ORSOLA

Continuez. Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que les deux enfants mourussent ?

GÉRARD, reprenant d'une voix tremblante

« Si les deux enfants mouraient, mon frère deviendrait leur unique héritier. »

ORSOLA, à demi-voix

Leur unique héritier !... (Plus haut.) Tu entends, Gérard ?

GÉRARD

Oui ; mais ils vivront.

ORSOLA

Qui sait, les enfants, c'est si fragile !

GÉRARD

Mon pauvre frère !...

ORSOLA

Que voulez-vous, monsieur ! il faut supporter avec courage les malheurs que l'on ne peut pas combattre. La mort est de ces malheurs-là. Aujourd'hui tour, demain le nôtre.

GÉRARD

Oui, je sais bien cela. Mon frère ne t'était rien, à toi ; tu ne le connaissais pas, tu ne l'avais jamais vu ; et puis, et puis... tu es contente, ambitieuse ! nous voilà riches.



ORSOLA

Riches, nous ?

GÉRARD

Certainement, puisque mon pauvre frère nous laisse trois cent mille francs.

ORSOLA

Vous appelez cela être riche ?

GÉRARD

Sans doute !

ORSOLA

Ce sont vos neveux qui sont riches : trois millions !

GÉRARD

Orsola ! Orsola !...

ORSOLA

Quoi ?

## Scène XIV

Les mêmes, Jean.

JEAN

Monsieur Gérard, les deux chevaux sont sellés ; mais il reste à me donner ce que l'on doit mettre dans les valises.

GÉRARD

C'est juste. (Bas, à Orsola.) Tu sais de quoi il est question ?

ORSOLA

De cent mille écus...

GÉRARD

Et tu es toujours d'avis qu'on les lui donne ?

ORSOLA

Jusqu'au dernier sou !

GÉRARD, allant au secrétaire

Tiens, Jean, prends un de ces sacs, je prendrai l'autre. (À Orsola.) Tu comprends, je veux moi-même...

ORSOLA

Allez ! allez ! L'air vous fera du bien, vous êtes pâle comme la mort.

GÉRARD, après avoir regardé un instant Orsola  
Viens, Jean ! viens !

Scène XV  
Orsola, seule.

Oh ! débats-toi tant que tu voudras, je suis comme l'ours de nos montagnes, dont je porte le nom : je te tiens entre mes griffes ; tu ne m'échapperas pas !... (Regardant par la fenêtre.) Enfants maudits, et que j'ai toujours détestés par instinct, les voilà ! ils jouent au bord de l'étang... Victor détache la barque et y fait monter Léonie... Le chien les suit à la nage... Et quand on pense que si la barque chavirait !... Il est vrai que le chien est là... Il faut d'abord que je me débarrasse du chien !

GÉRARD, du dehors

Victor ! Victor !

VICTOR

Mon oncle ?

GÉRARD

Je t'ai déjà défendu de monter dans la barque, que tu ne sais pas conduire. Tiens, tu vois, ta sœur a manqué de tomber à l'eau.

ORSOLA, à Gérard

Eh ! laissez-les donc faire, ces enfants ! ils s'amuse. (À part.) Il ne lui manque plus, l'imbécile, qu'à prendre des précautions contre le hasard !

Scène XVI  
Orsola, Gérard.

GÉRARD

Voilà qui est fait... Maintenant, Sarranti peut venir.

ORSOLA

L'air vous a-t-il fait du bien ?

GÉRARD

Avoue que tu avais lu cette lettre et ce testament avant moi ?

ORSOLA

Eh bien, quand cela serait, aurais-je commis un crime ?

GÉRARD

Mon pauvre frère Jacques !...

(Il met son mouchoir sur ses yeux.)

ORSOLA

Bah ! monsieur, vous connaissez la chanson de nos montagnes :

Le bonheur est fait pour les dieux,  
 Qui laissent le plaisir aux hommes.  
 Bénis les morts qui vont aux cieus !  
 Mais consolons le cœur de ceux  
 Qui restent au monde où nous sommes.

GÉRARD

Tais-toi ! tais-toi ! chanter est une impiété dans un pareil moment.

ORSOLA

Une impiété ?... Allons donc !

GÉRARD

Par grâce ! laisse-moi seul un instant.

ORSOLA

Oh ! je ne demande pas mieux, vous n'êtes pas d'une compagnie gaie.

(Elle s'éloigne en chantant.)

Les morts, dans leur caveau profond,  
 Ne sentent plus faim ni froidure...

GÉRARD se lève et va pousser la porte  
 par laquelle elle est sortie

Oh ! cette femme est mon mauvais génie !

## Scène XVII

Gérard, Victor, suivi de Brésil.

VICTOR

Me voilà, mon oncle.

GÉRARD

Victor !...

VICTOR

Tu vois que je suis bien sage et que je t'obéis bien.

GÉRARD

Oui, tu es un bon petit enfant !

VICTOR

Alors, embrasse-moi, mon bon oncle !

GÉRARD, à part

Son bon oncle !...

VICTOR, à demi-voix

Ma sœur peut cueillir des fleurs, n'est-ce pas ?

GÉRARD

Tant qu'elle voudra.

VICTOR

Le facteur est venu ce matin, a-t-il apporté des nouvelles de papa ?

GÉRARD, avec hésitation

Non, mon enfant !

VICTOR

Oh ! c'est que, comme madame Orsola avait reçu une grande lettre cachetée de noir... (Gérard suffoque.) Qu'as-tu donc, mon bon oncle ?

GÉRARD, se levant

Rien, mon enfant, rien...

(Il rentre dans sa chambre.)

## Scène XVIII

Victor, Brésil, puis Orsola.

VICTOR

C'est drôle ! on dirait que mon oncle pleure !... Je croyais qu'il n'y avait que les enfants qui pleuraient, moi.

ORSOLA, du perron

Léonie ! avez-vous bientôt fini de cueillir mes fleurs ?

LÉONIE, du dehors

Ces fleurs-là ne sont point à vous, elles sont à mon oncle.

VICTOR, à la fenêtre

Et mon oncle vient de me dire que ma sœur en pouvait cueillir tant qu'elle voudrait.

ORSOLA

Il est possible que votre oncle ait dit cela ; mais moi, je dis autre chose.

VICTOR

Cueille, Léonie ! cueille ! tu n'as d'ordre à recevoir que de mon oncle.

ORSOLA

Prends garde, Léonie !

LÉONIE

À quoi ?

ORSOLA

À me faire descendre ; car si tu me fais descendre, tu auras affaire à moi.

LÉONIE

Venez donc, méchante femme !

ORSOLA, s'élançant vers le jardin

Enfant du démon !

VICTOR

Vous savez que si vous touchez ma sœur, Brésil est là. (On entend un cri de la petite fille ; Brésil, à ce cri, saute par la fenêtre.)  
Mon oncle ! mon oncle !...

### Scène XIX

Gérard, Victor, puis Orsola.

GÉRARD

Qu'y a-t-il donc, mon Dieu ?

VICTOR

C'est la méchante Orsola qui bat Léonie parce qu'elle cueille des fleurs... Est-ce que vous n'avez pas permis à Léonie de cueillir des fleurs ? est-ce que les fleurs du parc sont à madame Orsola ?

GÉRARD

Orsola ! Orsola !

ORSOLA, montant le perron

Me voilà... Voyez !

(Elle montre à Gérard son bras ensanglanté.)

GÉRARD

Qui t'a fait cela ?

ORSOLA

Brésil ! J'espère que vous punirez votre nièce, et que vous tuerez le chien !

VICTOR

Pourquoi tuer Brésil ? Il a défendu sa maîtresse, que vous battiez ! Brésil a fait son devoir.

GÉRARD

Victor, va mettre Brésil à la chaîne.

VICTOR

J'y vais, mon oncle ; mais on ne tuera pas Brésil, n'est-ce pas ?

GÉRARD

Non, mon enfant ; sois tranquille.

VICTOR

Ah ! ah !

(Il sort.)

Scène XX

Gérard, Orsola.

ORSOLA

Au contraire, on le caressera ; pauvre animal ! qu'a-t-il fait ? Il a mordu Orsola ; qu'est-ce qu'Orsola ? Une servante que l'on jette à la porte quand on est mécontent d'elle ; mais elle n'attendra pas qu'on la jette à la porte, cette servante : elle s'en ira bien seule. Adieu, monsieur !

GÉRARD

Orsola, où vas-tu ?

ORSOLA

Je vais chercher un maître qui me donne raison, et un chien qui ne me morde pas !

GÉRARD

Voyons, montre-moi cela ! Le sang coule, c'est vrai ; mais la

blessure n'est pas dangereuse.

ORSOLA

Vous aimeriez mieux que j'eusse le bras broyé, n'est-ce pas ?

GÉRARD

Écoute, Orsola ; voilà Sarranti parti, nous éloignerons les enfants ; on les mettra en pension.

ORSOLA

Oh ! si je reste ici, je m'en charge, des enfants !

GÉRARD

Et pourquoi ne resterais-tu pas ici ? Tu sais bien que je ne puis me passer de toi. Que te manque-t-il ? Le droit de commander, tu l'auras ; dans quinze jours, tu t'appelleras madame Gérard. Voyons, Orsola, cette journée est une journée de deuil ; de triste qu'elle est, ne la rends pas terrible.

ORSOLA

Oh ! que vous savez bien l'influence que vous avez sur moi !

DOMINIQUE, dans le jardin

Monsieur Gérard ! monsieur Gérard !...

GÉRARD

Écoute donc ! est-ce que l'on ne m'appelle pas ?

### Scène XXI

Les mêmes, Dominique Sarranti, en costume de laïque.

DOMINIQUE, entrant vivement

Monsieur Gérard !... N'est-ce pas vous qui êtes M. Gérard ?

GÉRARD

Oui ; que me voulez-vous ?

DOMINIQUE

Avez-vous vu mon père ? Je suis le fils de M. Sarranti. On est venu chez moi pour l'arrêter ; on le poursuit comme conspirateur.

GÉRARD

J'entends le galop d'un cheval.

DOMINIQUE

Ah ! le voilà.

Scène XXII  
Les mêmes, Sarranti.

SARRANTI, couvert de poussière

Dominique, ici ? Tant mieux ! je pourrai l'embrasser, du moins !

DOMINIQUE, lui sautant au cou

Mon père !

SARRANTI

La conspiration est découverte ; je n'ai plus qu'à fuir ! Tout est-il prêt ?

DOMINIQUE

Mon père, je vous suis.

SARRANTI

Non, non ! tu te compromettrais inutilement.

DOMINIQUE

Qu'importe !

SARRANTI

Tu nous compromettrais nous-mêmes... Trahis ! dénoncés ! Ah ! les misérables ! Un complot si bien ourdi ! une conspiration si bien arrêtée !

DOMINIQUE

Alors, fuyez à l'instant, fuyez sans retard ! votre salut avant tout !

SARRANTI

Et toi, retourne à Paris ; prends un détour, que nul ne sache que tu es venu ici : ma sûreté, la tranquillité de M. Gérard en dépendent.

ORSOLA, à part

Bien ! nous serons seuls.

GÉRARD, appelant

Jean, les chevaux !

JEAN

Ils sont prêts, monsieur.



DOMINIQUE

Partez, partez, mon père !

SARRANTI

Adieu ! (À son fils.) Viens !... (À Gérard.) Mon ami, c'est entre nous à la vie à la mort !...

DOMINIQUE, l'entraînant

Mais venez donc !

GÉRARD

Gardez-vous !

SARRANTI

Oh ! soyez tranquille : je suis bien armé ; ils ne m'auront pas vivant.

(Il sort avec Dominique.)

Scène XXIII

Gérard, Orsola.

GÉRARD

Journée fatale !

ORSOLA, préparant la table

Heureuse journée, au contraire !

GÉRARD

Que fais-tu ?

ORSOLA

Il est quatre heures de l'après-midi, et vous n'avez encore rien pris aujourd'hui.

GÉRARD

Je n'ai pas faim, je ne mangerai pas... J'étouffe !

ORSOLA

Allons donc ! on dit cela chaque fois que l'on éprouve un chagrin, et l'on finit toujours par manger. Prenez des forces.

GÉRARD

Oui, je sais ce que tu appelles me faire prendre des forces...

ORSOLA

Buvez ce verre de madère, d'abord.

GÉRARD prend le verre et boit, pendant  
qu'Orsola sort pour le service de la table

Je ne sais ce que cette femme mêle à mes boissons ; ce n'est pas du vin que je viens d'avaler ; c'est du feu ! (Orsola rentre et met deux couverts.) Pourquoi ne mets-tu que deux couverts ?

ORSOLA

Parce que nous dînerons tête à tête.

GÉRARD

Mais les enfants ?

ORSOLA

On les servira sur le gazon ; comme ils ne m'ont point en adoration, ils aimeront mieux cela.

GÉRARD

Qui les servira ?

ORSOLA

Le jardinier ; je lui en ai donné l'ordre ; après quoi, il partira pour Morsang.

GÉRARD

Il y a cinq lieues d'ici à Morsang.

ORSOLA

Aussi ne reviendra-t-il que demain.

GÉRARD

Et que va-t-il faire à Morsang ?

ORSOLA

Une commission.

GÉRARD

Pour qui ?

ORSOLA

Pour moi... Ne puis-je pas donner une commission au jardinier ?

GÉRARD

Si fait ; mais alors, la maison va rester toute seule ?

ORSOLA, lui présentant un verre

C'est ce qu'il faut.

GÉRARD

Pourquoi ce verre ?

ORSOLA

Ne m'avez-vous pas demandé à boire ?

GÉRARD

Non.

ORSOLA

Je croyais...

(Elle veut reprendre le verre.)

GÉRARD

Donne... Lorsqu'une fois j'ai bu ce vin maudit... Et pourquoi faut-il que la maison reste seule ?

ORSOLA

On vous le dira quand le moment sera venu. (Elle laisse tomber une assiette qui se casse.) Lorsque nous serons millionnaires, nous mangerons dans de l'argenterie. (Elle ramasse les morceaux de l'assiette et les jette au loin.) Et si les assiettes se cassent, au moins les morceaux en seront bons !

GÉRARD

Millionnaires ? Jamais !

(Il se lève et veut rentrer dans sa chambre.)

ORSOLA

Que faites-vous ? que faites-vous ? Asseyez-vous donc là.

(Elle le force à se rasseoir devant un verre plein.)

GÉRARD

J'ai la gorge desséchée ; la bouche me brûle.

ORSOLA

Buvez, alors.

GÉRARD

Orsola, comment se fait-il qu'ayant bu le quart d'une bouteille à peine, la tête me tourne, et que je voie couleur de sang ?

ORSOLA

Tiens, Gérard, tu n'es pas un homme !

GÉRARD

Non, c'est vrai ; un homme a sa raison, un homme a son libre

arbitre, un homme se dit : « Dieu défend de faire le mal », et ne le fait pas, tandis que moi...

ORSOLA

Eh bien, toi ?...

GÉRARD

Moi, je suis une brute, un animal sans connaissance, une bête féroce... Est-ce du sang ou du vin que tu m'as fait boire ? J'ai soif.

ORSOLA

Bois, alors. (Gérard se verse un verre de vin, et veut s'en verser un second.) Assez ! tu ne serais plus bon à rien.

GÉRARD

Oui, tu sais bien que, maintenant, tu peux me proposer tout ce que tu voudras, et que je suis prêt à tout...

ORSOLA

En es-tu sûr ?

GÉRARD, prenant sa tête à deux mains

Oh !

ORSOLA

Tu as deviné ce que nous allons faire, n'est-ce pas ?

GÉRARD, se levant et appelant

Guillaume ! Guillaume !

ORSOLA

Que veux-tu ?

GÉRARD

Tu le vois bien : j'appelle le jardinier.

ORSOLA

Pour quoi faire ?

GÉRARD

Pour qu'il emporte les enfants !

ORSOLA

Allons donc ! je croyais que c'était convenu ! (À part.) Je me trompais, il n'avait pas assez bu. (Haut.) Millionnaire ! entends-tu ? millionnaire !

GÉRARD

Ô serpent à tête de femme !

(Il boit et passe de la violence à l'hébétement.)

ORSOLA ouvre le secrétaire dans lequel était

l'argent ; puis, avec un ciseau, elle brise la serrure

Là ! c'est bien ainsi.

GÉRARD

Qu'est-ce qui est bien ?

ORSOLA

Tu comprends, il faut que ce soit Sarranti qui ait l'air d'avoir fait le coup.

GÉRARD

Quel coup ?

ORSOLA

Tu ne comprends donc pas ?

GÉRARD

Non !

ORSOLA

Sarranti t'a volé la somme que ton notaire t'avait apportée hier ; pour la voler, il a forcé le secrétaire ; pendant qu'il le forçait, les enfants sont entrés par hasard, et, pour ne point être dénoncé par eux, il les a tués... Comprends-tu, maintenant ?

GÉRARD

Oui, je comprends ; mais lui, il niera !...

ORSOLA

Reviendra-t-il pour nier ? Osera-t-il rentrer en France quand il y sera condamné comme conspirateur, comme voleur et comme assassin ?

GÉRARD

Non, il n'osera pas !

ORSOLA

D'ailleurs, nous sommes millionnaires, et l'on fait bien des choses avec trois millions.

GÉRARD

Mais comment serons-nous millionnaires ?

ORSOLA

Puisque tu te charges du petit garçon, et moi de la petite fille.

GÉRARD, reculant avec épouvante

Je n'ai pas dit cela ! je n'ai pas dit cela !...

ORSOLA

Tu l'as dit !

GÉRARD

Jamais, jamais ! Ah ! mon pauvre petit Victor !

## Scène XXIV

Les mêmes, Victor et Léonie, se tenant par la main.

VICTOR

Tu m'as appelé, mon oncle ?

ORSOLA

Oui ; votre oncle voulait savoir si le jardinier était encore là.

VICTOR

Non ; il vient de partir, et il a fermé la porte de la grille du parc.

(Orsola entre dans la chambre de Gérard.)

GÉRARD, la suivant des yeux avec terreur

Où vas-tu ?

ORSOLA, de la chambre

Vous allez le savoir !

GÉRARD, regardant les enfants

Oh ! si je les prenais tous deux dans mes bras, et si je me sauvais avec eux !... (Orsola rentre, un fusil à la main, et le présente à Gérard.) Qu'est-ce que cela ?

ORSOLA

Vous le voyez bien !

(Elle lui met le fusil à la main.)

VICTOR

Oh ! mon oncle ! est-ce que tu vas à l'affût ?

ORSOLA

Oui ; nous avons du monde demain ; il faut que votre oncle me tue un peu de gibier.

VICTOR

Oh ! je vais avec toi, mon oncle ! je vais avec toi !...

(Il court en avant.)

GÉRARD

Non ! non !...

ORSOLA

Mais décide-toi donc, lâche ! tu sais bien que, demain, il ne sera plus temps.

VICTOR, dehors

Viens donc, mon oncle !

ORSOLA

Entendez-vous cet enfant qui vous appelle ?... Mais emmenez-le donc, puisque c'est lui qui le veut !

(Elle pousse Gérard, qui sort.)

LÉONIE, frappant du pied

Je veux aller avec mon frère, moi ; je le veux !...

ORSOLA

Venez dans votre chambre, mademoiselle !

LÉONIE

J'irai bien sans vous ; merci.

(Elle sort.)

Scène XXV

Orsola, seule.

La nuit est tombée.

Voilà donc l'heure arrivée. La richesse et la vengeance à la fois ! Toutes les humiliations dont, depuis quatre ans, m'abreuvent ces enfants maudits, ils vont les expier !... Pourvu que le cœur ne lui manque pas ! (Elle regarde par la fenêtre.) Que fait-il ? Il monte dans la barque avec l'enfant... Il traverse l'étang... Ah ! je comprends, le bruit du fusil lui fait peur... Il aime mieux... Le lâche !

VICTOR, dans le jardin

Oh ! mon bon oncle, que fais-tu ? Mon bon oncle ! je n'ai jamais fait de mal à personne ! Mon bon oncle, ne me fais pas

mourir !

LÉONIE, dans la chambre

On tue mon frère ! Au secours ! au secours !

ORSOLA, s'élançant dans la chambre

Te tairas-tu, malheureuse !

(La scène reste vide.)

VICTOR, dans le jardin

Mon oncle ! mon bon oncle !... Ah !...

(On entend les aboiements du chien, qui brise sa chaîne et qui arrive sur le théâtre, traînant sa chaîne cassée.)

LÉONIE, dans la chambre

À moi !... Au secours !... Brésil !... Brésil !...

(Le chien s'élançe à travers la porte dont il brise une vitre. Il disparaît dans la chambre.)

ORSOLA, dans la chambre

Chien maudit !... (Elle pousse un cri.) Ah !...

(Gérard paraît au fond, pâle, les yeux hagards, son fusil à la main. Silence de tous côtés.)

### Scène XXVI

Gérard, puis Orsola.

GÉRARD

Oh ! misérable ! oh ! infâme que je suis !... Oh ! cette voix ! cette prière ! elle me poursuivra pendant l'éternité... Mon Dieu !... Oh ! je crois que j'ai osé prononcer le nom du Seigneur ! Et l'autre, l'autre qui criait de son côté !... Non, je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison. Je veux fuir ; je veux quitter la France. Fuyons !... Orsola ! Orsola !

ORSOLA, dans la chambre

À moi ! au secours !... Je me meurs !...

(On voit Léonie qui se sauve par le jardin.)

GÉRARD

Orsola ! c'est Orsola qui se meurt, qui appelle au secours !... Orsola ! (Il ouvre la porte de la chambre.) Que s'est-il donc passé ?... (Il entre un instant, puis revient traînant Orsola, blessée.)



ORSOLA, la main à son cou  
Le chien ! le chien !...

(Elle retombe expirante.)

GÉRARD

Étranglée !... Justice du ciel !... Et moi, à quoi donc suis-je réservé, si cette femme a subi un tel châtement ?... Et Léonie, où est-elle ? Sauvée sans doute... Oh ! c'est du feu que j'ai dans le cerveau... Je deviens fou ! (Il tombe dans un fauteuil.) Mais si elle est sauvée, elle parlera, elle nous dénoncera. (Bondissant vers Orsola.) Pourquoi l'as-tu laissée fuir ?... Dis !... dis !... Morte ! Elle est morte !... De l'air ! de l'air !... (Il arrache son habit, sa cravate et son gilet.) J'étouffe !... (Il tombe sur ses genoux, les bras tendus vers la fenêtre.) De l'air ! de... (Tout à coup, son regard devient fixe.) Que vois-je donc là-bas ? Le chien !... le chien !... Que fait-il ? Il tourne autour de l'étang ! Il suit la même route que nous avons suivie... Il plonge... Il reparaît sur l'eau ! Le voilà... Que traîne-t-il donc après lui ? Le cadavre !... Horreur ! Nous sommes au jour du jugement dernier : l'abîme rend ses morts ! (Il saute sur son fusil, met le chien en joue et fait feu.) Mort ! Bien !... Léonie maintenant ! il faut que je retrouve Léonie !

(Il se précipite hors de la chambre.)

ACTE PREMIER

DEUXIÈME TABLEAU

*Chez Bordier, à la Halle.*

Scène première

Jean Taureau, Sac-à-Plâtre, Toussaint-Louverture,  
Croc-en-Jambes, la Gibelotte, un Pierrot,  
dormant sur une table ; buveurs.

JEAN TAUREAU, frappant  
avec une bouteille sur la table

Du vin ! du vin ! du vin !

LE GARÇON

Voici le vin demandé !

JEAN TAUREAU

Je vois le vin, mais je ne vois pas les cartes.

LE GARÇON

Quant aux cartes, il faut en faire votre deuil, monsieur Jean  
Taureau.

JEAN TAUREAU

Et pourquoi faut-il que j'en fasse mon deuil ?

LE GARÇON

Parce que vous savez bien que l'on n'en donne pas à ces  
heures-ci, des cartes.

TOUSSAINT

Et la raison ?

LE GARÇON

Parce que c'est défendu par les règlements.

JEAN TAUREAU

Qu'est-ce que cela me fait, à moi, les règlements ?

LE GARÇON

À vous, cela peut ne rien faire ; mais cela nous ferait quelque  
chose, à nous !

SAC-À-PLÂTRE

Ça vous ferait quoi ?

LE GARÇON

Cela ferait fermer l'établissement ; ce qui donnerait à M. Bordier le chagrin de ne plus vous recevoir.

SAC-À-PLÂTRE

Mais alors, si l'on n'y joue pas, que veux-tu que nous y fassions, dans ta baraque ?

LE GARÇON

Bon ! On ne vous force pas d'y rester, monsieur Sac-à-Plâtre.

JEAN TAUREAU

Ah çà ! sais-tu que tu m'as l'air d'un drôle pas trop poli ? Mille tonnerres ! des cartes, ou, d'un coup de poing, je démolis la maison.

LE GARÇON

On n'a pas peur de vous, tout Jean Taureau que vous êtes.

## Scène II

Les mêmes, Jean Robert, Pétrus, Ludovic.

PÉTRUS

Nous y voici !

LUDOVIC

Le cabaret te paraît-il suffisamment borgne ?

JEAN ROBERT

Je le trouve même aveugle...

PÉTRUS

En ce cas, pénétrons.

JEAN ROBERT

Vous êtes décidés ?

PÉTRUS

Pourquoi pas ?

JEAN ROBERT

Parce qu'il est toujours temps de reculer quand on va faire une sottise.

LUDOVIC

Une sottise ! et en quoi ?

JEAN ROBERT

Parbleu ! en ce qu'au lieu d'aller souper tranquillement, ou chez Véri, ou au *Rocher de Cancalle*, ou aux *Frères provençaux*, vous voulez passer la nuit dans un ignoble bouge où nous boirons de l'infusion de bois de campêche au lieu de vin de Bordeaux, et où nous mangerons du chat au lieu de lapin de garenne.

SAC-À-PLÂTRE

Entends-tu, Jean Taureau ? il a dit : *un bouge !*

TOUSSAINT

Il a dit : *du bois de campêche !*

SAC-À-PLÂTRE

Il a dit : *du chat !*

JEAN TAUREAU

Laisse-le dire ! Rira bien qui rira le dernier.

LUDOVIC

Faites ce que vous voudrez, messieurs ; mais moi, je déclare que je ne me suis affublé de cet affreux costume, grâce auquel j'ai l'air d'un meunier qui vient de tirer à la conscription, que pour souper chez Bordier, ce soir ; j'y suis, j'y soupe !

PÉTRUS

Quant à moi qui, en qualité de peintre, n'ai pas toujours eu du vin de campêche à boire et du chat à manger ; moi qui ai fréquenté les modèles des deux sexes, espèces de cadavres vivants qui ont sur les morts l'infériorité de l'âme ; moi qui suis descendu dans la fosse des ours et qui suis entré dans la loge des lions, me rejetant sur les quadrupèdes quand je n'avais pas trois francs pour faire monter chez moi le père Cadamour ou mademoiselle Rosine la Blonde, je ne suis pas dégoûté, Dieu merci ; donc, je passe du côté de Ludovic, et je dis : je reste.

JEAN ROBERT

Mon cher Pétrus, tu n'es qu'à moitié ivre ; mais tu es tout à fait Gascon.

PÉTRUS

Gascon ? Bon ! je suis de Saint-Lô. S'il y a des Gascons à Saint-Lô, il y a des Normands à Tarbes.

JEAN ROBERT

Eh bien, moi, je te dis, Gascon de Saint-Lô, que tu étales des défauts que tu n'as pas, pour déguiser les qualités que tu possèdes. Tu fais le roué parce que tu as peur de paraître naïf, tu fais le mauvais sujet parce que tu rougis de paraître bon. Tu n'es jamais entré dans la loge des lions, tu n'es jamais descendu dans la fosse des ours, tu n'as jamais mis le pied dans un cabaret de la Halle, pas plus que Ludovic, pas plus que moi, pas plus enfin que les jeunes gens qui se respectent ou les ouvriers qui travaillent.

SAC-À-PLÂTRE

Bon ! est-ce que nous ne travaillons pas, nous ?

JEAN TAUREAU

Mais laisse-les donc dire !

PÉTRUS

As-tu fini ton sermon ? En ce cas, ainsi soit-il !

(Il bâille.)

TOUSSAINT

Comprends-tu un mot à ce qu'ils disent ?

SAC-À-PLÂTRE

Pas un traître mot !

JEAN ROBERT, continuant

Enfin, tu veux souper dans un tapis franc ? Soupçons, mon cher ; cela aura, du moins, un résultat : c'est de t'en dégoûter pour tout le reste de ta vie. (Frappant sur une table avec sa badine.)  
Garçon !

LE GARÇON, d'en bas

On y va, monsieur ! on y va !

JEAN ROBERT

Tiens, voilà une carte ; fais ton choix. Nous serons ici comme des princes.

LUDOVIC

Oui ; il ne nous manquera que de l'air respirable.

PÉTRUS

Bon ! on en fera en ouvrant la fenêtre.

## Scène III

Les mêmes, un polichinelle entre et va au pierrot qui dort.

LE POLICHINELLE, bas

Eh ! Vol-au-Vent !

LE PIERROT

C'est toi ? Et M. Jackal ?

LE POLICHINELLE

Il sera ici à deux heures du matin ; c'est l'heure du rendez-vous.

(Le pierrot sort. Le polichinelle s'assied, laisse tomber sa tête sur la table, et fait semblant de dormir.)

LUDOVIC, à Jean Robert

As-tu vu ?

JEAN ROBERT

Quoi ?

LUDOVIC, montrant d'un signe de tête

Là !

JEAN ROBERT

Oui.

LUDOVIC

C'est drôle !

JEAN ROBERT

Non ; ce sont des hommes qui guettent quelque filou ; nous sommes dans ce que l'on appelle une souricière... Garçon !

LE GARÇON, entrant

Voilà, monsieur ! voilà !... (Regardant le polichinelle.) Tiens, je croyais que c'était un pierrot, et c'est un polichinelle. Je me serai trompé... Que désirent ces messieurs ?

JEAN ROBERT, à Pétrus

As-tu fait la carte ?

PÉTRUS

Oui : six douzaines d'huîtres, six côtelettes de mouton, une omelette.

LE GARÇON

Et en vin, messieurs, quelle qualité ?

PÉTRUS

Trois chablis première, avec de l'eau de Seltz, s'il y en a dans l'établissement ?

LE GARÇON

Et de la fameuse, soyez tranquille ! vous allez être servis.

PÉTRUS, le retenant par son tablier

Un instant, jeune homme ! Qu'est-ce que c'est qu'une voix assez fraîche que j'ai entendue, accompagnée d'un tambour de basque, en passant au premier étage ?

LE GARÇON

C'est la petite bohémienne ! Rose-de-Noël, la pupille de la Brocante.

PÉTRUS

Comme cela tombe, une bohémienne ! moi qui rêve un tableau de *Mignon* ! Est-elle jeune, ta bohémienne ?

LE GARÇON

Quinze ans.

PÉTRUS

Jolie ?

LE GARÇON

Je crois bien ! mais vous savez...

PÉTRUS

Quoi ?

LE GARÇON

C'est du fruit défendu.

PÉTRUS

Tant mieux ! Tu la feras monter au dessert ; il y a un louis pour elle.

LE GARÇON

Ah bien, oui, pour elle ! vous voulez dire pour la Brocante ?

PÉTRUS

Cela ne me regarde pas. Je donne un louis ; peu m'importe la poche dans laquelle il tombe.

SAC-À-PLÂTRE

Six douzaines d'huîtres, six côtelettes, une omelette, trois

chablis première, de l'eau de Seltz s'il y en a, et une bohémienne au dessert, même s'il n'y en a pas. Bon ! nous avons affaire à des muscadins.

TOUSSAINT

À des fils de famille !

PÉTRUS, allant à la fenêtre et l'ouvrant

Et maintenant, laissons se dégager l'acide carbonique !...  
Pouah !

JEAN TAUREAU

Pardon ! ces messieurs ouvrent la fenêtre, à ce qu'il paraît ?

PÉTRUS

Comme vous voyez, mon cher ami.

JEAN TAUREAU

D'abord, je ne suis pas votre ami, attendu que je ne vous connais ni d'Ève ni d'Adam... Fermez la fenêtre !

PÉTRUS

Comment vous appelez-vous, monsieur, s'il vous plaît ?

JEAN TAUREAU

Je m'appelle Jean Taureau, attendu que j'assomme un bœuf d'un coup de poing.

PÉTRUS

Ce dernier détail est oiseux, et je ne désirais savoir que votre nom. Maintenant que je le sais, monsieur Jean Taureau, voici mon ami M. Ludovic, physicien distingué, qui va vous expliquer en deux paroles de quels éléments l'air doit se composer pour être respirable.

JEAN TAUREAU

Que me chante-t-il donc, celui-là, avec ses éléments ?

LUDOVIC

Il dit, monsieur Jean Taureau, que l'atmosphère, pour ne pas être nuisible aux poumons d'un honnête homme, doit se composer de soixante-dix-neuf parties d'azote, de vingt et une parties d'oxygène, et d'une certaine quantité d'eau en dissolution, quantité qui varie selon la température et le climat ; par exemple, au Sénégal...



SAC-À-PLÂTRE

Dis donc, Jean Taureau, je crois qu'il parle latin ?

JEAN TAUREAU

Bon ! je vais lui faire parler français, moi !

SAC-À-PLÂTRE

Et s'il ne comprend pas ?...

JEAN TAUREAU, montrant ses deux poings

On bûchera, alors ! (Il fait trois pas en avant.) Allons, fermez cette fenêtre, et plus vite que cela !

PÉTRUS, s'adossant à la fenêtre  
et se croisant les bras

C'est peut-être votre avis, maître Jean Taureau ; mais ce n'est pas le mien.

JEAN TAUREAU

Comment ! ce n'est pas le tien ? Tu as donc un avis, toi ?

PÉTRUS

Et pourquoi donc un homme n'aurait-il pas un avis, quand une brute prétend en avoir un ?

JEAN TAUREAU

Dites donc, les amis, je crois que ce muscadin de malheur m'a appelé brute ?

SAC-À-PLÂTRE

Dame, il me semble !

JEAN TAUREAU

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a à faire ?

TOUSSAINT

Il y a à lui faire fermer la fenêtre, d'abord, puisque c'est ton avis, et à l'assommer ensuite.

JEAN TAUREAU

À la bonne heure ! voilà qui est parler. (Aux jeunes gens.) Allons, tonnerre ! fermez la fenêtre.

PÉTRUS

Il n'y a ici ni tonnerre ni éclairs ; la fenêtre restera ouverte.

JEAN ROBERT

Voyons, Pétrus !... (À Jean Taureau.) Monsieur, nous venons du

dehors, et, en entrant dans cette chambre, nous avons été suffoqués par le changement de température ; permettez-nous de laisser la fenêtre ouverte un seul instant pour renouveler l'air, et ensuite nous la fermerons.

JEAN TAUREAU

Vous l'avez ouverte sans ma permission.

PÉTRUS

Eh bien ?

JEAN TAUREAU

Il fallait demander la permission ; peut-être vous l'aurait-on accordée.

PÉTRUS

Allons, assez ! Je l'ai ouverte parce que cela m'a plu, et elle restera ouverte tant que cela me plaira.

JEAN ROBERT

Tais-toi, Pétrus !

PÉTRUS, moitié riant, moitié menaçant

Non, je ne me tairai pas. Si monsieur s'appelle Jean Taureau, je me nomme, moi, Pierre Herbel de Courtenay, et je n'ai pas l'habitude de me laisser mener par des drôles de cette espèce !

(Au mot de drôles, les cinq hommes se lèvent  
et font un pas en avant.)

JEAN ROBERT

Avant de nous battre, voyons, expliquons-nous ; car après, il sera trop tard. (Il se lève à son tour.) Que désirent ces messieurs ?

JEAN TAUREAU

C'est encore pour nous insulter qu'il nous appelle des messieurs !

SAC-À-PLÂTRE

Nous ne sommes pas des messieurs, entendez-vous ?

PÉTRUS

Vous avez bien raison, vous n'êtes pas des messieurs, vous êtes des marouffles !

SAC-À-PLÂTRE

On nous a appelés marouffles !... Ah ! on va vous en donner,

des maroufles !

TOUSSAINT, écartant son camarade

Mais laissez-moi donc passer, vous autres !

JEAN TAUREAU

Taisez-vous, tous tant que vous êtes ! cela me regarde.

SAC-À-PLÂTRE

Pourquoi cela te regarde-t-il plus que moi ?

JEAN TAUREAU

D'abord, parce qu'on ne se met pas cinq contre trois, quand un seul suffit. À ta place, Sac-à-Plâtre ! à ta place, Croc-en-Jambes ! (Croc-en-Jambes et Sac-à-Plâtre vont s'asseoir.) C'est bien !... Et maintenant, mes petits amours, nous allons reprendre la chanson sur le même air et au premier couplet. Voulez-vous fermer la fenêtre ?

LES TROIS JEUNES GENS

Non !

JEAN TAUREAU, exaspéré

Mais vous voulez donc vous faire pulvériser ?

JEAN ROBERT

Essayez !

PÉTRUS

Laisse donc, Jean Robert, c'est mon affaire.

JEAN ROBERT, l'écartant doucement

Tenez les autres en respect, toi et Ludovic ; moi, je me charge de celui-ci.

(Il touche du bout du doigt la poitrine de Jean Taureau.)

JEAN TAUREAU, fronçant les sourcils

Je crois que c'est de moi que vous parlez, mon prince ?

JEAN ROBERT

De toi-même !

JEAN TAUREAU

Et qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'être choisi par vous ?

JEAN ROBERT

Je pourrais te dire que c'est parce qu'étant le plus insolent, tu mérites la plus rude leçon ; mais ce n'est pas là le motif.

JEAN TAUREAU

J'attends le motif !

JEAN ROBERT

C'est que, portant tous les deux le même prénom, nous sommes naturellement appareillés. Tu t'appelles Jean Taureau, et je m'appelle Jean Robert.

JEAN TAUREAU

Je m'appelle Jean Taureau, c'est vrai ; mais tu ne t'appelles pas Jean Robert, tu t'appelles Jean...

JEAN ROBERT, lui envoyant  
un coup de poing sur l'œil

Tu mens !

(Jean Taureau fait trois pas à reculons et va tomber sur une table dont il casse les deux pieds. Pétrus passe la jambe à Sac-à-Plâtre, et l'envoie rouler près de Jean Taureau. Ludovic envoie dans le côté un coup de poing à Toussaint, qui va tomber dans la hotte de Croc-en-Jambes, les deux mains sur les côtes.)

LE POLICHINELLE, relevant la tête

Bouigg !...

(Il se remet à dormir.)

JEAN ROBERT

Première manche !

JEAN TAUREAU, tout étourdi

Ce que c'est que d'être pris au dépourvu, mille tonnerres ! un enfant vous battrait.

JEAN ROBERT

Eh bien, cette fois, prends ton temps, Jean Taureau ; car mon intention est de t'envoyer briser les deux autres pieds de la table.

JEAN TAUREAU

C'est ce que nous allons voir. (Il marche sur Jean Robert le poing levé. Jean Robert reçoit sur son bras le coup de poing du charpentier, fait un demi-tour sur lui-même, et envoie à son adversaire un coup de pied dans la poitrine.) Ouf !

LE POLICHINELLE, levant la tête

Bouigg !...

(Il se remet à dormir.)

TOUSSAINT et SAC-À-PLÂTRE

Aux couteaux ! aux couteaux !

JEAN TAUREAU

Eh bien, oui, puisqu'ils nous y forcent, aux couteaux !

JEAN ROBERT

Alors, aux barricades !

## Scène IV

Les mêmes, le garçon, apportant les huîtres.

LE GARÇON

Ouais ! il paraît qu'il n'est que temps. (Il pose les huîtres sur la table.) À la garde ! à la garde !

(Il sort en courant.)

M. JACKAL, apparaissant

à la porte, en Turc

Ah çà ! on dit que l'on s'égorge ici. (Il s'approche du polichinelle.) Donne-moi ta place, et déloge lestement !

LE POLICHINELLE

Tiens, c'est vous, monsieur Jackal ?

M. JACKAL

Chut !

LE POLICHINELLE, lui cédant sa place

Bouigg !...

(Il sort.)

## Scène V

Les mêmes, masques, gens du peuple.

JEAN TAUREAU et SES COMPAGNONS

Aux couteaux ! aux couteaux !

LES MASQUES

Bravo ! nous allons rire !

(En un tour de main, les jeunes gens prennent trois tables, les rangent dans un angle, et forment un rempart en mettant dessus des chaises et des tabourets. Pétrus arrache un bâton de rideau. Ludovic emporte les huîtres dans l'intérieur des fortifications.)

LUDOVIC

Des vivres et des projectiles !

(Il jette les coquilles à ses adversaires.)

JEAN TAUREAU

Laissez-moi pulvériser l'habit noir !

(Il tire de sa poche son compas de charpentier.)

JEAN ROBERT, sautant par-dessus

la table, sa badine à la main

Mais tu n'en as donc pas encore assez ?

LES MASQUES

Bravo ! bravo, l'habit noir !

JEAN TAUREAU

Non, je n'en aurai assez que quand je t'aurai fourré six pouces de mon compas dans le ventre.

JEAN ROBERT

C'est-à-dire que, ne pouvant pas être le plus fort, tu es le plus traître ; c'est-à-dire que, ne pouvant pas vaincre, tu veux assassiner.

JEAN TAUREAU

Je veux me venger, mille tonnerres !

JEAN ROBERT, sa petite badine à la main

Prends garde, Jean Taureau ! car, sur mon honneur, tu n'as jamais couru de danger pareil à celui que tu cours en ce moment ! (À la foule.) Mes amis, vous êtes des hommes ; faites entendre raison à celui-ci ; vous voyez que je suis calme, et qu'il est insensé.

JEAN TAUREAU, échappant

à ceux qui veulent le calmer

Ah ! je n'ai jamais couru de danger pareil à celui que je cours ! Est-ce avec cette badine que tu comptes te défendre contre mon compas ? Dis !

JEAN ROBERT

Tu te trompes, Jean Taureau ; car ma badine n'est pas une badine, c'est une vipère, et si tu en doutes (tirant, de sa canne, une mince et courte épée), tiens, voilà son dard !

(Il se met en garde et fait des appels du pied.)

JEAN TAUREAU

Ah ! tu as donc une arme ! je n'attendais que cela.

(Il s'apprête à s'élancer sur Jean Robert, quand on entend un frémissement dans l'assistance. Un jeune homme vêtu en commissionnaire, mais avec toute l'élégance du costume, entre, perce la foule, et saisit le poignet de Jean Taureau.)

## Scène VI

Les mêmes, Salvator.

JEAN TAUREAU, se retournant

Ah ! traître ! (Stupéfait en reconnaissant le jeune homme.) M. Salvator !

LA FOULE

M. Salvator !

(Le Turc soulève sa tête, ouvre un œil,  
puis, immédiatement, se remet à dormir.)

PÉTRUS

Voilà un gaillard dont le nom est de bon augure ; reste à savoir s'il fera honneur à son nom.

SALVATOR, à Jean Taureau

Tu seras donc toujours ivrogne et querelleur ?

JEAN TAUREAU

Monsieur Salvator, laissez-moi m'expliquer.

SALVATOR

Tu as tort.

JEAN TAUREAU

Mais puisque je vous dis...

SALVATOR

Tu as tort !

JEAN TAUREAU

Mais puisque je vous dis...

SALVATOR

Tu as tort !

JEAN TAUREAU

Mais enfin...

SALVATOR

Tu as tort, te dis-je !

JEAN TAUREAU

Mais comment le savez-vous, au bout du compte, puisque vous n'étiez pas là ?

SALVATOR

Ai-je besoin d'être là pour savoir comment les choses se sont passées ?

JEAN TAUREAU

Il me semble, cependant...

SALVATOR, montrant les trois amis

Regarde !

JEAN TAUREAU

Eh bien, je regarde ; après ?

SALVATOR

Que vois-tu ?

JEAN TAUREAU

Je vois trois muscadins à qui j'ai promis de donner une tripotée, et qui la recevront un jour ou l'autre.

SALVATOR

Tu vois trois jeunes gens, élégants, bien mis, comme il faut, qui ont eu le tort de venir dans un bouge ; mais ce n'était point une raison pour leur chercher querelle.

JEAN TAUREAU

Moi, leur chercher querelle ? Incapable, monsieur Salvator.

SALVATOR

Voyons ! ne vas-tu pas dire que ce sont eux qui t'ont provoqué, toi et tes quatre compagnons !

JEAN TAUREAU

Et cependant, vous voyez bien qu'ils étaient en état de se défendre !

SALVATOR

Parce que l'adresse et le droit étaient de leur côté. Tu crois que la force est tout, toi qui as changé ton nom de Barthélemy Lelong en celui de Jean Taureau ! Tu viens d'avoir la preuve du



contraire ; Dieu veuille que la leçon te profite !

JEAN TAUREAU

Mais puisque je vous dis que ce sont eux qui nous ont appelés drôles, marouffles, brutes...

SALVATOR

Et pourquoi vous ont-ils appelés ainsi ?

JEAN TAUREAU

Qui nous ont dit que nous étions ivres !

SALVATOR

Je te demande pourquoi ils ont dit cela.

JEAN TAUREAU

Pour rien, quoi !

SALVATOR

Mais enfin ?...

JEAN TAUREAU

Parce que je voulais leur faire fermer la fenêtre.

SALVATOR

Et tu voulais leur faire fermer la fenêtre parce que... ?

JEAN TAUREAU

Parce que... parce que je n'aime pas les courants d'air.

SALVATOR

Parce que tu étais ivre, comme ces messieurs te l'ont dit ; parce que tu voulais chercher une dispute à quelqu'un, et que tu as saisi l'occasion aux cheveux ; parce que tu as encore eu quelque querelle chez toi, et que tu voulais faire payer à des innocents les caprices et les infidélités de mademoiselle Fifine.

JEAN TAUREAU

Taisez-vous, monsieur Salvator ! ne prononcez pas ce nom-là. La malheureuse ! elle me fera mourir.

SALVATOR

Ah ! tu vois bien que j'ai touché juste. Ces messieurs ont bien fait d'ouvrir la fenêtre ; l'air qu'on respire ici est infect, et comme ce n'est pas trop de deux fenêtres ouvertes pour quarante personnes, tu vas, à l'instant même, ouvrir la seconde.

JEAN TAUREAU

Moi aller ouvrir une fenêtre, quand je demande qu'on ferme l'autre, moi Barthélemy Lelong, le fils de mon père ?

SALVATOR

Oui, toi, Barthélemy Lelong, ivrogne et querelleur, qui dés-honores le nom de ton père, et qui as bien fait de prendre un sobriquet ! je te dis, moi, que tu vas aller ouvrir cette fenêtre, pour te punir d'avoir insulté ces messieurs.

JEAN TAUREAU

Le tonnerre gronderait au-dessus de ma tête, que je ne vous obéirais pas.

SALVATOR

Alors, je ne te connais plus, sous aucun nom ; tu n'es qu'un ouvrier grossier et insulteur, et je te chasse d'où je suis. Sors !... Eh bien, m'as-tu entendu ?

JEAN TAUREAU

Oui ; mais je ne m'en irai pas.

SALVATOR

Au nom de ton père, dont tu as invoqué le nom tout à l'heure, je t'ordonne de t'en aller !

(Il marche sur lui.)

JEAN TAUREAU

Monsieur Salvator, monsieur Salvator, ne m'approchez pas !

SALVATOR, frappant du pied

Vas-tu sortir !...

JEAN TAUREAU

Vous savez bien que vous pouvez me faire faire tout ce que vous voulez, vous, et que je me couperais la main plutôt que de vous frapper... Aussi... aussi (sortant à reculons), je sors... (De l'escalier.) Oh ! mais si jamais je les rencontre, ils me le payeront !...

TOUSSAINT

Monsieur Salvator, votre serviteur très-humble !

(Il sort.)

SAC-À-PLÂTRE

Monsieur Salvator, j'ai bien l'honneur... Vous n'avez pas

d'ordres à me donner ?

SALVATOR, lui saisissant le bras

Si fait !... Tu es le moins ivre de tous.

SAC-À-PLÂTRE

Vous croyez ?...

SALVATOR

Tu vas te tenir sur la porte de la maison, et si tu vois un homme habillé en magicien qui fasse mine d'entrer dans le cabaret, tu lui diras : *Mont-Saint-Jean*. Il saura ce que cela veut dire et s'en ira. S'il a besoin de toi, tu te mettras à sa disposition.

SAC-À-PLÂTRE

Oui, monsieur Salvator.

SALVATOR

Pour preuve que tu as fait ma commission, tu imiteras le chant du coq, que tu imites si bien quand tu vas planter le drapeau sur une maison.

SAC-À-PLÂTRE

C'est dit, monsieur Salvator. Au revoir, monsieur Salvator.

SALVATOR

Au revoir ! et que je n'entende pas dire que tu te sois fourré dans pareille bagarre. Va !

(Pendant ces quelques mots, le Turc a levé la tête et a écouté, mais n'a pu entendre. Au moment où Salvator revient, il laisse retomber sa tête sur la table.)

## Scène VII

Les mêmes, hors les cinq ouvriers, puis le garçon.

JEAN ROBERT, tendant la main à Salvator

Merci, monsieur, de nous avoir délivrés de cet ivrogne endiablé.

SALVATOR

Il n'y a pas de quoi ; seulement, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil d'ami ? Ne remettez jamais les pieds ici, monsieur Jean Robert.

JEAN ROBERT

Vous me connaissez, monsieur Salvator ?

SALVATOR

Mais comme tout le monde... N'êtes-vous pas un de nos poètes célèbres ? (Se tournant vers la foule.) Et maintenant, vous devez être contents, vous autres ? vous en avez vu pour votre argent, n'est-ce pas ? Faites-moi donc l'amitié de circuler. Il n'y a ici d'air que pour quatre ; c'est vous dire, mes bons amis, que je désire rester avec ces messieurs. (La foule sort en criant : « Vive M. Salvator ! » et en agitant mouchoirs, chapeaux et bonnets. – Salvator, au Turc qui dort sur la table.) Et toi aussi, voyons, comme les autres !

(Le Turc répond par des ronflements sonores.)

JEAN ROBERT

Ah ! ma foi, monsieur Salvator, celui-là dort si magistralement, qu'il y aurait conscience à le réveiller.

SALVATOR, à lui-même

Oui ; et peut-être vaut-il mieux même qu'il soit ici qu'ailleurs... Ainsi, il ne vous gêne pas, monsieur Jean Robert ?

JEAN ROBERT

Pas le moins du monde.

SALVATOR

Ni vous non plus, monsieur Pétrus ?

PÉTRUS

Ah ! ah ! vous me connaissez donc aussi ?

SALVATOR

Ni vous non plus, monsieur Ludovic ? Mais que regardez-vous donc ?

LUDOVIC

Je regarde si vous n'avez pas une jambe plus courte que l'autre.

SALVATOR

Oui, parce que, en ce cas, vous me salueriez du nom d'Asmodée... Qu'y a-t-il d'étonnant, dites-moi, à ce que je connaisse un peintre qui, l'an dernier, a eu une très-belle exposition, et un jeune docteur qui a passé, il y a trois mois, un glorieux examen ?

JEAN ROBERT

Mais vous, monsieur, qui connaissez tout le monde et qui paraissez connu de tout le monde, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander qui vous êtes ?

SALVATOR

Moi, monsieur ? Vous avez entendu mon nom : Salvator ; quant à mon état, je suis commissionnaire, au coin de la rue aux Fers. Si vous avez besoin d'un homme sûr pour porter vos lettres, et solide pour porter vos fardeaux, je vous demande votre pratique.

LUDOVIC

Comment ! monsieur, ce costume n'est pas un déguisement ?

SALVATOR

Pas le moins du monde ! demandez plutôt au garçon qui vous apporte votre souper ?

LE GARÇON, avec le souper,  
regardant le Turc

Tiens ! je croyais que c'était un polichinelle, et c'est un Turc... Je me serai trompé.

SALVATOR

Qu'as-tu donc, et pourquoi ne sers-tu pas ces messieurs ?

LE GARÇON

Voilà, voilà, messieurs ! les côtelettes sont un peu desséchées, et l'omelette est un peu épaisse ; mais ce n'est pas la faute du cuisinier.

PÉTRUS

Monsieur Salvator, voulez-vous nous faire l'honneur de souper avec nous ?

SALVATOR

Merci, messieurs ; et je vais vous demander la permission de me retirer.

PÉTRUS

Sans façons.

SALVATOR

Je vous suis très-reconnaissant de l'honneur que vous me

faites, messieurs ; mais impossible de l'accepter. (Les jeunes gens se saluent. – Salvator, bas, au garçon.) Tu n'as pas un endroit quelconque d'où je puisse ne pas perdre de vue ce Turc ?

LE GARÇON

Sur le palier, à droite, il y a une porte qui donne dans un cabinet ; il est vitré, vous verrez de là tout ce que vous voudrez voir.

SALVATOR

C'est bien. (Aux jeunes gens.) Messieurs !...

M. JACKAL, à part, levant la tête

Il fait semblant de s'en aller ; mais il ne s'en va pas... Bon ! il est dans ce cabinet, le rideau a remué.

(Il ronfle.)

### Scène VIII

Les mêmes, hors Salvator.

LE GARÇON

Ces messieurs veulent-ils toujours entendre chanter la bohémienne ? Selon l'ordre de ces messieurs, elle attend en bas, avec son honorable mère la Brocante, la plus célèbre tireuse de cartes du faubourg Saint-Germain, qui vous fera le grand et le petit jeu, et son jeune frère Babolin, garçon de la plus haute espérance, qui exécute les trois souplesses du corps, avale des sabres et mange des étoupes enflammées.

PÉTRUS

Tiens, c'est vrai ; et moi qui avais oublié mon tableau de *Mignon* ! Je crois bien que nous la demandons toujours, et plus que jamais !

LE GARÇON, appelant

Eh ! la Brocante, on vous demande ici.

LA BROCANTE, d'en bas

On y va !

## Scène IX

Les mêmes, la Brocante, Rose-de-Noël, Babolin.

BABOLIN, entrant en faisant une suite  
de cabrioles et de sautes de carpe

Hop !...

ROSE-DE-NOËL, entrant ensuite

Tiens ! je croyais que M. Salvator était ici.

PÉTRUS

Oh ! la charmante enfant ! Mais regardez donc, messieurs !

JEAN ROBERT, à la vue de la Brocante

Oh ! l'horrible sorcière ! Messieurs, ne regardez pas !

LA BROCANTE

Que désirent ces messieurs ? Veulent-ils savoir le passé, le présent, l'avenir ? s'ils ont des héritages à attendre, s'ils feront un beau mariage, s'ils auront de nombreux enfants ? C'est trois francs le grand jeu, et trente sous le petit.

LUDOVIC

Merci, la vieille. Nous avons oublié le passé, nous remercions Dieu du présent, et nous ne nous inquiétons pas de l'avenir. Nous aimons nos parents jusqu'au vingt-cinquième degré, et, par conséquent, ne sommes pas pressés d'hériter d'eux. Non, Brocante, ma mie ; ce que nous voulons voir, ce que nous voulons entendre surtout, c'est cette charmante enfant.

LA BROCANTE

Que voulez-vous qu'elle chante ? la complainte de *Montebello* :

Braves Français, versons des larmes...

LUDOVIC

Merci ! j'ai été bercé avec cela.

LA BROCANTE

La chanson de *la Colonne*, de M. Émile Debraux :

Salut, monument gigantesque !

LUDOVIC

Non !... Aie donc une idée, Jean Robert, toi qui es poète.

JEAN ROBERT

Peut-on lui parler, à Rose-de-Noël ?

LA BROCANTE

Sans doute.

PÉTRUS

Dérange-la le moins possible ; je la croque. C'est tout à fait ma Mignon.

BABOLIN

Entends-tu, Rose-de-Noël ? Il te croque ! (Regardant le carnet de Pétrus.) Ah ! c'est que c'est elle, tout de même !

JEAN ROBERT

Écoutez, ma belle enfant !

ROSE-DE-NOËL

J'écoute, monsieur.

JEAN ROBERT

Est-ce que vous ne sauriez pas quelque vrai chant de la Bohême, quelque chose d'original et de poétique à la fois, quelque hymne de Koerner, quelque ballade d'Uhland, quelque passage de Shakespeare ?

ROSE-DE-NOËL

En allemand, en anglais, en français ?

JEAN ROBERT

Comment ! mon enfant, vous parlez trois langues ?

LA BROCANTE

Dieu merci ! on n'a rien négligé pour son éducation.

BABOLIN

Oh ! la mère ! avec cela qu'elle a coûté cher, son éducation ; c'est comme la mienne. Dis donc, Rose-de-Noël, la Brocante qui parle de l'éducation qu'elle nous a donnée ; si cela ne fait pas frémir !

ROSE-DE-NOËL

Voulez-vous la *Marguerite au rouet*, de *Faust* ?

BABOLIN

Oui, la *Marguerite*.



ROSE-DE-NOËL

Voulez-vous *le Vieux Chevalier*, d'Uhland ?

BABOLIN

Va pour *le Vieux Chevalier*.

ROSE-DE-NOËL

Voulez-vous *la Reine Mab*, de Shakespeare ?

JEAN ROBERT

Vous savez *la Reine Mab* ?

ROSE-DE-NOËL

Oui ; c'est M. Salvator qui l'a traduite pour moi, et qui me l'a donnée.

JEAN ROBERT

Comment ! il fait des vers, notre commissionnaire de la rue aux Fers ?

ROSE-DE-NOËL

Il fait ce qu'il veut.

LUDOVIC

C'est quelque prince déguisé ?

PÉTRUS

Imbécile ! il ne ferait pas de vers.

JEAN ROBERT

*La Reine Mab* ! Je ne suis pas fâché d'entendre des vers de commissionnaire.

BABOLIN

Va pour *la Reine aimable* !

LUDOVIC

*La Reine Mab ! la Reine Mab !*

JEAN ROBERT, donnant la réplique

Qu'est cette reine Mab ?

ROSE-DE-NOËL

L'accoucheuse des fées...

Quand s'éteignent du jour les rumeurs étouffées,  
 Que l'oiseau de la mort pousse son cri plaintif,  
 Grosse comme une agate à l'index d'un chérif,  
 S'emparant de la nuit, domaine des fantômes,  
 Sur un char attelé d'invisibles atomes,

À travers notre monde à son pouvoir soumis,  
 Elle passe en jouant sur les fronts endormis.  
 Impalpables rayons qu'un brin d'herbe renoue,  
 Les pattes d'un faucheur de son char font la roue ;  
 Les harnais sont tissés de l'humide clarté  
 Que la lune répand sur le lac argenté ;  
 Une verte cigale, incessante crécelle,  
 Donna, pour la couvrir, la gaze de son aile ;  
 Une noisette en fit la caisse ; le charron  
 Est l'écureuil rongeur ou quelque vieux ciron  
 Carrossier du pays de la métamorphose,  
 Où tient Titania sa cour, dans une rose.  
 Parmi les mouchérons, pour cocher, elle a pris  
 Un cousin bourdonnant, vêtu de velours gris ;  
 Son fouet, qu'il tient plus fier qu'un Suisse sa flamberge,  
 Est fait d'un os de guêpe et d'un fil de la Vierge.  
 C'est dans cet appareil que, la nuit, galopant,  
 Elle passe rapide à nos cerveaux frappant.  
 Alors, solliciteur à l'échine courbée,  
 Joueuse, du côté des quarante ans tombée,  
 Songent, l'un qu'il reçoit la clef de chambellan,  
 Et l'autre qu'elle abat un éternel brellan.  
 Chacun voit, du destin remplissant la lacune,  
 À ses désirs secrets sourire la Fortune ;  
 Tout rêveur en revient à ses pensers du jour :  
 L'avare rêve argent, l'amoureux rêve amour ;  
 L'ivrogne en son cellier, les vendanges rentrées ;  
 Le marin, le voyage aux lointaines contrées ;  
 L'auteur, que le public applaudit son succès ;  
 Le procureur, qu'il met la main sur un procès.  
 Elle souffle, en passant, sur la bouche gourmande  
 D'un chanoine joufflu qui rêve de prébende,  
 Se repose un instant sur le nez d'un soldat  
 Qui cherche son épée et rêve de combat,  
 D'escarmouche, d'assaut, de siège, d'embuscade  
 Et de tambours battant la charge ou la chamade.  
 Il s'éveille en bâillant, s'étire avec effort,

Pousse un ou deux jurons, soupire et se rendort...

TOUS

Bravo ! bravo !

JEAN ROBERT

Mais c'est un poète que M. Salvator, messieurs ! (Il prend une soucoupe et fait la quête ; elle produit trois louis.) Tenez, mon enfant, voilà pour vous !

BABOLIN

Trois jaunets ! Dites donc, la mère, ça vaut mieux que le grand jeu.

PÉTRUS

Où demeures-tu, Brocante ?

LA BROCANTE

Rue Triperet, n° 8, mon bon monsieur.

PÉTRUS

C'est bien ; voilà tout ce que je voulais savoir.

LUDOVIC

Qu'as-tu à faire chez la Brocante ?

PÉTRUS

J'ai à me faire faire le grand jeu.

LUDOVIC

Et maintenant, Brocante, si j'ai un conseil à te donner, comme médecin, c'est de rentrer, de faire coucher cette enfant-là, et de la tenir bien chaudement ; elle n'est pas d'une forte santé, ta fille.

BABOLIN

Entends-tu, Brocante ? c'est la même histoire que te répète sans cesse M. Salvator.

LA BROCANTE

C'est bien ; on y veillera. Venez, petits amours !

JEAN ROBERT

Garçon, la carte !

(Rose-de-Noël, la Brocante et Babolin sortent.)

ROSE-DE-NOËL, en croisant le garçon

Vous n'avez pas vu M. Salvator ?

LE GARÇON

Non, mademoiselle Rose-de-Noël, non.

Scène X

Les mêmes, hors Rose-de-Noël, la Brocante et Babolin.

JEAN ROBERT

La carte !

LE GARÇON

Voilà !

JEAN ROBERT

Trente-cinq francs six douzaines d'huîtres, six côtelettes, une omelette et trois bouteilles de chablis ?

LE GARÇON

Plus, une table et deux chaises cassées.

JEAN ROBERT

C'est juste... En voilà quarante ; la différence est pour le garçon.

PÉTRUS

Eh bien, es-tu content de ta nuit, Jean Robert ?

JEAN ROBERT

Avouez qu'il y a eu un moment où vous auriez autant aimé être au *Rocher de Cancale* que chez Bordier ?

LUDOVIC

Ma foi, je l'avoue. Et toi, Pétrus ?

PÉTRUS

Non, attendu qu'au *Rocher de Cancale*, je n'eusse pas vu Rose-de-Noël, et que, grâce à Rose-de-Noël, mon tableau de *Mignon* est fait.

JEAN ROBERT

Tu vas t'y mettre ?

PÉTRUS

Dès demain.

LUDOVIC

Et le portrait de mademoiselle de Valgeneuse ?

PÉTRUS

Les deux choses marcheront ensemble ; l'une est du métier, l'autre de l'art.

JEAN ROBERT

Et quand pourrons-nous voir l'esquisse ?

PÉTRUS

Dans trois jours, à deux heures de l'après-midi, dans mon atelier, rue de l'Ouest.

LUDOVIC, montrant le Turc

Si nous rendions à ce brave homme le service de le réveiller avant de partir ?

JEAN ROBERT

Pour quoi faire ? Il rêve qu'il est dans le paradis de Mahomet ; laissons-le rêver ; les houris sont rares !

(On entend le chant du coq.)

PÉTRUS, sortant

Tiens, voilà le coq qui chante !

JEAN ROBERT

Ce qui prouve qu'il est deux heures du matin.

(Ils sortent.)

## Scène XI

Salvator, M. Jackal, feignant toujours de dormir.

SALVATOR, entrant et allant à M. Jackal

Maintenant, monsieur Jackal, vous pouvez vous réveiller, ôter votre faux nez, mettre vos lunettes, et prendre votre prise de tabac : celui que vous attendez ne viendra point.

M. JACKAL, levant la tête, mettant ses lunettes, et ouvrant sa tabatière,

dont il offre une prise au commissionnaire

En usez-vous, monsieur Salvator ?

SALVATOR

Jamais !

M. JACKAL

Allons, je suis battu.

SALVATOR

Consolez-vous, il n'y a que les gens forts qui avouent ces choses-là.

M. JACKAL

Parce qu'ils espèrent prendre leur revanche.

SALVATOR, au moment de sortir

Après vous... À tout seigneur tout honneur !

## TROISIÈME TABLEAU

*L'atelier de Pétrus. – Atelier de la plus grande élégance,  
avec trophées d'armes, tableaux, etc., etc.*

Scène première

Pétrus, Suzanne, Lorédan.

Suzanne pose sur une estrade ; Lorédan s'amuse avec un fleuret ;  
Jean Robert, assis, crayonne des vers sur un carnet.

PÉTRUS

C'est avec le plus profond regret, mademoiselle, que je vous annonce que notre séance sera abrégée aujourd'hui.

SUZANNE

Et pourquoi notre séance sera-t-elle abrégée aujourd'hui, s'il vous plaît, maître Van Dyck ?...

PÉTRUS

Parce que je vous attendais hier, et non pas aujourd'hui.

SUZANNE

Que voulez-vous ! hier, je n'ai pas pu venir... Ah ! vous croyez donc que les pensionnaires de madame Adrienne Desma-rest sont libres comme les élèves de M. Gros ou de M. Horace Vernet ? Non ; sachez ceci, monsieur, que la renommée eût dû vous apprendre : C'était hier la fête de Madame, comme on dit à Vanvres, et il nous était enjoint d'être dans l'allégresse, sous peine de punition ; on a dîné en famille, avec trois extras : des choux dans le potage, du persil autour du bœuf, et des œufs dans la

salade ; on a porté la santé de Madame avec du vin d'Argenteuil, et l'on est allé, pour dessert, se promener à pied à la lanterne de Diogène, avec permission de cueillir des marguerites, mais défense de les effeuiller en leur faisant dire la bonne aventure. Nous nous sommes bien amusées, allez !...

PÉTRUS

Vous seriez-vous beaucoup plus amusée ici ?

SUZANNE

Je le crois bien ! D'abord, je vous trouve charmant.

PÉTRUS, à Lorédan

Vous entendez, monsieur le comte, mademoiselle votre sœur me fait une déclaration.

LORÉDAN

Laissez-la faire, et ne croyez pas un mot de ce qu'elle vous dira ; Suzanne est la plus grande coquette que je connaisse.

SUZANNE

Mais attendez donc que je vous dise pourquoi je vous trouve charmant.

PÉTRUS

Ah ! il y a un pourquoi ?

SUZANNE

Bon ! Croyez-vous que ce soit parce que vous vous appelez Pierre de Courtenay ; croyez-vous que ce soit parce que votre oncle, le marquis Herbel, vous laissera cinquante mille livres de rente ; croyez-vous que ce soit parce que vous vous habillez chez le meilleur tailleur de Paris, que je vous trouve charmant ? Non ; c'est parce que vous me permettez de remuer en posant : c'est parce que M. Ludovic, votre ami, me donne de la poudre pour mes dents et de l'opiat pour mes lèvres ; c'est enfin parce que M. Jean Robert est d'une conversation très-agréable, quand il ne fait pas de vers... Monsieur Jean Robert !

JEAN ROBERT

Mademoiselle ?

SUZANNE

Pour qui faites-vous des vers, s'il vous plaît ?

JEAN ROBERT

Pour une bohémienne, mademoiselle.

SUZANNE

Comment, pour une bonhémienne ? Vous connaissez des bohémiennes ?

JEAN ROBERT

Quand on est auteur dramatique, il faut tout connaître.

SUZANNE

Mon très-cher frère Lorédan, faites-moi le plaisir de lire, par-dessus l'épaule de M. Jean Robert, les vers qu'il fait, et, s'ils peuvent se dire à une personne encore en pension, dites-les-moi...

PÉTRUS

Seriez-vous assez bonne pour vous tourner un peu plus à droite, mademoiselle ? Je voudrais voir l'œil gauche.

SUZANNE

N'oubliez pas mon signe, c'est ce que j'ai de mieux dans le visage.

PÉTRUS

Vous faites bon marché du reste !

LORÉDAN

Ils sont charmants, les vers de M. Jean Robert !

JEAN ROBERT

Seulement, vous saurez qu'ils ne sont pas de moi.

SUZANNE

Et de qui sont-ils ?

JEAN ROBERT

De Goethe. Connaissez-vous le roman de *Wilhelm Meister* ?

SUZANNE

Une jeune fille qui s'appelle mademoiselle de Valgeneuse, et qui est en pension chez madame Desmarest, ne lit pas de romans, monsieur, et ne connaît pas *Wilhelm Meister*. Est-ce que c'est la chanson de Mignon, par hasard, que vous traduisez ?

JEAN ROBERT

Justement ! mais si vous ne connaissez pas le roman, comment connaissez-vous la chanson ?



SUZANNE

Qui ne connaît pas la chanson *Kennst du das Land* ?... Lisez-nous votre traduction, monsieur Jean Robert, que je voie si elle est exacte.

JEAN ROBERT

Je ne demanderais pas mieux ; mais il s'en faut des quatre derniers vers qu'elle ne soit finie.

SUZANNE

Finissez vos quatre derniers vers, et, pendant ce temps, M. Pétrus m'expliquera pourquoi il ne peut aujourd'hui m'accorder que l'honneur d'une demi-séance.

PÉTRUS

Parce que j'attends, à une heure, cette même bohémienne pour laquelle Jean Robert fait des vers...

SUZANNE

Une vraie bohémienne ?

PÉTRUS

Oh ! quant à cela, il n'y a pas à s'y tromper !

SUZANNE

Y a-t-il un roman là-dessous, et faut-il y prendre intérêt ?

PÉTRUS

Pour nous, jusqu'aujourd'hui, l'histoire, ou plutôt ce que nous en savons, est très-simple.

SUZANNE

On peut la connaître ?

PÉTRUS

Parfaitement.

SUZANNE

Dites ; j'écoute... Quel malheur que M. Jean Robert n'ait pas fini sa chanson ! Il nous eût fait en un instant, de cette histoire très-simple, un drame très-compiqué.

JEAN ROBERT

Pétrus, donne-moi une rime à *bien-aimé* ; je suis stupide, aujourd'hui.

SUZANNE

*Charmé.*

JEAN ROBERT

Merci, mademoiselle.

PÉTRUS

Il faudra, vous le voyez, que vous vous contentiez de ma narration.

SUZANNE

Avez-vous remarqué que si le roi Louis XIV avait failli attendre, moi, j'attends...

PÉTRUS

Imaginez-vous que, mardi, au beau milieu du bal de l'Opéra, il nous a pris, à Ludovic, à Jean-Robert et à moi, la sottise idée d'aller souper dans un cabaret de la Halle.

SUZANNE

Comment dites-vous cela ?

PÉTRUS

Dans un cabaret.

SUZANNE

De la Halle ?

PÉTRUS

De la Halle.

SUZANNE

Je vous en fais mon compliment.

LORÉDAN

C'était très-bien porté du temps de la Régence.

SUZANNE

Oui ; mais, l'an de grâce 1827, sous Sa Majesté Charles X...

LORÉDAN

Je suis bien fâché de n'avoir pas su cela, j'y serais allé avec vous.

SUZANNE

Fi donc !... Et dans ce cabaret ?

PÉTRUS

D'après l'opinion que vous manifestez, je ne sais si je dois

continuer.

SUZANNE

Allez donc ! mais cela m'intéresse infiniment. Seulement, je trouve qu'il y a des longueurs dans votre histoire...

PÉTRUS

Je me hâte vers le dénouement. Dans ce cabaret, nous avons rencontré une petite bohémienne ravissante.

SUZANNE

Les bohémiennes sont toujours ravissantes pour les peintres ; il n'y a que les femmes du monde qui soient laides.

PÉTRUS

Vous ne pouvez pas dire cela pour moi, mademoiselle ; depuis que j'essaye de faire votre portrait, je ne me plains que d'une chose, c'est que vous soyez trop jolie !

SUZANNE

Dois-je me lever et vous faire la révérence ?

PÉTRUS

On ne fait la révérence qu'aux mensonges.

SUZANNE

Donc, vous avez rencontré une petite bohémienne ravissante ?

PÉTRUS

Qui chantait, qui dansait, qui disait des vers ; le vrai type de Mignon.

SUZANNE

Et cela vous a monté la tête, et vous avez résolu de faire un tableau ?

PÉTRUS

Justement !

SUZANNE

Et c'est elle qui vient poser aujourd'hui ?

PÉTRUS

C'est elle !

SUZANNE

De sorte que c'est tout simplement cette petite vagabonde qui m'écorne ma séance ?

PÉTRUS

La pauvre enfant y gagnera un louis, plus peut-être qu'elle ne gagne en un mois.

SUZANNE

Et elle vient toute seule comme cela, chercher son louis ?

PÉTRUS

Non pas, au contraire ! elle est cousue à la jupe de madame sa mère, une horrible sorcière, nommée la Brocante, qui tire les cartes et qui dit la bonne aventure, sans compter un jeune frère qui nourrit l'ambitieuse perspective d'être un jour clown chez Franconi.

SUZANNE

Tiens ! tandis que vous peindrez la fille, je me ferai dire la bonne aventure par la mère.

LORÉDAN

C'est une idée, cela !

PÉTRUS

Eh bien, mais que dira madame Desmarest, qui ne veut pas que l'on interroge même les marguerites ?

SUZANNE

Je ne suis pas ici en pension ; je suis sous la garde et la responsabilité de monsieur mon frère.

LORÉDAN

Et je permets la bonne aventure.

(On frappe à la porte.)

SUZANNE

Est-ce votre bohémienne ?

PÉTRUS

Je ne crois pas. C'est la manière de frapper de Ludovic. Peut-il entrer ?

SUZANNE

Je le crois bien !... Entrez !

Scène II  
Les mêmes, Ludovic.

LUDOVIC, entrant et s'avançant vers Suzanne

Mademoiselle, quoique je n'espérasse point vous rencontrer ici, je vais vous prouver que j'avais exécuté vos ordres. Voici de la poudre pour vos dents et de l'opiat pour vos lèvres.

SUZANNE

Monsieur Ludovic, je vous promets d'être votre cliente tant que je me porterai bien.

LUDOVIC

Et si vous tombez malade ?

SUZANNE

Les convenances exigeront que l'on aille chercher un vieux docteur de soixante et dix ans qui me tuera, ces mêmes convenances ne permettant pas qu'un médecin de vingt-cinq ans soigne une malade de dix-neuf.

LUDOVIC

Bon ! vous ferez enrager les convenances en vous portant bien. (À Pétrus.) Mon cher Pétrus, j'ai vu venir de loin et je viens d'entendre s'arrêter à la porte un fiacre qui m'a bien l'air d'avoir l'honneur de voiturer mademoiselle Rose-de-Noël et sa respectable famille.

SUZANNE

Elle s'appelle Rose-de-Noël ?

PÉTRUS

Oui ; vous ne trouvez pas le nom joli ?

SUZANNE

Si fait.

PÉTRUS

C'étaient bien eux ; je les entends qui montent. Excusez-moi, mademoiselle.

SUZANNE

Vous n'allez pas nous priver, je l'espère, de la ravissante personne ?

PÉTRUS

Au contraire, je lui ai fait faire un costume à mon goût, lequel costume l'attend dans la chambre voisine, et je vais vous la montrer dans toute sa splendeur.

Scène III

Les mêmes, hors Pétrus.

SUZANNE

Eh bien, ces vers, sont-ils enfin terminés, monsieur Jean Robert ?

JEAN ROBERT

Hélas ! oui, mademoiselle.

SUZANNE

Pourquoi *hélas* ?

JEAN ROBERT

Parce qu'ils ne sont pas bons.

LORÉDAN

Taisez-vous ! ils sont charmants.

LUDOVIC

Auquel des deux croire ?

SUZANNE

Donnez ! et je vous promets un jugement qui, en impartialité, égalera ceux du roi Salomon.

LUDOVIC

Nous écoutons !

JEAN ROBERT

Vous savez, c'est la chanson de Mignon.

SUZANNE

Nous savons. (Lisant.)

Connais-tu le pays où les citrons fleurissent,  
 Où l'orange jaunit sous son feuillage vert,  
 Où les jours sont de flamme, où les nuits s'attédissent,  
 Où règne le printemps en exilant l'hiver ?...  
 Ce doux pays où croît le myrte solitaire,  
 Où le laurier grandit dans un air embaumé,

Dis-moi, le connais-tu ? Non ? Eh bien, c'est la terre  
Où je veux retourner avec toi, bien-aimé !

Connais-tu la maison où s'ouvrit ma paupière,  
Où ces dieux de granit qui faisaient mon effroi,  
En me voyant rentrer, de leurs lèvres de pierre,  
Murmurèrent : « Enfant, qu'avait-on fait de toi ? »

Rose-de-Noël, dans le costume de Mignon, ouvre la porte et entre,  
poussée par Pétrus, puis s'arrête, écoutant ; Suzanne ne l'a point vue et  
continue. Babolin et la Brocante entrent aussi.)

Chaque nuit, comme un phare, en mon rêve étincelle  
Sa vitre qui s'allume au couchant enflammé.  
Cette maison, dis-moi, la connais-tu ? C'est celle  
Où j'aurais voulu vivre avec toi, bien-aimé !

Connais-tu la montagne où l'avalanche brille,  
Où la mule chemine en un sentier brumeux,  
Où l'antique dragon rampe avec sa famille,  
Où bondit sur les rocs le torrent écumeux ?  
Cette montagne, il faut la franchir dans la nue ;  
Car c'est de son sommet que le regard charmé  
Découvre à l'horizon la terre bien connue  
Où je voudrais mourir avec toi, bien-aimé !

#### Scène IV

Les mêmes, Rose-de-Noël, la Brocante, Babolin.

ROSE-DE-NOËL

Oh ! c'est Mignon ! c'est la chanson de Mignon !... Oh !  
mademoiselle, pour l'amour de Dieu, donnez-la-moi ; je l'ai  
entendu chanter en Allemagne, quand j'étais toute petite, et je  
n'ai jamais pu la retrouver depuis.

(Suzanne la lui donne.)

PÉTRUS

Maintenant, ma gentille Rose-de-Noël, voulez-vous venir  
poser pour Mignon ?

ROSE-DE-NOËL

Pour Mignon ? Je crois bien que je le veux !  
 (Pétrus lui fait prendre une pose convenable.)

BABOLIN

Ah ! je veux que l'on me fasse mon portrait aussi, moi !

LA BROCANTE

Monsieur Babolin, la société où nous nous trouvons n'étant point de celles que vous avez l'habitude de fréquenter, vous allez me faire le plaisir d'aller m'attendre sur le carré.

BABOLIN

Mais puisque Rose-de-Noël y reste, dans votre société, pourquoi donc que je ne puis pas y rester, moi ?

LA BROCANTE

Parce que Rose-de-Noël est une artiste !

BABOLIN

Je ne suis donc pas un artiste ?... En voilà du nouveau !  
 (Il sort en grommelant.)

Scène V

Les mêmes, hors Babolin.

LORÉDAN, à sa sœur

Sais-tu qu'elle est vraiment charmante, cette enfant ?

SUZANNE

Ne vas-tu pas en devenir amoureux, toi aussi ?

LORÉDAN

Pourquoi pas ?

SUZANNE

Dites-donc, madame Brocante !... C'est votre nom, n'est-ce pas, je crois ?

LA BROCANTE

Pour vous servir, ma belle demoiselle.

SUZANNE

On m'assure que vous dites la bonne aventure.

LA BROCANTE

C'est mon état.



SUZANNE

Et de quelle façon dites-vous la bonne aventure ?

LA BROCANTE

De toutes les façons : avec les cartes, au marc de café, dans la main, et infaillible ! Mademoiselle Lenormand était ma tante ; vous savez, celle qui a prédit à madame de Beauharnais...

LORÉDAN

Qu'elle monterait sur le trône, connu !

PÉTRUS, satisfait

de la pose de Rose-de-Noël

C'est charmant comme cela, n'est-ce pas, Jean Robert ?

JEAN ROBERT

Charmant !...

SUZANNE, qui a tiré son gant

Voici ma main, bonne femme.

LUDOVIC, à Suzanne

Est-il permis d'écouter ?

SUZANNE

Oui, à ceux qui, comme moi, veulent perdre leur temps.

LA BROCANTE

Que désirez-vous savoir ? le passé, le présent ou l'avenir ?

LUDOVIC

Vous voyez, vous avez le choix...

SUZANNE

Que me conseillez-vous ?

LUDOVIC

L'avenir ! À votre âge, on n'a point de passé.

SUZANNE

C'est ce qui vous trompe, j'en ai un, et je veux qu'on me le dise. Voyons mon passé.

LA BROCANTE

Hum ! main aristocratique, longue, fine, sans nœuds aux phalanges, ongles droits, main de duchesse, main oisive, main prodigue !

SUZANNE

Dois-je prendre tout cela pour des compliments ?

LA BROCANTE

Je croyais que vous demandiez des vérités.

SUZANNE

Continuez.

LA BROCANTE

Vous êtes riche, très-riche...

SUZANNE

La belle nouvelle ! vous avez vu mon cocher et ma voiture à la porte.

LA BROCANTE

Quoique riche, vous êtes ambitieuse de fortune ; quoique noble, vous êtes ambitieuse d'honneurs.

SUZANNE

Eh ! ceci est assez vrai.

LUDOVIC

Vous avouez l'ambition ?

SUZANNE

Ah ! je suis très-franche.

LA BROCANTE

Vous avez, il y a un an ou dix-huit mois, perdu un grand parent.

SUZANNE

Ceci est vrai tout à fait ! (Montrant son frère.) C'est alors que j'épousai monsieur, n'est-ce pas ?

LA BROCANTE, à Lorédan

Donnez-moi votre main, s'il vous plaît, jeune homme. (Elle tire une loupe de sa poche et regarde la main à la loupe.) Main semblable, ligne de famille. Vous voulez me tromper, mademoiselle : monsieur n'est point votre mari ; monsieur est un parent très-proche, votre frère, probablement !

LORÉDAN

Que dis-tu de cela, Suzanne ?

LUDOVIC

Voilà qui devient intéressant, ce me semble.

SUZANNE

C'est justement pour cela que je vous rends votre liberté, messieurs.

LUDOVIC

Vous nous chassez ?

SUZANNE

Mais à peu près.

(Ludovic salue et s'éloigne.)

LORÉDAN

Est-ce que, par hasard, la Brocante serait une véritable sorcière ? Continuez...

LA BROCANTE

Dois-je dire tout ce que je vois dans la main ?

SUZANNE

Tout.

LA BROCANTE

Mais si vous vous fâchez ?...

SUZANNE

Je ne me fâcherai pas.

LA BROCANTE

Je vous disais que, quoique riche, vous étiez ambitieuse de fortune ; que, quoique noble, vous étiez ambitieuse d'honneurs, et j'allais ajouter que, quoique jeune et belle, vous n'aviez jamais aimé... et probablement...

SUZANNE

Probablement ?...

LA BROCANTE

N'aimeriez jamais.

SUZANNE

À quoi voyez-vous cela ?

LA BROCANTE

La ligne du cœur est à peine indiquée... et celle de tête coupe la main en deux.

LORÉDAN, riant

Allez, allez, la mère ! Vous êtes dans le vrai.

SUZANNE, à Lorédan

Attends ! (À la Brocante.) Mais peut-être n'ai-je pas aimé parce que je n'ai pas été aimée ?

LA BROCANTE

Vous avez été aimée, au contraire, et beaucoup ! Vous avez été aimée... trop !

SUZANNE

Est-ce que l'on est jamais trop aimée ?

LA BROCANTE

Voulez-vous que nous passions au présent ?

LORÉDAN

Non pas ; le passé est trop intéressant. Je ne savais rien de tout cela, moi : j'étais en voyage, avec mon précepteur, et j'y suis resté cinq ans... Ma sœur donne raison à la maxime de la Rochefoucauld ou de la Bruyère, je ne sais plus lequel : « Les hommes gardent mieux les secrets des autres, mais les femmes gardent mieux les leurs... »

LA BROCANTE

Je préférerais ne pas continuer, ma belle demoiselle.

SUZANNE

Et pourquoi cela ?

LA BROCANTE

La science peut se tromper, et alors, on dit des choses qui déplaisent aux personnes.

SUZANNE

Allons, finissons-en ! J'ai été aimée trop ; et qu'est-il résulté de cet amour ?

LA BROCANTE

Un grand malheur ! (Le frère et la sœur se regardent.) Une mort ! Voici une étoile à côté de la ligne de vie.

SUZANNE

Eh bien, que veut dire cette étoile ?

LA BROCANTE

Je puis me tromper, mademoiselle, songez-y bien.

LORÉDAN

Ma sœur te demande ce que veut dire cette étoile ?

LA BROCANTE

Cela veut dire...

SUZANNE

Parle donc !

LA BROCANTE

Eh bien, puisque vous le voulez absolument, mademoiselle, cela veut dire que quelqu'un qui vous aimait s'est tué pour vous !

SUZANNE, se levant

Assez !

LORÉDAN

Qu'en dis-tu ?

SUZANNE

Je dis que cette femme est probablement de la police. Donne-lui un louis, et qu'elle s'en aille.

LA BROCANTE

Sauf votre respect, mademoiselle, je ne puis m'en aller que quand M. Pétrus aura fini avec la petite Rose-de-Noël.

SUZANNE, lui donnant un louis

Tenez.

LORÉDAN, bas, à Suzanne

Voudrait-elle parler de notre cousin Conrad ?

SUZANNE

Je ne sais de qui elle veut parler.

(Elle va appuyer son front au carreau de la fenêtre.)

## Scène IV

Les mêmes, Babolin, ouvrant la porte,  
et passant sa tête par l'entre-bâillement.

BABOLIN

Pardon, la société !... Lequel de tous ces messieurs s'appelle Jean Robert ?

JEAN ROBERT

Moi.

BABOLIN

C'est le commissionnaire de la rue aux Fers qui a une lettre pour vous.

JEAN ROBERT

Salvator ?

BABOLIN

Oui.

TOUS

Salvator !

ROSE-DE-NOËL, joyeuse

M. Salvator !

JEAN ROBERT, à Suzanne

Mademoiselle, vous me demandiez un roman tout à l'heure. J'ai mieux qu'un roman à vous offrir : j'ai une énigme ! un commissionnaire qui, avant-hier au soir, dans le cabaret de la Halle dont vous parlait Pétrus, nous a sauvé la vie, ou à peu près, qui a des façons de gentilhomme, et qui fait des vers comme Lamartine ! Voulez-vous qu'il entre ?

SUZANNE

Bien volontiers ! J'aime assez les énigmes, quand je ne suis pas forcée de les deviner.

PÉTRUS, sans quitter  
sa palette et son pinceau

Cher monsieur Salvator, faites-nous donc le plaisir d'entrer.

Scène V

Les mêmes, Salvator.

SALVATOR, de la porte

Monsieur Jean Robert, je n'ai qu'une lettre à vous remettre ; seulement, on m'a fort recommandé de ne la remettre qu'à vous-même. La personne viendra chercher la réponse chez vous, à cinq heures, ce soir, rue de l'Université. Maintenant que ma commission est faite et le port payé...

SUZANNE

C'est étrange ! cette voix...

PÉTRUS

Mais non, non, non ; nous ne vous tenons pas quitte ainsi.  
Entrez, entrez donc !

LORÉDAN, à demi-voix

Voilà bien des embarras pour un commissionnaire !

SUZANNE, à part, en apercevant Salvator

Conrad !...

SALVATOR, de même, en apercevant Suzanne

Suzanne !...

ROSE-DE-NOËL

Bonjour, monsieur Salvator !

SALVATOR

Bonjour, mon enfant.

JEAN ROBERT

Vous ne savez pas de qui est cette lettre ?

SALVATOR

Elle ne renferme rien de fâcheux, j'espère ?

JEAN ROBERT

Non. (À Ludovic.) Elle est de ce pauvre moine dominicain qui  
a été en pension avec nous.

LUDOVIC

Dominique ?

PÉTRUS

Dominique ! celui au père duquel est arrivé cette étrange et  
terrible affaire !... Comment s'appelait-il donc, de son nom de  
famille ?

LUDOVIC

Attends, attends...

JEAN ROBERT

Sarranti, pardieu !

ROSE-DE-NOËL

Sarranti !

SALVATOR

Qu'as-tu ?

ROSE-DE-NOËL

Rien ! je n'ai rien !

LUDOVIC

Et il t'écrit ?...

JEAN ROBERT

Pour me dire qu'il sera chez moi aujourd'hui, à cinq heures du soir.

SALVATOR

Comme il y avait *pressée* sur la lettre, et que j'ai su que vous étiez ici, je suis venu.

JEAN ROBERT

Il aura besoin, dit-il, de toute mon amitié.

LORÉDAN, cherchant à son tour

Sarranti ! Sarranti !... J'ai entendu parler de cela ; c'est un bonapartiste qui a été accusé d'avoir volé cent mille écus et tué deux enfants, les neveux d'un certain M. Gérard.

ROSE-DE-NOËL, mettant  
la main sur son cœur

Ah !...

LORÉDAN

L'affaire a fait assez de bruit pour qu'on s'en souvienne.

SUZANNE

M. Gérard ? Je le connais ! un saint homme qui concourt pour le prix Montyon.

ROSE-DE-NOËL, chancelant

Monsieur Pétrus, si vous permettiez...

PÉTRUS

Qu'avez-vous, mademoiselle ?

LA BROCANTE

Qu'as-tu ?

ROSE-DE-NOËL

Je ne sais si c'est cette séance qui me fatigue, mais...



PÉTRUS

Brocante, emmenez votre fille dans la chambre où elle s'est habillée, vous y trouverez de l'eau, du sucre, de l'eau de fleur d'oranger...

ROSE-DE-NOËL, avec prière

Ne vous en allez pas, monsieur Salvator.

SALVATOR

Non, sois tranquille, mon enfant !

BABOLIN, ébahi

Ah ! Rose-de-Noël qui se trouve mal ! (S'asseyant sur le fauteuil que Rose-de-Noël vient de quitter.) Moi, je ne me trouve pas mal... au contraire !

(Rose-de-Noël sort avec la Brocante.)

Scène VI

Les mêmes, hors Rose-de-Noël et la Brocante.

SALVATOR

Avez-vous remarqué que cet enfant a répété le nom de M. Sarranti ?

JEAN ROBERT

Oui.

SALVATOR

Et qu'elle a pâli à celui de M. Gérard ?

LUDOVIC

Oui.

LORÉDAN

Mais vous qui êtes ou qui paraissez être son confident, si la chose vous inquiète, elle vous mettra au courant.

SALVATOR, rêveur

Peut-être...

BABOLIN

Dites donc, monsieur Pétrus, on gratte à votre porte.

LUDOVIC

Exactement comme chez le roi !

BABOLIN, entr'ouvrant la porte

Oh ! un chien qui est gros comme l'éléphant de la Bastille.

(Il referme la porte.)

SALVATOR

C'est Roland qui m'aura suivi ; je l'avais laissé dans la rue, mais quelqu'un sera entré, et il se sera glissé par la porte !

PÉTRUS

Babolin, je te nomme introducteur des ambassadeurs. Fais entrer Roland ! Qui aime le maître aime le chien.

BABOLIN, annonçant

M. Roland !

JEAN ROBERT

Oh ! la belle bête !

SALVATOR

Vous pouvez même dire : « Oh ! la bonne bête !... » Allez dire bonjour à ces messieurs, Roland !

LUDOVIC, tâtant les côtes du chien

Dites donc, il a reçu une rude blessure, votre chien, monsieur Salvator, et je connais plus d'un chrétien qui n'en serait pas revenu... (Au chien.) Tu as donc fait la guerre, mon garçon ?

SALVATOR

Il paraît.

PÉTRUS

Comment, il paraît ?

SALVATOR

Sur ce point, je n'en sais pas plus que vous, messieurs. Je chassais, il y a cinq ou six ans, dans les environs de Paris...

LORÉDAN, avec surprise

Vous chassiez ?

SALVATOR

Je braconnais, veux-je dire ; un commissionnaire ne chasse pas. Je trouvai, dans un fossé, ce pauvre animal, ensanglanté, percé à jour par une balle, expirant ! Sa beauté et sa souffrance excitèrent ma compassion ; je le portai jusqu'à une fontaine, je lavai sa plaie avec de l'eau fraîche dans laquelle j'avais versé

quelques gouttes d'eau-de-vie ; il parut renaître à ces soins que je lui donnais ; je le mis sur une voiture de maraîcher, et je suivis la voiture. Le même soir, je le traitai comme j'avais vu traiter, au Val-de-Grâce, des hommes blessés de coups de feu ; et, guéri par moi, Roland m'a voué une reconnaissance qui ferait honte à un homme... N'est-ce pas, Roland ?

(Roland vient se dresser contre Salvator et lui met les deux pattes sur la poitrine. La porte de la chambre s'ouvre.)

SUZANNE

Ah ! voici la demoiselle aux vapeurs qui va mieux, à ce qu'il paraît.

### Scène VII

Les mêmes, Rose-de-Noël, la Brocante.

SALVATOR

Eh bien, qu'as-tu donc, Roland ?

LA BROCANTE

Qu'as-tu donc, Rose-de-Noël ?

ROSE-DE-NOËL, étouffant de joie

Ah ! mon bon chien ! est-ce toi ?

(Roland échappe à Salvator et s'élançe vers Rose-de-Noël.)

TOUS

Roland ! Roland !

(Ils veulent arrêter Roland.)

ROSE-DE-NOËL

Oh ! messieurs, ne faites pas de mal à Brésil !

SALVATOR

Tu connais donc Roland.

ROSE-DE-NOËL

Il ne s'appelle pas Roland : il s'appelle Brésil.

SALVATOR

Et où as-tu connu Brésil ? Dis-moi cela.

ROSE-DE-NOËL

Où j'ai connu Brésil ?

SALVATOR

Oui ; peux-tu me le dire ?

ROSE-DE-NOËL, avec égarement

Non ! non ! non ! impossible !... Mon frère, mon pauvre frère !... Oh ! madame Orsola, madame Orsola ! ne me tuez pas !...

TOUS

Madame Orsola !...

(Rose-de-Noël tombe évanouie. On se groupe autour d'elle.)

## ACTE DEUXIÈME

### QUATRIÈME TABLEAU

*Le grenier de la Brocante. À droite, une soupente à laquelle on monte par une échelle. – Il est minuit.*

#### Scène première

La Brocante est en train de compter de l'argent ;  
Babolin fait un paquet de hardes.

LA BROCANTE

Voyons, que fais-tu donc à fouiller dans tous les coins, vagabond ?

BABOLIN

Je réunis mes hardes.

LA BROCANTE

Et pour quoi faire ?

BABOLIN

Pour déménager, donc !

LA BROCANTE

Comment ! tu déménages ?

BABOLIN

Ce n'est pas l'époque du terme, je le sais bien ; mais je suis pressé.

LA BROCANTE

Tu t'en vas, malheureux ?

BABOLIN

Ah ! bon ! ne croyez-vous pas que je vais rester ici quand Rose-de-Noël n'y est plus ? Jamais de la vie !

LA BROCANTE

Mais, ingrat, n'es-tu pas logé, nourri et habillé ?

BABOLIN

Oui, parlons de cela ! Logé dans la soupente, c'est-à-dire gelé l'hiver et rôti l'été ; nourri de trognons de choux, de cosses de pois et de fanes de carottes. « Garçon ! un cure-dents et la carte de M. Babolin, que nous revoyions ensemble l'addition. » Habil-

lé ! quand on pense que voilà mon habit des dimanches, cela donne une crâne idée de celui des autres jours, hein ?... Quel malheur ! quel malheur !

LA BROCANTE

Ainsi, tu m'abandonnes ?

BABOLIN

Pourquoi pas ? Vous voilà riche ! vous avez négocié Rose-de-Noël : douze cents livres de rente viagère, et mille écus une fois payés ; et cela, à la seule condition que vous n'aurez plus aucun droit sur elle, et que M. Salvator sera son tuteur. Rose-de-Noël est dans un grand pensionnat, où elle va devenir une belle dame, et d'où elle sortira pour épouser un millionnaire ; son avenir est assuré, il est temps que je songe au mien.

LA BROCANTE

Ton avenir, veux-tu que je te le prédise ?

BABOLIN

Connu, la mère ! Je finirai aux galères ! je mourrai sur l'échafaud ! C'est-y ça ?

LA BROCANTE

Oui, c'est cela !

BABOLIN

Eh bien, quittons-nous là-dessus, et sans rancune. Adieu, Brocante !

LA BROCANTE

Mais, d'abord, qu'emportes-tu dans ce paquet ?

BABOLIN

N'avez-vous pas peur que ça ne soit votre argenterie ? Je n'emporte rien qui ne soit à moi, entendez-vous ! Mon tapis, pour faire le saut de carpe ; mon chandelier, pour faire le poirier fourchu ; et ma sébile, pour recueillir les offrandes de la société. Vous ne comptez faire ni le saut de carpe, ni le poirier fourchu, n'est-ce pas, la mère ? Eh bien, je vous laisse votre établissement, laissez-moi le mien.

LA BROCANTE

Va-t'en ! je te donne ma malédiction !

BABOLIN

Merci ! c'est la première fois que vous me donnez quelque chose.

LA BROCANTE

Que le diable te rompe les os !

BABOLIN, dans l'escalier

Patatras ! ne faites pas attention, c'est Babolin qui dégringole... (Rouvrant la porte.) Dites-donc, la Brocante, maintenant que vous avez des rentes, il faudra faire mettre le gaz dans l'escalier.

VOIX D'EN BAS, imitant l'accent anglais

Holà, du grenier ! pouvez-vous éclairer moi ?

BABOLIN

Ah ! un Anglais ! La Brocante qui reçoit des Anglais, à minuit ! Ça va être drôle ! Je ne m'en va plus... Montez, milord !

## Scène II

Les mêmes, Gibassier, déguisé en Anglais.

GIBASSIER

N'est-ce point ici l'appartement de madame la Brocante ?

LA BROCANTE

Oui, monsieur.

BABOLIN, à part

Faut-il être Anglais pour appeler cela un appartement !

GIBASSIER

Oh ! je voudrais faire tirer les cartes à moa.

LA BROCANTE

C'est facile, milord ; trois francs le petit jeu, six francs le grand.

GIBASSIER

Oh ! je croyé, moa, que c'était trente sous le petit et trois francs le grand ?

BABOLIN

Oui ; mais, pour les Anglais, c'est le double... Donnez-vous la peine de vous asseoir, milord. (Il s'assied sur son paquet.) Va-t-elle lui en dire ! va-t-elle lui en dire !

GIBASSIER

Je ferai un sacrifice pour avoir le grand jeu.

BABOLIN

Et milord a raison, il ne faut pas marchander avec les cartes.

GIBASSIER

Milord ne vouloir rien de tout cela.

LA BROCANTE

Que voulez-vous donc, milord ?

GIBASSIER, bas, et de sa voix naturelle

Je veux d'abord que tu renvoies ce magot-là, qui me gêne.

BABOLIN, à part

Je crois qu'il m'a appelé magot... Oh ! si j'en étais sûr !

(Il vient à Gibassier, qu'il menace par derrière.)

GIBASSIER

*Well, my boy !*

BABOLIN, de même

C'était pas magot, c'était *my boy*... un compliment.

GIBASSIER, bas, à la Brocante

Mais renvoie-le donc !

LA BROCANTE, à part, étonnée

Je connais cette voix ! je la connais !

BABOLIN, à part

Il lui a parlé à l'oreille ; qu'est-ce qu'il lui a dit ?

GIBASSIER

Il y a trois jours... non, il y a quatre jours, ou plutôt quatre nuits, au bal de l'Opéra, on m'a volé une somme considérable.

BABOLIN

Ce n'était pas moi, je n'y étais pas ; j'étais chez Bordier à la Halle ; je peux prouver l'alibi.

GIBASSIER, bas, à la Brocante

Renvoie donc ce gamin, que je te dis.

BABOLIN, à part

Il lui a encore parlé tout bas !

LA BROCANTE

Babolin, tu vois bien cette porte-là ?



BABOLIN

Certainement que je la vois.

LA BROCANTE

Eh bien, tu comprends, quand on montre la porte à quelqu'un, c'est pour qu'il s'en aille.

BABOLIN

C'est bien ! On s'en va... Je serais déjà rue de Rivoli si vous ne m'aviez pas retenu. (À part.) Ils ont des secrets ensemble... Oh ! c'est un faux Anglais : il n'a pas dit une seule fois : *God-dem !* (Haut.) On s'en va.

LA BROCANTE

C'est bien ! et que je t'entende fermer la porte de la rue.  
(Babolin sort.)

## Scène III

La Brocante, Gibassier.

GIBASSIER

En attendant (il regarde si Babolin n'écoute pas à la porte), fermons celle-ci... Deux précautions valent mieux qu'une. (Il ferme la porte, puis revenant à la Brocante.) Ah ! puisque tu as déjà reconnu la voix, j'espère que tu reconnaîtras le visage, maintenant.

LA BROCANTE

Gibassier !... Ah ! je te croyais dans le Midi.

GIBASSIER

J'y étais, en effet ; depuis trois jours, je suis à Paris. Je voyage !

LA BROCANTE

Et que viens-tu faire, à Paris ?

GIBASSIER

Je viens me mettre en garni chez la Brocante, pour une nuit et un jour. Demain, à la même heure, je prendrai congé de toi, ma belle hôtesse. Est-ce convenu ?

LA BROCANTE

Tu sais que je n'ai rien à te refuser.

GIBASSIER

Oui, je le sais. Mais, d'abord et avant tout, tu vas te bien souvenir d'une chose : c'est que je suis entré chez toi à dix heures et demie précises.

LA BROCANTE

Mais puisque voilà minuit qui sonne à Saint-Sulpice.

GIBASSIER

Raison de plus.

LA BROCANTE

Je ne comprends pas.

GIBASSIER

Tu n'as pas besoin de comprendre ; seulement, si par hasard quelqu'un avait l'envie de te demander : « Femme Catherine Couturier, dite la Brocante, à quelle heure, le dimanche 28 février, Jean-Christophe Gibassier est-il entré chez vous ? » tu lui répondras purement et simplement : « À dix heures et demie du soir. »

LA BROCANTE

C'est-à-dire qu'à dix heures et demie du soir, tu faisais un coup ?

GIBASSIER

Peut-être.

LA BROCANTE

Et un mauvais ?

GIBASSIER

C'est possible ; mais j'étais sans inquiétude, je savais ton adresse, ma poule, et je me disais : « J'ai, rue Triperet, n° 8, une bonne amie chez laquelle on n'ira pas me chercher, attendu que nous sommes séparés depuis cinq ans et que l'on ne m'a jamais vu à Paris avec elle. » Sans quoi, tu comprends, il y a de par le monde, du côté des quais, un certain M. Jackal dont la devise est « Cherchez la femme !... » Chut !

LA BROCANTE

Quoi ?

GIBASSIER

Il me semble qu'on monte.

LA BROCANTE

Je n'entends rien.

GIBASSIER

J'entends l'échelle qui craque, moi.

LA BROCANTE

Que veux-tu, Jean ! je me fais vieille.

GIBASSIER

Voudrais-tu pas nous faire accroire que tu as jamais été jeune ?... Où peut-on se cacher ?

LA BROCANTE

Il y a la soupente.

GIBASSIER

Une sortie ?

LA BROCANTE

Sur le toit, par le vasistas.

GIBASSIER, montant l'échelle

Diable ! de ce temps-là, les toits sont glissants ; mais je puis ôter mes souliers.

(Il s'accommode dans la soupente. On frappe.)

LA BROCANTE

Y es-tu ?

GIBASSIER

Oui... N'oublie pas, dix heures et demie.

LA BROCANTE

C'est convenu. (On frappe de nouveau.) On y va ! Qui peut venir à cette heure-ci ? (Elle ouvre la porte ; M. Jackal entre, un rat-de-cave à la main.)

## Scène IV

Les mêmes, M. Jackal.

LA BROCANTE, stupéfaite

M. Jackal !

M. JACKAL

Oui, respectable Brocante, M. Jackal en personne, à une heure assez indue même. Mais, que veux-tu ! les malfaiteurs me donnent tant d'occupation le jour, qu'il ne me reste que la nuit à consacrer aux honnêtes gens.

GIBASSIER

M. Jackal !...

LA BROCANTE

M. Jackal chez moi ! c'est un si grand honneur, que je n'y puis croire.

M. JACKAL

Et que cela te trouble, je conçois. (Il relève ses lunettes, regarde la Brocante, et prend une prise.) N'as-tu pas demandé hier que l'on renouvelât ta permission de tireuse de cartes ?

LA BROCANTE

Oui, monsieur Jackal.

M. JACKAL

Eh bien, je l'ai signée, ta permission, et je te l'apporte moi-même.

GIBASSIER, à part

Voilà qui n'est pas naturel... Gare à toi, Gibassier !

(Il soulève le vasistas.)

M. JACKAL

Qui est-ce qui remue là-haut, dans la soupente ?

LA BROCANTE

Ce sont les rats.

M. JACKAL

Tu as des rats ?

LA BROCANTE

Beaucoup, monsieur Jackal.

M. JACKAL

C'est étonnant, dans un appartement si bien tenu. Mais laissons les rats, et revenons à nos moutons. As-tu connu, il y a sept ou huit ans, à un quart de lieue d'Essonne, une certaine Catherine Couturier ?

GIBASSIER, à part

Diable ! ça devient intéressant.

LA BROCANTE

Monsieur Jackal...

M. JACKAL

Réponds oui ou non !

LA BROCANTE

Oui.

M. JACKAL

Tu l'as connue, c'est bien. (Il prend une prise.) N'était-elle pas cuisinière chez d'anciens marchands de meubles du faubourg Saint-Antoine, retirés depuis deux ans ?

LA BROCANTE

Oui, monsieur Jackal.

M. JACKAL

N'avait-elle pas un amant ?

LA BROCANTE

Oh ! monsieur Jackal !...

M. JACKAL

Réponds oui ou non... N'avait-elle pas un amant, et cet amant ne se nommait-il pas Jean-Chrysostôme Gibassier ?

GIBASSIER, de même

Ouais !

LA BROCANTE

Hélas ! oui, monsieur Jackal.

M. JACKAL

Voilà un *hélas* ! qui est de bon augure pour l'avenir. Continuons. Cet amant n'entraîtrait-il pas dans la maison par une fenêtre du rez-de-chaussée ?

LA BROCANTE

Comment savez-vous tout cela ?

M. JACKAL

Je le sais, c'est l'important.

GIBASSIER, à part

Est-il renseigné ! est-il renseigné !

M. JACKAL

Une nuit... c'était la nuit du vendredi au samedi... une nuit que les maîtres étaient absents, Catherine, comme d'habitude, ouvrit la fenêtre à son amant ; seulement, cette fois, maître Jean-Chrysostôme Gibassier était suivi de trois amis, qui entrèrent derrière lui, garrottèrent Catherine, visitèrent toute la maison, recueillirent dans leur visite vingt-quatre couverts d'argent, douze d'entremets, plus ou moins de petites cuillers à café, et cinq mille francs : trois mille en billets de banque, le reste en monnaie d'or et d'argent. Tout cela est-il exact ?

GIBASSIER, de même

Il faut qu'il y en ait un, parmi les quatre, qui ait jacassé !

LA BROCANTE

Tout cela est vrai, monsieur Jackal. Mais vous savez que je ne fus pour rien dans le vol.

M. JACKAL

Ah ! ah ! c'était donc toi, Catherine Couturier ?

(Il lève ses lunettes, regarde la Brocante, et prend une prise.)

LA BROCANTE

Eh ! vous le savez bien que c'était moi ; mais vous savez aussi que je ne suis pas une voleuse.

M. JACKAL

Non ; mais tu partis avec les voleurs. Te rappelles-tu la date de cette nuit-là ?

LA BROCANTE

C'était la nuit du 20 au 21 mai 1820.

M. JACKAL

Allons, j'aime à voir que tu as bonne mémoire... Continuons. Vous vous mîtes en route vers neuf heures du soir, dans une carriole d'osier, avec un cheval marchant bien ; de sorte que, vers onze heures, vous étiez déjà près de Juvisy. La voiture fit halte ; les hommes se dispersèrent pour aller aux provisions...

GIBASSIER, à part

C'est qu'il n'y a pas moyen de dire non.

M. JACKAL

Pendant que tu étais seule, tu vis accourir, à travers champs, une petite fille de huit à neuf ans, pâle, effarée, haletante, qui se jeta dans tes bras en criant : « Sauvez-moi ! sauvez-moi ! On veut me tuer ! » Cette petite fille perdait son sang par une blessure qu'elle avait reçue au-dessus de la clavicule.

LA BROCANTE, montrant du doigt

Ici, tenez, là ; la cicatrice y est toujours.

M. JACKAL

Tant mieux !... Tu eus pitié d'elle, tu la pris, tu la cachas dans la paille de la voiture.

LA BROCANTE

Ai-je eu tort, monsieur Jackal ?

M. JACKAL

On n'a jamais tort de faire une bonne action, Brocante ! et c'est une bonne action qui, aujourd'hui, te protège près de moi.

LA BROCANTE

Ah ! grand Dieu ! monsieur Jackal, si je vous ai pour protecteur, je n'ai plus peur de personne, et cela va bien.

M. JACKAL

Je ne t'ai jamais dit que cela allât mal, Brocante.

LA BROCANTE

Ah ! vous me réchauffez le cœur !

GIBASSIER, de même

Où diable veut-il en venir ?

M. JACKAL

Vous avez gagné Étretat, vous vous y êtes embarquée sur un bateau pêcheur, vous êtes passés en Hollande ; de Hollande, en Allemagne ; d'Allemagne, en Bohême. C'est là que ton amant t'a abandonnée avec la petite Rose-de-Noël. Mais comme elle avait des dispositions pour la musique et pour la danse, tu lui as fait apprendre à chanter, à danser, à jouer de la guitare. Toi, de ton côté, dans tes relations avec les bohémiens, tu appris à tirer les cartes et à dire la bonne aventure, c'est-à-dire à vivre aux dépens des imbéciles. Je ne vois pas d'inconvénient à cela. Il faut bien

que les imbéciles soient bons à quelque chose. Tant qu'il t'a convenu de rester hors de France, cela n'a pas été mon affaire. Mais voilà un an que tu es de retour à Paris, que tu dis la bonne aventure et tires les cartes chez toi et en ville ; or, cela se passe sur le pavé du roi, cela me regarde. J'ai donc besoin de savoir, pour le moment, de qui Rose-de-Noël est fille, qui lui a donné le coup de couteau dont elle porte la cicatrice au cou, et de qui elle avait si grand'peur quand elle s'est enfuie de Viry-sur-Orge.

LA BROCANTE

Dame, monsieur Jackal, il n'y a que Rose-de-Noël qui puisse vous dire tout cela.

M. JACKAL

C'est pour elle que je suis chez toi. Où est Rose-de-Noël ?

LA BROCANTE

Rose-de-Noël n'est plus ici, monsieur Jackal.

M. JACKAL

Comment, elle n'est plus ici ?

LA BROCANTE

Non.

M. JACKAL

Et depuis quand ?

LA BROCANTE

Depuis avant-hier.

M. JACKAL

Brocante ! Brocante !

LA BROCANTE

Quand je vous dis qu'elle n'y est plus.

M. JACKAL

Et où est-elle ?

LA BROCANTE

Je n'en sais rien.

M. JACKAL

Prends garde, Brocante ! prends garde !

LA BROCANTE

Mon bon monsieur Jackal, je vous jure que je vous dis la



vérité, la sainte vérité, la vérité du bon Dieu ! Voici comment la chose s'est passée : Pendant la nuit du mardi gras, trois jeunes gens qui soupaient chez Bordier, à la Halle, ont demandé Rose-de-Noël...

M. JACKAL

Je sais cela.

LA BROCANTE

Ils lui ont fait dire des vers...

M. JACKAL

Je sais cela.

LA BROCANTE

Et ils lui ont donné deux louis.

M. JACKAL

Non, trois.

LA BROCANTE

Comment ! vous y étiez donc ?

M. JACKAL

Continue.

LA BROCANTE

Après que Rose-de-Noël eut dit les vers, un des trois jeunes gens, un peintre...

M. JACKAL

M. Pétrus.

LA BROCANTE

Oui ! il m'a offert un louis par séance si Rose-de-Noël voulait aller poser dans son atelier ; je n'y ai pas vu d'inconvénient ; et, le lendemain, nous y étions en effet. Il y avait les deux amis de M. Pétrus, et un autre monsieur, avec sa sœur. M. Salvator y est venu pour apporter une lettre à M. Jean Robert. Il était accompagné de son chien ; Rose-de-Noël a eu peur du chien, elle s'est évanouie... Je ne sais pas ce qui s'est passé entre ces messieurs et cette dame, qui se sont réunis en une espèce de comité ; tant il y a que, quand Rose-de-Noël a repris ses sens, on m'a dit que Rose-de-Noël ne pouvait plus rester avec moi, qu'elle était trop faible pour le métier que je lui faisais faire, qu'on se chargeait d'elle,

qu'on allait la mettre dans une pension, où elle serait élevée à frais communs, et où M. Salvator veillerait sur elle. Quant à moi, pour mettre un peu de baume sur mon pauvre cœur, on m'a fait une pension de douze cents livres de rente, dont M. Salvator a répondu au nom de la société, et l'on a emmené Rose-de-Noël.

M. JACKAL

Où ?...

LA BROCANTE

Mais puisque je vous dis que je n'en sais rien.

M. JACKAL

Tu penses bien que je ne te croirai pas comme cela sur parole.

(Il allume son rat-de-cave.)

LA BROCANTE

Qu'allez-vous donc faire ?

M. JACKAL

Une petite visite domiciliaire, pour voir si tu n'as pas caché l'enfant dans quelque coin.

LA BROCANTE

Monsieur Jackal, quand je vous jure...

M. JACKAL

Tu sais que plus tu jureras, moins je te croirai...

GIBASSIER, à part

Il me semble qu'il est temps de déguerpir.

M. JACKAL

Voyons d'abord dans ce cabinet.

LA BROCANTE

Vous y verrez son pauvre lit, que l'on m'a laissé comme ne valant pas la peine d'être emporté.

M. JACKAL

Rien !... Visitons un peu cette soupente.

GIBASSIER, délaissant ses souliers et  
se hissant sur le toit à travers le vasistas

A-t-il un nez !

LA BROCANTE, toussant

Hum ! hum !

M. JACKAL

Tu t'enrhumes, Brocante, je t'en préviens... Ce n'est point étonnant, le vasistas est ouvert... Tiens ! à qui donc ces jambes-là ?

GIBASSIER

À quelqu'un qui sait s'en servir, heureusement !

(Il disparaît sur le toit.)

M. JACKAL, sortant la moitié  
du corps par le vasistas

Monsieur ! monsieur !... Ma foi, bon voyage ! (Il referme le vasistas.) Tiens, il a laissé ses souliers... (Il prend un soulier et l'examine.) Si ce brigand de Gibassier n'était pas au baigne, je dirais que c'est son pied. Gardons toujours cet échantillon comme pièce de conviction. Il est probable que j'aurai, un jour ou l'autre, maille à partir avec ce gaillard-là... (Il tire une gazette de sa poche.) *L'Étoile, journal du soir*... (Enveloppant les souliers.) Que l'on vienne nier l'utilité des journaux ! (Il met les souliers dans sa poche.) Maintenant, à nous deux, Brocante ! Tiens, on monte l'escalier...

BABOLIN, dans l'escalier

Brocante ! Eh ! la Brocante !

LA BROCANTE

Que vient donc encore faire ici ce polisson-là, à une pareille heure ?

BABOLIN, plus rapproché

En voilà un événement, et un terrible !

M. JACKAL

Pas un mot de moi, tu entends, Brocante ?

LA BROCANTE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! quelle nuit !

Scène V

La Brocante, Babolin, M. Jackal, dans la soupente.

BABOLIN, entrant

Une chaise, un fauteuil, un tabouret !... C'est moi qui vais me trouver mal, comme Rose-de-Noël !

LA BROCANTE

Voyons, qu'as-tu ? Parle, imbécile ! Je croyais être débarrassée de toi.

BABOLIN

Vous n'avez pas la moindre goutte de n'importe quoi ?... de cognac, de kirsch ou de parfait-amour ?

LA BROCANTE, le secouant par le bras

Parleras-tu ?

BABOLIN

Oh la la ! oh la la !

M. JACKAL, qui écoute du haut de la soupente

Il était à merveille pour entendre tout ce que nous avons dit, ce monsieur !

LA BROCANTE

Mais qu'y a-t-il ? Voyons.

BABOLIN

Eh bien, il y a que Rose-de-Noël est enlevée.

LA BROCANTE

Comment, enlevée ? et par qui ?

M. JACKAL, à lui-même

Enlevée ?... Ça se complique !...

LA BROCANTE

Par qui, je te le demande.

BABOLIN

Par un des quatre messieurs de l'autre jour, probablement.

LA BROCANTE

Et comment sais-tu qu'elle est enlevée ?

BABOLIN

Un hasard, un pur hasard !

LA BROCANTE

Mais achèveras-tu ?

BABOLIN

Oh ! ne vous mangez pas le sang, on va vous le dire en deux mots. Je traversais la place Maubert, je croise un fiacre, une glace se brise, j'entends : « Babolin ! Babolin !... » Je reconnais la voix

de Rose-de-Noël ; je me retourne, un papier tombe à mes pieds, je le ramasse et je me sauve. Un monsieur saute sur le pavé, veut courir après moi, je fais deux ou trois crochets, le voilà distancé. Rose-de-Noël criait au secours ; mais vous comprenez, Brocante, à deux heures du matin, sur la place Maubert, il n'y a pas foule... Le monsieur remonte dans la voiture, et fouette cocher du côté de la rue Saint-Jacques ! Voyant que personne ne court plus après moi, je m'arrête, je grimpe à un réverbère et je lis : « On m'enlève ! Monsieur Salvator, sauvez-moi ! ROSE-DE-NOËL. » Écrit au crayon sur un morceau de papier. Je cours rue Mâcon, n° 4, chez M. Salvator, je le fais lever ; ça n'a pas été long, allez ! il a été vite habillé. « Rose-de-Noël enlevée ? s'est-il écrié. Et vite ! et vite ! — Où allez-vous ? lui ai-je demandé. — Chercher M. Jackal ; il n'y a que lui qui puisse la retrouver », qu'il a dit.

M. JACKAL, à part

Voilà qui est flatteur...

BABOLIN

Bon ! voilà que M. Jackal n'y était pas ! Tu sais, Brocante, il est comme les chauves-souris, il sort le soir et ne rentre que le matin.

LA BROCANTE

Veux-tu te taire, malheureux !

BABOLIN

Pourquoi donc que je me tairais ? « Alors, a dit M. Salvator, allons chez la Brocante. Elle saura peut-être quelque chose, elle. » Je lui ai répondu : « Je ne crois pas... Mais cela ne fait rien, venez toujours. Je cours devant pour éclairer. »

M. JACKAL, qui est descendu de la soupente

Alors, éclaire-le donc, imbécile ! puisque tu es venu pour cela.

BABOLIN, à part

Monsieur Jackal ! Où me fourrer ?

M. JACKAL prend la chandelle

Par ici, monsieur Salvator ! par ici !

Scène IV  
Les mêmes, Salvator.

SALVATOR

Monsieur Jackal, je vous cherchais !

M. JACKAL

Je le sais.

SALVATOR

Rose-de-Noël est enlevée.

M. JACKAL

Je le sais.

SALVATOR

Que faire ?

M. JACKAL

Où était-elle ?...

SALVATOR

Au pensionnat de madame Desmarest, à Vanvres.

M. JACKAL

Allons au pensionnat de madame Desmarest.

SALVATOR

Ah ! monsieur Jackal, si vous la retrouvez...

M. JACKAL

J'espère bien que je la retrouverai ! il faut que je la retrouve !  
Où prendrons-nous une voiture ?

SALVATOR

J'en ai une en bas.

M. JACKAL

En ce cas, en route !

(Il allume son rat-de-cave.)

BABOLIN, sortant de dessous  
la table et les suivant

Bon ! je monterai derrière vous !... Vous n'aviez pas vu celle-  
là dans vos cartes, la mère !

(Il sort derrière Salvator et M. Jackal.)

Scène VII  
La Brocante, seule.

Ah ! quelle nuit, quelle nuit !... Pourvu qu'ils me continuent  
ma rente !

ACTE TROISIÈME  
CINQUIÈME TABLEAU

*La cour de la pension de madame Desmarest. – À droite, une grande porte avec un mur de prolongement qui se perd dans les massifs. À gauche, le pavillon où se trouve la chambre de Rose-de-Noël, visible au public : porte de cette chambre en face de la grille d'entrée ; fenêtre au fond ; petit lit de pensionnaire, pantoufles au pied du lit, bougie sur une table, au chevet. Au fond, une maison dont les fenêtres donnent sur le jardin de la pension. – Il est environ sept heures du matin.*

Scène première  
Salvator et Babolin, hors du théâtre.

SALVATOR, secouant la grille

Holà ! quelqu'un ! holà ! holà !

BABOLIN

Attendez, monsieur Salvator, je vais monter sur un arbre... J'y suis, je vois l'intérieur de la maison.

SALVATOR

Eh bien ?

BABOLIN

On dirait le château de la Belle au bois dormant, personne ne bouge ! Cognez, ne vous laissez pas ; il faudra bien que l'on vienne.

SALVATOR, frappant

Holà ! holà !

BABOLIN

Voulez-vous que je descende par le mur et que je vous ouvre ?

SALVATOR

Eh ! malheureux ! c'est de l'escalade que tu me proposes.

BABOLIN

Alors, cognez. (Salvator frappe.) Ah ! voilà une porte qui s'ouvre.



Scène II  
Les mêmes, Pierre.

BABOLIN

Ah ! la bonne tête !... Bonjour, monsieur !

SALVATOR

Madame Desmarest ! madame Desmarest !

BABOLIN, du haut de son arbre

Madame Desmarest !

PIERRE

Eh ! là-haut ! que lui voulez-vous, à une pareille heure, à madame Desmarest ?

BABOLIN

Ouvrez la porte, on va vous le dire.

SALVATOR

Ouvrez ! ouvrez !

PIERRE

Qui êtes-vous, d'abord ?

SALVATOR

Je suis Salvator, le tuteur de la jeune fille que l'on a mise avant-hier en pension ici.

BABOLIN

Ah ! monsieur Salvator, voilà une fenêtre de la maison qui clignote, elle s'ouvre... J'entrevois une femme d'âge.

Scène III  
Les mêmes, madame Desmarest, de sa fenêtre.

MADAME DESMAREST

Qu'y a-t-il donc, Pierre ?

PIERRE

Madame, c'est le tuteur de mademoiselle Rose-de-Noël qui veut absolument vous parler.

SALVATOR

À l'instant même, madame ! et pour une affaire de la plus haute importance.

MADAME DESMAREST

Ouvrez, Pierre ; je descends.

SALVATOR, entrant

Merci, mon ami.

PIERRE

Faut-il refermer la porte ?

SALVATOR

Inutile ; j'attends quelqu'un ; mais vous pouvez rentrer chez vous, mon ami : je veillerai à ce que personne n'entre ni ne sorte.

BABOLIN

Et moi, je crierai qui vive !

#### Scène IV

Les mêmes, madame Desmarest.

MADAME DESMAREST

Vous demandez Rose-de-Noël, monsieur ?

SALVATOR

C'est-à-dire, madame, que je viens à cause d'elle.

MADAME DESMAREST

Faut-il la faire éveiller ?

SALVATOR

Elle n'est plus ici.

MADAME DESMAREST

Que voulez-vous dire ?

SALVATOR

Que, cette nuit, madame, elle a été enlevée.

MADAME DESMAREST

Impossible ! je l'ai conduite hier soir à neuf heures jusqu'à sa chambre, où je l'ai laissée avec mademoiselle Suzanne de Valge-neuse.

SALVATOR

Eh bien, je vous le répète, madame, elle n'est plus dans la chambre où vous l'avez conduite.

MADAME DESMAREST

En êtes-vous bien sûr ?

SALVATOR

Lisez ce billet, que j'ai reçu à trois heures du matin.

MADAME DESMAREST, après avoir lu

Oh ! monsieur, que faire ?

SALVATOR

Attendre et veiller à ce que personne ne pénètre ni dans la chambre, ni dans la cour, ni dans le jardin.

MADAME DESMAREST

Attendre qui ?

SALVATOR

L'agent de l'autorité, qui s'est arrêté chez le maire pour le prévenir de se tenir prêt à la première réquisition.

MADAME DESMAREST

Eh quoi ! monsieur, la justice va venir ?

SALVATOR

Sans aucun doute.

MADAME DESMAREST

Ici ?

SALVATOR

Ici.

MADAME DESMAREST

Mais si pareille chose arrive, ma maison est perdue.

SALVATOR

Que voulez-vous que j'y fasse ? C'était à vous de veiller sur vos pensionnaires.

MADAME DESMAREST

Mais, monsieur, cet enlèvement est impossible ; les murs sont hauts, les fenêtres solidement fermées ; si Rose-de-Noël avait été enlevée malgré elle, elle eût crié ; moi qui loge au-dessus d'elle, je l'eusse entendue.

SALVATOR

Eh ! madame, il y a des échelles pour tous les murs, des pinces pour toutes les fenêtres, des bâillons pour toutes les bouches.

MADAME DESMAREST

Entrons dans la chambre de Rose-de-Noël, monsieur.

SALVATOR

Au contraire, madame, gardons-nous d'y entrer, de peur de faire disparaître les traces du rapt.

MADAME DESMAREST

Voyons au jardin, alors ; peut-être apercevra-t-on quelque chose à travers la fenêtre.

SALVATOR

Pardon, madame, mais l'entrée du jardin est interdite à tout le monde.

MADAME DESMAREST

Même à moi ?

SALVATOR

À vous comme aux autres, madame.

MADAME DESMAREST

Mais enfin, monsieur, je suis chez moi !

SALVATOR

Vous vous trompez, madame : en ce moment, c'est la loi qui est chez vous, et partout où elle est, la loi est chez elle.

BABOLIN, du haut du mur

Monsieur Jackal ! voilà M. Jackal !

MADAME DESMAREST

Qu'est-ce que M. Jackal ?

SALVATOR

C'est l'agent de l'autorité que nous attendons, madame.

M. JACKAL, du dehors

Veux-tu descendre de ton perchoir, maroufle !

BABOLIN

À l'instant, monsieur Jackal, à l'instant !

Scène V

Les mêmes, M. Jackal.

Il entre en chantonnant *Où peut-on être mieux*, sans faire attention à personne, et fait le tour de la cour. Babolin se cache dans l'angle de la porte.

MADAME DESMAREST

Monsieur...

M. JACKAL

Madame Desmarest, je suppose ? Très-bien. (Il continue de chanter son petit air.) Où est la chambre de mademoiselle Rose-de-Noël ?

MADAME DESMAREST

La voilà, monsieur.

M. JACKAL

Quelle est cette maison qui donne sur votre jardin ?

MADAME DESMAREST

Celle de M. Gérard.

M. JACKAL

Ah ! ah ! de M. Gérard, l'honnête homme. N'est-ce point sous cette désignation qu'il est connu ?

MADAME DESMAREST

Ah ! monsieur, il le mérite bien !

M. JACKAL

Qui, avant de venir à Vanvres, habitait à Viry-sur-Orge.

MADAME DESMAREST

Je crois.

M. JACKAL

Et moi, j'en suis sûr.

(Il reprend son petit air.)

SALVATOR

Gérard ! c'est le nom qui a fait tant d'effet sur Rose-de-Noël, l'autre jour... (À madame Desmarest.) M. Gérard est-il marié ?

MADAME DESMAREST

Non, monsieur.

SALVATOR

Connaissez-vous quelqu'un, près de M. Gérard, qui porte le nom d'Orsola ?

M. JACKAL, passant

Morte depuis sept ans, étranglée par un chien... Revenons à notre affaire. Sur quoi donne ce mur ?

MADAME DESMAREST

Sur une ruelle déserte.

M. JACKAL

Sortez, monsieur Salvator ; longez ce mur, et voyez si vous ne trouvez pas, à sa base, quelque morceau de plâtre tombé du faite ; si vous en trouvez, remarquez bien la place.

SALVATOR

Soyez tranquille.

BABOLIN

Voulez-vous que j'aïlle avec vous, monsieur Salvator ?

SALVATOR

Viens !

## Scène VI

M. Jackal, madame Desmarest.

M. JACKAL

Maintenant, à nous deux, madame.

MADAME DESMAREST

Interrogez-moi, monsieur, je suis prête à répondre.

M. JACKAL

À quelle heure se couchent vos pensionnaires ?

MADAME DESMAREST

À huit heures, en hiver.

M. JACKAL

Et les sous-maîtresses ?

MADAME DESMAREST

À neuf heures.

M. JACKAL

Et vous, madame, à quelle heure vous êtes-vous couchée, hier ?

MADAME DESMAREST

À dix heures, monsieur.

M. JACKAL

Et vous n'avez rien vu, rien entendu ?

MADAME DESMAREST

Rien vu, rien entendu.

M. JACKAL

Enfin, vous n'avez rien remarqué d'extraordinaire ?

MADAME DESMAREST

Rien d'extraordinaire.

M. JACKAL

Rien d'extraordinaire !... C'est extraordinaire !...

## Scène VII

Les mêmes, Salvator, Babolin.

SALVATOR, montrant un  
morceau de l'enfaîteau du mur

Voilà votre affaire.

M. JACKAL

Ma foi, oui. Vous avez bien remarqué la place ?

SALVATOR

Parfaitement.

BABOLIN

Et puis, moi, j'ai jeté une pierre de côté-ci du mur.

M. JACKAL

Allons-y, ou plutôt, laissez-moi d'abord y aller tout seul...  
Ah ! ah ! voici des traces de souliers exactement de la même longueur et de la même largeur... Un seul homme aurait-il fait le coup ?

SALVATOR

Non !

M. JACKAL

À quoi voyez-vous cela ?

SALVATOR

Aux clous disposés différemment ; puis l'un des deux hommes boîte du pied droit : le soulier du côté du pied droit a le talon plus haut que celui du côté gauche.

M. JACKAL

Est-ce que vous avez été du métier, monsieur Salvator ?

SALVATOR

Non ; mais j'ai été chasseur.

M. JACKAL

Attendez donc !

SALVATOR

Quoi ?

M. JACKAL

Un trait de lumière !

(Il tire de sa poche les souliers de Gibassier.)

SALVATOR

Qu'est-ce que cela ?

BABOLIN

Un homard, je parie !

M. JACKAL, mesurant les empreintes

La mesure exacte ! juste la même disposition de clous ! Il n'y a plus besoin de nous occuper de celui-là, je le tiens.

PIERRE

C'est-à-dire que vous tenez ses souliers.

M. JACKAL

Tu sauras, mon bon ami, que quand je tiens le soulier, je tiens le pied, et que quand une fois je tiens le pied, je tiens le reste... Aux autres ! aux autres !... Ah ! ah ! voici une troisième trace... un pied tout particulier qui n'a aucune ressemblance avec ceux que nous venons d'examiner ; un pied de grand seigneur ou d'abbé.

SALVATOR

D'homme du monde, monsieur Jackal.

M. JACKAL

Pourquoi insistez-vous sur l'homme du monde ?

SALVATOR

Parce que, de nos jours, les abbés ne portent pas d'éperons, et voilà ici, derrière la botte, la petite tranchée que creuse l'éperon.

M. JACKAL

Vous avez, par ma foi, raison ! Maintenant, voyons où vont et d'où viennent ces pas... Ah ! voilà ! ils vont du mur à la fenêtre



et de la fenêtre au mur, aller et retour... Les ravisseurs étaient bien renseignés, à ce qu'il paraît... Ah ! venez donc, monsieur Salvator ! Regardez.

SALVATOR

Deux trous dans la terre, réunis par une ligne transversale.

M. JACKAL

Vous reconnaissez les deux montants d'une échelle...

SALVATOR

Et le dernier échelon, qui s'est enfoncé d'un demi-pouce dans la terre, à cause de l'humidité.

M. JACKAL

Il y a du plaisir à travailler avec vous, monsieur Salvator ! Maintenant, il s'agit de savoir combien d'hommes ont pesé sur l'échelle pour en arriver à faire entrer dans le sol les montants d'un demi-pied et la traverse d'un demi-pouce. Y a-t-il une échelle dans la maison, madame Desmarest ?

MADAME DESMAREST

Demandez cela à Pierre.

SALVATOR

Monsieur Pierre, avez-vous une échelle ?

PIERRE

Ah ! la bonne question !

M. JACKAL

Répondez-y.

PIERRE

Certainement que j'ai une échelle !

M. JACKAL

Et où est-elle, cette échelle ?

PIERRE

Elle est près de la serre.

M. JACKAL, montrant une échelle  
appuyée à la maison de Gérard

Vous devez vous tromper, mon ami... Ne serait-ce pas celle-ci, par hasard ?

PIERRE

Tiens, oui ! Qui diable a mis mon échelle sous la fenêtre de M. Gérard ?... Enfin, la voulez-vous ? Je vais vous l'aller chercher.

M. JACKAL

Non ; j'y vais moi-même... Voilà qui complique la chose... Il passe pour riche, votre M. Gérard, n'est-ce pas ?

MADAME DESMAREST

On le dit millionnaire.

M. JACKAL

Est-ce que mes drôles auraient fait d'une pierre deux coups ? Ce sera à examiner plus tard... (Essayant l'échelle.) Nous tenons déjà une pièce de conviction : les montants et les trous sont d'accord.

SALVATOR

Et cela est d'autant plus remarquable que l'échelle n'est pas de mesure ordinaire.

M. JACKAL

Vous avez un fils, monsieur Pierre ?

PIERRE

Oui ! Qui vous a dit cela ?

M. JACKAL

De douze à quinze ans ?

PIERRE

Il en aura quatorze aux melons.

M. JACKAL

Aux melons !... C'est bien son fils !

PIERRE

Qu'est-ce que ça veut dire, c'est bien son fils ?

M. JACKAL

Il se fait aider par l'enfant, pour lui montrer son métier, et il a acheté une échelle plus large, afin que l'enfant puisse y monter en même temps que lui.

PIERRE

Eh bien, après ? y a-t-il du mal à cela ?

M. JACKAL

Non, au contraire ! Venez ici, mon ami... Combien y a-t-il de temps que vous n'avez travaillé au jardin ?

PIERRE

Pas depuis trois jours.

M. JACKAL

Ainsi, depuis trois jours, votre échelle est près de la serre ?

PIERRE

Elle n'est pas près de la serre, puisque vous êtes monté dessus.

M. JACKAL

Ce garçon est plein d'intelligence ! Mais il y a une chose dont je suis sûr, c'est qu'il ne pratique pas l'enlèvement. Montez avec moi, mon ami !

(Pierre interroge du regard madame Desmarest.)

MADAME DESMAREST

Faites ce que monsieur vous dit, Pierre.

(Pierre monte.)

M. JACKAL

Encore... (À Salvator.) Eh bien ?

SALVATOR

Elle s'enfonce, mais pas jusqu'à la traverse.

M. JACKAL, à Pierre

Descendez, mon ami.

(Pierre descend.)

PIERRE

Me voilà descendu !

M. JACKAL

Remarquez comme cet homme dit peu de choses, mais comme tout ce qu'il dit est bien dit !... Maintenant, mon ami, prenez madame Desmarest dans vos bras.

PIERRE

Ah ! fi donc, monsieur !

M. JACKAL

Prenez madame Desmarest dans vos bras.

MADAME DESMAREST

Mais que dites-vous là ?

PIERRE

Je n'oserai jamais, monsieur.

MADAME DESMAREST

Je vous le défends, Pierre.

M. JACKAL, descendant de l'échelle

Montez où j'étais, mon ami...

(Il veut enlever madame Desmarest.)

MADAME DESMAREST

Mais, monsieur ! mais, monsieur, que faites-vous ?

M. JACKAL

Supposez, madame, que je sois amoureux de vous.

PIERRE

Ah ! en voilà une supposition !

MADAME DESMAREST

Mais, monsieur !

M. JACKAL

Tranquillisez-vous, madame ; ce n'est, comme le dit notre ami Pierre, qu'une supposition... Je vous enlève... c'est-à-dire, non, je ne vous enlève pas... Je vais vous aider à monter, j'aime mieux ça... Ne craignez rien. (Ils montent. – À Salvator.) S'enfoncé-t-elle jusqu'à la traverse ?

SALVATOR

Pas tout à fait.

M. JACKAL, à Babolin

Viens ici pour faire l'appoint.

BABOLIN

Moi ?

M. JACKAL

Oui, toi... Monte sur le second échelon.

BABOLIN, montant et faisant le Mercure

Voilà !

SALVATOR

L'échelle est exactement au même point que l'autre !

M. JACKAL

Alors, le tour est fait... Descendons.

(On descend.)

MADAME DESMAREST

Je ne comprends pas.

M. JACKAL

C'est bien simple, cependant ! Vous êtes nécessairement plus lourde que Rose-de-Noël... (À Babolin.) Combien pèses-tu ?

BABOLIN

Soixante-cinq livres... Je me suis fait peser, il y a trois jours, aux Champs-Élysées.

M. JACKAL

Les deux hommes qui emportaient Rose-de-Noël étaient de soixante-cinq livres plus lourds que Pierre et moi.

BABOLIN

Est-il fort, ce monsieur Jackal ! est-il fort !

PIERRE

Ah ! je comprends, maintenant : on a enlevé une des pensionnaires.

M. JACKAL

Madame Desmarest, ne vous défaites jamais de ce garçon-là : c'est un trésor de pénétration... Occupons-nous maintenant de l'intérieur de la chambre. (À madame Desmarest.) Vous avez une double clef des cellules de vos pensionnaires ?

MADAME DESMAREST

Voici celle de mademoiselle Rose-de-Noël.

(M. Jackal ouvre la porte. On veut entrer.)

JACKAL

Doucement ! tout dépend d'un premier examen... Ah ! ah ! des traces de pas de la porte au lit, et du lit à la fenêtre... Monsieur Salvator, regardez avec vos yeux de chasseur.

SALVATOR

Ah ! ah ! du nouveau ! un pied de femme... Il est dessiné par le sable du jardin.

M. JACKAL

Que dis-je toujours, monsieur Salvator ? « Cherchez la femme ! » Cette fois, la femme est trouvée.

MADAME DESMAREST

Comment, la femme est trouvée ? vous croyez qu'il y a une femme dans cette affaire ?

M. JACKAL

Il y a une femme dans toutes les affaires ; aussitôt qu'on me fait un rapport, je dis : « Cherchez la femme ! » On cherche la femme, et, quand la femme est trouvée...

MADAME DESMAREST

Eh bien ?

M. JACKAL

On ne tarde pas à trouver l'homme. Un jour, un couvreur tombe d'un toit, et se casse les deux jambes ; on me fait le rapport, je dis : « Cherchez la femme ! » On se met à rire. J'interroge le blessé ; l'imbécile s'était amusé à regarder une grisette qui se déshabillait dans sa mansarde, le pied lui avait manqué, et il était tombé !... Cherchons la femme, monsieur Salvator, cherchons la femme !

SALVATOR

Celle-ci est coquette ; elle a suivi les allées du jardin de peur de salir ses brodequins : sable jaune sans aucun mélange de boue.

M. JACKAL

Quand vous vous lasserez d'être commissionnaire, monsieur Salvator, venez me dire deux mots. Et maintenant, madame Desmarest, voici comment les choses se sont passées. Vous avez vous-même conduit mademoiselle Rose-de-Noël à sa chambre.

MADAME DESMAREST

Moi-même, monsieur.

M. JACKAL

Elle était fort triste.

MADAME DESMAREST

Comment savez-vous cela ?

M. JACKAL

Ce n'est pas difficile à deviner, voilà son mouchoir, tout humide ; elle s'est couchée en pleurant. On a frappé à la porte.

MADAME DESMAREST

Qui cela ?

M. JACKAL

La femme, probablement. Rose-de-Noël s'est levée et a été ouvrir.

MADAME DESMAREST

Sans savoir qui frappait ?

M. JACKAL

Qui vous dit qu'elle ne sût point qui frappait ? Derrière la femme venait le jeune homme aux petites bottes et aux éperons : derrière le jeune homme venaient les hommes aux gros souliers ; on l'a saisie, elle s'est débattue. On lui a mis un mouchoir sur la bouche, on lui a jeté par-dessus son peignoir de lit, on l'a enveloppée dans sa couverture, et on l'a enlevée ainsi. Voyez, on l'a emportée par la fenêtre, et preuve qu'elle y est passée, par la fenêtre, et pas de bonne volonté même...

SALVATOR

C'est qu'elle s'est cramponnée au rideau, et que le rideau est déchiré.

M. JACKAL

Le reste va tout seul, on l'a passée par-dessus le mur. La femme est revenue dans la chambre, elle a fermé la fenêtre tout naturellement, puis la porte, et elle est allée se recoucher.

SALVATOR, saisissant la main de M. Jackal

Je tiens tout, laissez-moi faire. Madame Desmarest, pourriez-vous, sans qu'elle le sût, nous procurer un brodequin de mademoiselle Suzanne de Valgeneuse ?

MADAME DESMAREST

Probablement... Elle aura mis, comme d'habitude, hier au soir, ses chaussures à sa porte, pour que sa femme de chambre les nettoie.

SALVATOR

Alors, madame Desmarest, un brodequin de mademoiselle Suzanne, et pas un mot !

M. JACKAL

Vous entendez, madame, pas un mot !

MADAME DESMAREST

J'y vais moi-même.

(Elle sort.)

SALVATOR

Monsieur Pierre, si vous voulez rentrer dans votre maison, nous n'avons plus besoin de vous. Babolin, si tu veux aller jouer à la toupie, tu nous feras plaisir.

BABOLIN

Je n'ai pas de toupie, monsieur Salvator.

SALVATOR

Tiens, voilà pour en acheter une.

(Il lui donne cinq francs.)

BABOLIN

Oh ! une pièce de cinq francs !

(Babolin sort, mais Pierre reste sur sa porte.)

PIERRE

Pourquoi donc que je rentrerais dans ma maison ? Je n'ai d'ordres à recevoir que de madame Desmarest.

## Scène VIII

Salvator, M. Jackal, Pierre, sur sa porte.

SALVATOR

La femme, c'est mademoiselle Suzanne de Valgeneuse ; l'homme aux petites bottes, c'est son frère !

M. JACKAL

Vous croyez ?

SALVATOR

J'en suis sûr. C'est elle qui, chez Pétrus, quand il s'est agi de mettre Rose-de-Noël en pension, a offert le pensionnat de madame Desmarest ; c'est elle qui a combattu mes objections à



l'instigation de son frère. Dès cette heure, le plan de l'enlèvement était arrêté... Ah ! ma belle cousine ! ah ! mon cher cousin !

M. JACKAL

Que dites-vous là ?

SALVATOR

Rien... Je dis que vous êtes un grand homme, monsieur Jackal, et que votre maxime « Cherchez la femme » passera à la postérité !

### Scène IX

Les mêmes, madame Desmarest.

MADAME DESMAREST

Voici un brodequin de mademoiselle Suzanne, messieurs.

SALVATOR, mesurant à la trace

Voyez ! Eh bien, qu'en dites-vous ?

M. JACKAL

Je dis que c'est mademoiselle Suzanne qui a fait l'affaire... Madame Desmarest, appelez mademoiselle Suzanne.

MADAME DESMAREST

Tenez, monsieur, la voici.

M. JACKAL

Où cela ?

MADAME DESMAREST

Elle se promène au jardin.

M. JACKAL

Faites-lui signe de venir.

MADAME DESMAREST

Je ne sais pas si elle viendra.

M. JACKAL

Et pourquoi ne viendrait-elle pas ?

MADAME DESMAREST

Parce que mademoiselle Suzanne est bien fière.

M. JACKAL

Appelez-la toujours ; si elle ne vient pas, j'irai la chercher !

MADAME DESMAREST

Mademoiselle Suzanne ! mademoiselle Suzanne !

SUZANNE

Madame me fait l'honneur de m'appeler, je crois ?

(M. Jackal est dans la cour ; Salvator reste  
dans le pavillon, invisible à Suzanne.)

MADAME DESMAREST

Oui, mon enfant ; car voici monsieur qui désire vous adresser  
quelques questions.

SUZANNE

Des questions, à moi ? Mais je ne connais pas monsieur.

MADAME DESMAREST

Monsieur est le représentant de l'autorité.

SUZANNE

Qu'ai-je à faire avec l'autorité, moi ?

MADAME DESMAREST

Calmez-vous, mon enfant ; il s'agit de Rose-de-Noël.

SUZANNE

Eh bien, après ?

JACKAL

Après ? Veuillez nous laisser, madame Desmarest, et prier M.  
Pierre de rentrer chez lui.

(Pierre et madame Desmarest rentrent chacun chez eux.)

Scène X

M. Jackal, Suzanne, Salvator, dans le pavillon.

M. JACKAL

Après, mademoiselle, nous désirons avoir quelques rensei-  
gnements sur votre amie.

SUZANNE

Quelle amie ?

M. JACKAL

Mademoiselle Rose-de-Noël.

SUZANNE

Je choisis mes amies ailleurs que sur les grands chemins,

monsieur. Mademoiselle Rose-de-Noël était peut-être ma protégée, mais elle n'était pas mon amie.

M. JACKAL

Alors, je vais tout simplement vous interroger.

SUZANNE

M'interroger, moi ? et sur quoi ?

M. JACKAL

Sur l'enlèvement de mademoiselle Rose-de-Noël.

SUZANNE

Ah ! pauvre petite, elle a été enlevée ?

M. JACKAL

Vous le savez mieux que personne, mademoiselle, attendu que vous avez participé à l'enlèvement.

SUZANNE

Vous êtes fou, monsieur !

M. JACKAL

Non, mademoiselle ; je suis...

(Il ouvre sa redingote et montre son écharpe.)

SUZANNE

Que ne le disiez-vous tout de suite ? On vous aurait répondu avec les honneurs dus à votre rang.

M. JACKAL

Abrégeons, mademoiselle. Votre nom, vos qualités, votre état dans le monde ?

SUZANNE

Alors, c'est un interrogatoire ?

M. JACKAL

Oui, mademoiselle.

SUZANNE

Mon nom ? Je me nomme Aimée-Adélaïde-Suzanne de Valgeneuse. Mes qualités ? Je suis fille de M. le marquis Denis-René de Valgeneuse, pair de France, nièce de Louis-Clément de Valgeneuse, cardinal en cour de Rome, et sœur de M. le comte Lorédan de Valgeneuse, lieutenant aux gardes. Mon état ? Je suis héritière de cinq cent mille livres de rente. Voilà mes noms, mes

qualités, mon état.

M. JACKAL, faisant un pas en arrière  
et reboutonnant sa redingote

Pardon, mademoiselle, j'ignorais...

SUZANNE

Oui, je comprends, vous ignoriez que je fusse la fille de mon père, la nièce de mon oncle, la sœur de mon frère ; eh bien, maintenant que vous le savez, monsieur, ne l'oubliez plus.

(Elle fait de la main un signe dédaigneux, et va pour sortir.)

M. JACKAL

Pardon, mademoiselle... Un mot encore, je vous prie... Vous êtes fière et orgueilleuse de votre fortune ; mais cette fortune vous vient de la succession d'un oncle dont le testament s'est, dit-on, égaré... Réduit à la misère par la disparition de ce testament, M. Conrad de Valgeneuse s'est tué ; mais supposons un instant que votre cousin ne soit pas mort et que le testament se retrouve : vous êtes ruinés, vous et votre frère !

SUZANNE

Est-ce une menace que vous me faites ?

M. JACKAL

Non, mademoiselle, c'est un avis que je vous donne.

SUZANNE

Où voyez-vous un avis là dedans ?

M. JACKAL

L'avis est non pas dans ce que je vous ai dit, mais dans ce qui me reste à vous dire. Écoutez-moi donc, mademoiselle, et, quoi que je vous parle bas, ne perdez pas une de mes paroles, car ce sont les paroles d'un ami.

SUZANNE, méprisante

Vous, un ami ?

M. JACKAL

Vous allez en juger... La jeune fille que votre frère a enlevée et qu'il croit une bohémienne n'est point une bohémienne : elle est la nièce de M. Gérard, et, le jour où son oncle mourra, elle héritera de cinq millions... Ce n'est donc point sa maîtresse qu'il

faut que votre frère en fasse, c'est sa femme... Direz-vous encore que le conseil ne vient pas d'un ami ?

SUZANNE

Je ne sais ni de qui il vient, ni par quel motif il est donné ; mais comme il est bon, dans une heure je pars pour rejoindre mon frère, et je vous jure que Rose-de-Noël ne sera point sa maîtresse... Adieu, monsieur !

M. JACKAL, saluant très-bas

Votre humble serviteur, mademoiselle.

(Suzanne sort.)

### Scène XI

M. Jackal, Salvator.

M. JACKAL

Monsieur Salvator, je crois que nous n'avons plus grand'chose à faire ici ; et comme j'ai un motif différent du vôtre pour y rester, je ne vous retiens pas.

SALVATOR

Si je vous demandais une explication, monsieur Jackal, me la donneriez-vous ?

M. JACKAL

Non, monsieur Salvator.

SALVATOR

Eh bien, je vais la donner, moi. Vous avez eu peur de cette vipère, monsieur Jackal !

M. JACKAL

Je n'ai peur de rien, monsieur Salvator.

SALVATOR

Eh bien, monsieur Jackal, ce que vous ne voulez pas faire, je le ferai, moi.

M. JACKAL

Vous ?

SALVATOR

Moi !... Seulement, un dernier mot : est-ce votre conscience qui vous force à vous abstenir ?

M. JACKAL

C'est mon devoir... Adieu, monsieur Conrad !

SALVATOR, se retournant vivement

M. Conrad ?

M. JACKAL

Pardon, je me trompe... Adieu, monsieur Salvator !

SALVATOR

Monsieur Jackal, avant huit jours, j'aurai retrouvé et repris Rose-de-Noël.

M. JACKAL

Si cela arrive, tâchez de la garder.

SALVATOR

Oh ! je vous réponds qu'une fois dans mes mains, elle n'en sortira plus !... Adieu, monsieur Jackal.

Scène XII

M. Jackal, seul.

L'homme propose, Dieu dispose... – En attendant, voyons un peu pourquoi cette échelle était dressée contre la fenêtre de M. Gérard... Si ce brigand de Gibassier n'était à Toulon, je jurerais que c'est lui qui a fait le coup !

## SIXIÈME TABLEAU

*Intérieur de la chambre de Gérard, à Vanvres ; désordre le plus complet, chaises et fauteuils renversés, secrétaire forcé, lampe qui continue à brûler sur la table de nuit, couteau ensanglanté sous un meuble.*

Scène première

M. Jackal, une voix.

M. Jackal est en dehors, sur l'échelle ; on ne voit que son bras, qui passe à travers un carreau cassé, et qui cherche l'espagnolette ; l'espagnolette ouverte, la fenêtre s'ouvre aussi, et l'on voit M. Jackal.

VOIX, du côté de la porte

Monsieur Gérard... monsieur Gérard !... Ouvrez, monsieur Gérard ! ouvrez !

M. JACKAL, à la fenêtre

C'est assez imprudent, pour un millionnaire, de coucher au premier étage, sans volets à ses fenêtres ; il est vrai que ses fenêtres donnent sur un pensionnat de jeunes demoiselles... Mais les brebis attirent les loups. (Il saute dans la chambre.) Ah ! voilà un beau désordre !... c'est peut-être un effet de l'art.

LA VOIX

Monsieur Gérard, si vous ne répondez pas, on va aller chercher le commissaire de police.

M. JACKAL

Allez-y sans perdre un instant, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

LA VOIX, effrayée et s'éloignant

Il y a quelqu'un dans la chambre de M. Gérard ! À la garde ! à la garde !

## Scène II

M. Jackal, seul.

C'est bien cela ! un des trois hommes s'est détaché, celui dont j'ai les souliers dans ma poche ; il est venu avec l'échelle, l'a appuyée au-dessous de la fenêtre, a cassé un carreau et est entré... M. Gérard dormait ou ne dormait pas ; le lit est intact, quoiqu'il ne soit plus à sa place... Pourquoi le lit n'est-il plus à sa place ?... Ah ! c'est qu'ils l'ont dérangé pour forcer l'armoire qui est derrière... M. Gérard a entendu du bruit, il est arrivé ; M. Gérard a succombé, puisque voilà le secrétaire forcé, les tiroirs vides et... (Il aperçoit à terre une tache et met son mouchoir dessus.) C'est clair ! Pièce de conviction. Au greffe !... (En furetant, il aperçoit le cou-teau.) Qu'est-ce que je vois donc briller là-dessous ?... Ah ! ah ! voilà qui va nous mettre sur la trace de l'homme !... « Lardereau, à Valence. » Route de Toulon, ou à peu près. Gibassier est évadé

du baigne ; ce sont ses jambes que j'ai vues chez la Brocante, ce sont ses souliers que j'ai dans ma poche, et c'est son couteau que je tiens à la main... Autre pièce de conviction. Au greffe !... (On entend du bruit.) Bon ! les voilà qui reviennent.

UNE VOIX, au dehors

Au nom de la loi, ouvrez !...

M. JACKAL

Belle voix !... Qui donc est commissaire à Vanvres ? C'est Henri Bertin, un de mes protégés. Je suis charmé de voir que je place bien ma protection.

LE COMMISSAIRE

Au nom de la loi, ouvrez !

M. JACKAL

Que diable est devenu dans tout cela ce bon M. Gérard ? (Ouvrant la porte d'un cabinet.) Tiens, le voilà par ici ! L'assassin l'a caché là ; il a mis la clef dans sa poche, est sorti par cette porte, l'a fermée en dehors, et a gagné la rue par quelque fenêtre du rez-de-chaussée.

(Il entre dans le cabinet ; pendant ce temps, on enfonce la porte ; le commissaire se précipite dans la chambre avec les gendarmes et le garde champêtre ; en ce moment, M. Jackal sort du cabinet, traînant par les épaules le corps de Gérard.)

### Scène III

Les mêmes, le commissaire, gendarmes, etc.

LE COMMISSAIRE, montrant M. Jackal

Arrêtez cet homme !

M. JACKAL

Qui voulez-vous arrêter ?

LE COMMISSAIRE

Vous, pardieu !

M. JACKAL

Ah ! cher monsieur Henri, j'avais de vous une certaine opinion, et voilà que vous la détruisez vous-même.



LE COMMISSAIRE

M. Jackal !

TOUS

M. Jackal !

M. JACKAL

Voyons, aidez-moi à mettre ce brave M. Gérard sur son lit. J'ai rendez-vous à la préfecture à huit heures ; il en est sept, et je voudrais, avant de m'en aller, savoir s'il est mort ou vivant... S'il n'est pas mort, il est bien malade... Y a-t-il un médecin dans le village ?

LE COMMISSAIRE

Oui ; mais je l'ai vu partir ce matin dans son cabriolet.

M. JACKAL

Alors, comme il n'y a pas de temps à perdre, faites venir le curé.

LE COMMISSAIRE

C'est aujourd'hui dimanche, il dit une messe basse à la chapelle de M. de Lamotte-Houdan... Mais j'ai vu passer un moine qui a demandé le chemin de Meudon, où deux amants se sont asphyxiés, et je vais...

M. JACKAL

Non, pas vous, quelqu'un de la société...

UN GENDARME

J'y vais, monsieur...

M. JACKAL

Si vous trouvez un médecin à Meudon, prévenez-le en même temps.

(Le gendarme sort.)

Scène IV

Les mêmes, hors un des gendarmes.

M. JACKAL

Là ! maintenant que vous avez bien vu tout ce qu'il y avait à voir, mes bons amis, faites-nous de l'air... Si M. Gérard est mort, vous n'avez pas besoin ici ; s'il est vivant, c'est à nous et non à

vous qu'il a affaire !

LES ASSISTANTS, à mesure qu'ils sortent

Ah ! tâchez de nous le rendre, monsieur Jackal ! – Vous ne savez pas le bien qu'il faisait dans le pays ; c'est le père des pauvres ! – Nous allons prier le bon Dieu pour lui.

M. JACKAL

Vous ferez bien !... Allez, mes amis, allez !...

### Scène V

M. Jackal, le commissaire.

M. JACKAL, aux gendarmes

Tenez-vous à la porte et ne laissez entrer que le moine et le médecin. (Les gendarmes sortent. – Au commissaire.) Quant à vous, dressez votre procès-verbal !

LE COMMISSAIRE

Voulez-vous me le dicter ?

M. JACKAL

Je n'ai pas le temps ! je devrais déjà être sur la route de Paris.  
(Le commissaire se met à une table.)

LE COMMISSAIRE

« Ce jourd'hui dimanche, etc., etc. »

M. JACKAL, au moment de sortir

Chut !... il me semble que j'ai entendu un soupir. Venez donc m'aider, monsieur Henri ! (Ils mettent des oreillers sous la tête de Gérard.) Ah ! ah ! nous en appelons, à ce qu'il paraît ?

GÉRARD

Ah !...

M. JACKAL

Bravo !... Sept heures dix minutes... Je pousserai le cheval, voilà tout !... (Il prend, dans le verre qui est sur la table, une petite cuiller en argent.) Il paraît que le secrétaire était bien garni... quoi-  
qu'elle fût d'argent, on a méprisé la petite cuiller...

(Il verse dans la cuiller quelques gouttes d'une liqueur rouge contenue dans un flacon qu'il porte sur lui, et l'introduit dans la bouche de Gérard.)

GÉRARD, revenant à lui

Grâce, monsieur le voleur ! grâce !

M. JACKAL

Honnête monsieur Gérard, il ne s'agit plus ici de voleur, la justice veille sur vous.

GÉRARD, ouvrant les yeux

La... la... justice ?...

M. JACKAL

Voyez comme la justice le rassure !... Remettez-vous, cher monsieur Gérard ; nous sommes d'anciennes connaissances, que diable ! C'est moi qui ai reçu votre déposition lors de l'assassinat de Viry-sur-Orge, et qui ai suivi l'accusation contre M. Sarranti que vous avez fait condamner à mort... comme voleur et assassin.

GÉRARD

Je n'ai rien à dire qu'à un confesseur !

M. JACKAL, bas

Vous allez être servi à souhait : j'ai envoyé chercher un prêtre et un médecin.

GÉRARD

Oh ! le prêtre !... Le prêtre d'abord.

(Il retombe sur son lit.)

M. JACKAL

Diable ! et moi qui suis obligé de le quitter... Mon cher monsieur Henri, je doute que M. Gérard en revienne ; mais s'il en revient, faites-moi l'amitié de veiller sur lui, et de me tenir au courant de ses faits et gestes.

LE COMMISSAIRE, étonné

Au courant des faits et gestes de M. Gérard, de l'honnête M. Gérard ?...

M. JACKAL

Oui, de l'honnête M. Gérard.

LE COMMISSAIRE

Vous avez donc des intentions sur lui ?

M. JACKAL

Chut !... Je lui ménage une surprise... Ne lui en soufflez pas

mot ; seulement, s'il se trouvait plus mal, faites-lui boire une cuillerée de cette liqueur, cela le soutiendra quelques instants... Sept heures un quart ! heureusement que j'en emporte assez pour excuser mon retard. Au revoir, monsieur Henri ! au revoir !

### Scène VI

Les mêmes, un agent.

L'AGENT

De la part de M. le préfet.

M. JACKAL

De M. le préfet ?

L'AGENT

Oui ; il paraît que c'est pour une affaire grave, car on m'a ordonné de ne revenir qu'avec vous.

M. JACKAL, lisant

Tiens, tiens, tiens, en voilà bien d'un autre ! M. Sarranti de retour en France ! Lui que je croyais, l'autre jour, pouvoir arrêter chez Bordier, vient de se livrer lui-même ! Comprend-on cet imbécile d'honnête homme, qui était bien tranquille dans l'Inde, qui pouvait y rester et qui revient pour purger sa contumace ? Pauvre diable, je le plains ! (À l'agent.) Venez ! venez ! et vous, cher monsieur Henri, n'oubliez pas mes instructions. (Il regarde Gérard.) Décidément, je n'en donnerais pas cher !

(Il sort avec l'agent.)

### Scène VII

Les mêmes, hors M. Jackal.

GÉRARD, rouvrant les yeux

Il est parti ?... Cet homme m'épouvante ! Quelle est cette lettre qu'il a reçue ? Je lui ai entendu prononcer le nom de Sarranti... Oh ! que je suis faible ! Au secours !... je meurs !

LE COMMISSAIRE

Qu'avez-vous, cher monsieur Gérard ?

GÉRARD

M. Henri Bertin... Croyez-vous qu'on trouve un prêtre, mon-

sieur ?...

### Scène VIII

Les mêmes, un gendarme, entrant.

LE GENDARME

Pardon, excuse, mon commissaire, c'est le moine... Mon camarade l'a rencontré sur la route de Meudon, et il nous l'envoie, en attendant le médecin.

GÉRARD, se soulevant

Le moine !... quel moine ?...

LE COMMISSAIRE

Le curé de Vanvres est absent... et comme je savais qu'un moine était au Bas-Meudon, je l'ai envoyé chercher ; il paraît qu'on l'a rencontré sur la route.

GÉRARD

Alors... alors, ce moine est étranger au pays ?...

### Scène IX

Les mêmes, Dominique.

DOMINIQUE, répondant  
à la question de Gérard

J'arrive de Rome, où j'ai été recevoir les ordres des mains de Sa Sainteté elle-même.

GÉRARD

C'est Dieu qui vous envoie... Venant de Rome, peut-être avez-vous des pouvoirs plus grands... Approchez, approchez, mon père !...

DOMINIQUE

Me voici.

GÉRARD

Il me semble que vous êtes bien jeune !

DOMINIQUE

Ce n'est point moi qui me suis offert, monsieur : j'ai été requis.

GÉRARD

Je voulais dire qu'à votre âge, on n'avait peut-être point assez médité sur le côté sombre de la vie pour répondre aux questions que j'ai à vous faire.

DOMINIQUE

Tout ce que je puis vous répondre, monsieur, c'est que si vous m'interrogez avec la foi, je vous répondrai avec la foi, et que si vous m'interrogez avec l'esprit, je vous répondrai avec l'esprit.

GÉRARD

C'est bien, mon père... Messieurs, laissez-nous.  
(Tout le monde sort.)

Scène X

Dominique, Gérard.

GÉRARD

Asseyez-vous, mon père, et approchez-vous de moi le plus possible... Je suis si faible, que je puis à peine parler... (Dominique s'assied.) Maintenant, au nom du ciel, ne vous scandalisez pas des demandes que j'ai à vous faire, et surtout promettez-moi de ne pas m'abandonner avant que je vous aie dit tout ce que j'ai à vous dire !

DOMINIQUE

Parlez avec confiance, monsieur, j'écoute.

GÉRARD

Vous connaissez mieux que moi les dogmes de la religion à laquelle vous appartenez ; dites-moi, y a-t-il un cas où les paroles d'un mourant puissent être révélées par le confesseur qui les a reçues ?

DOMINIQUE

Je n'en connais pas, monsieur.

GÉRARD

Ainsi, une fois ma confession reçue par vous, nul ne peut exiger que vous la rendiez publique ?

DOMINIQUE

Qui que ce soit au monde !

GÉRARD

Pas même un tribunal, pas même un ministre, pas même le roi !

DOMINIQUE

Pas même le vicaire de Dieu qui siège à Rome.

GÉRARD

Et que doit faire du secret qui lui a été confié ainsi un prêtre qui se trouverait placé entre la mort et la révélation de ce secret ?

DOMINIQUE

Il doit mourir.

GÉRARD

Alors, écoutez-moi, mon père !... écoutez-moi !

DOMINIQUE

J'attends.

GÉRARD

Et moi, j'hésite. Il me semble que j'ai encore des forces et que je puis attendre... Ne pouvez-vous revenir ce soir... demain ?

DOMINIQUE

Impossible ! car il est probable que je quitte, non-seulement Paris, mais la France, peut-être demain, peut-être même ce soir, pour n'y jamais revenir !

GÉRARD, à part

Il part !... mieux vaut celui-là qu'un autre ; il quitte Paris, il quitte la France pour n'y revenir jamais peut-être... Ah !... ah !...

DOMINIQUE

Qu'avez-vous ?

GÉRARD

Mon père ! mon père ! je crois que je vais mourir... À moi !... à l'aide !... Là, sur cette table, un flacon... Par grâce, une cuillerée de la liqueur qui est dans ce flacon.

DOMINIQUE

Je comprends... (Il lui fait prendre une cuillerée de la liqueur. – Puis à part.) C'est singulier, il me semble que je connais cet

homme !

GÉRARD

Écoutez-moi maintenant... Je vais tout vous dire, le plus succinctement possible... J'ai peur de ne pouvoir aller jusqu'au bout !

DOMINIQUE, se rasseyant

Parlez, j'écoute.

GÉRARD

J'habitais une campagne à quelques lieues de Paris ; je l'habitais avec une femme de trente ans, belle, trop belle pour mon salut !... Elle était née au milieu des montagnes des Pyrénées ; elle avait une volonté âpre et obstinée, et elle m'avait courbé sous sa volonté ! Mon frère, qui était parti pour l'Inde en me laissant ses deux enfants, un garçon et une fille, m'avait recommandé un de ses amis, Corse de nation... pour en faire le précepteur de ses enfants... (Dominique passe successivement de la curiosité à l'intérêt, et de l'intérêt à la terreur.) Mon frère mourut.

DOMINIQUE

Le lieu que vous habitiez ne se nomme-t-il pas Viry-sur-Orge ?

GÉRARD

Oui.

DOMINIQUE

Les enfants de votre frère ne s'appelaient-ils pas, le garçon, Victor, et la fille, Léonie ?

GÉRARD

C'étaient leurs noms, en effet.

DOMINIQUE

Oh ! je vous reconnais maintenant, quoique je ne vous aie vu qu'une fois et pendant quelques minutes à peine ; vous êtes M. Gérard !

GÉRARD

Oui ; mais vous, qui êtes-vous donc ?

DOMINIQUE

Vous ne me reconnaissez pas ?



GÉRARD

Non !

DOMINIQUE

Regardez-moi bien !

GÉRARD

Qui êtes-vous, au nom du ciel ?

DOMINIQUE

Je suis Dominique Sarranti !

GÉRARD

Oh !

DOMINIQUE

Je suis le fils de Philippe Sarranti, que vous avez accusé d'assassinat et de vol, et que vous avez fait condamner à mort par contumace pendant que je faisais mon noviciat à Rome.

GÉRARD

Mon Dieu ! mon Dieu !

DOMINIQUE

Vous voyez bien que ce serait vous trahir que d'écouter plus longtemps votre confession, puisqu'au lieu de l'écouter avec la charité d'un prêtre et le pardon d'un chrétien, je l'écouterais avec la haine d'un fils dont vous avez déshonoré le père, et, par conséquent, avec la malédiction dans le cœur.

(Il s'avance vivement vers la porte.)

GÉRARD, désespéré

Non, non, non ! restez, au contraire, restez ! c'est la Providence qui vous amène... Restez ! c'est Dieu qui permet qu'avant de mourir, je répare le mal que j'ai fait.

DOMINIQUE

Vous le voulez ? Prenez garde ! je ne demande pas mieux que de rester, moi... Il m'a fallu un effort surhumain pour vous dire qui j'étais et pour ne pas abuser du hasard qui m'a amené près de vous.

GÉRARD

Non, pas le hasard, mais la Providence, mon frère, la Providence !... Oh ! loin de vous fuir, loin de vous craindre, j'eusse

été, avant de mourir, au bout du monde si j'eusse su vous trouver... Vous voilà ! écoutez-moi... Mais non, je le sens, je n'aurai pas la force de vous raconter l'horrible action !

DOMINIQUE

Mais mon père ? mon père ?

GÉRARD

Eh bien, un des enfants fut tué par moi... L'autre...

DOMINIQUE

Mon père, te dis-je !

GÉRARD

Mais ne voyez-vous pas que je meurs ?

DOMINIQUE

Oh ! ne meurs pas, malheureux !... il me faut l'innocence de mon père !

GÉRARD

Oui, votre père est innocent !

DOMINIQUE

Je le savais bien, moi, et cependant je l'eusse vu mourir ! mourir sur l'échafaud, sans pouvoir le sauver ! car, malgré l'aveu que vous me faites, monsieur, comme cet aveu est une confession, je ne puis le révéler, et l'accusation ne pèsera pas moins éternellement sur la tête de mon père... Ah ! monsieur, vous êtes bien infâme !

GÉRARD

Mais est-ce que je ne vais pas mourir ?... est-ce que vous croyez que si je ne me sentais pas atteint mortellement, l'horrible secret serait sorti de ma bouche ?

DOMINIQUE

Mais, vous mort, il me sera donc permis de tout révéler ?

GÉRARD

Tout, mon père, tout ! N'est-ce pas pour cela que je remerciais le ciel de vous avoir conduit près de mon lit ?

DOMINIQUE

Mais croira-t-on à la déclaration d'un fils en faveur de son père ?

GÉRARD

Attendez ! Là, là, dans l'épaisseur de la muraille, une armoire secrète... Suivez la moulure de la porte... Là ! vous y êtes... Appuyez... Voyez-vous un manuscrit cacheté de trois cachets ?

DOMINIQUE, prenant le manuscrit

Un manuscrit ?... Le voilà ! le voilà ! (Lisant.) « Ceci est ma confession générale devant Dieu et devant les hommes, pour être rendue publique après ma mort. *Signé* : GÉRARD. »

GÉRARD

Ce papier contient mot pour mot le récit que ma faiblesse m'a empêché de vous faire dans tous ses détails ; mais, moi mort, disposez-en, je vous relève du secret de la confession.

DOMINIQUE

Il sera fait selon votre volonté, je vous le jure devant Dieu !

GÉRARD

Vous le voyez, je succombe à l'émotion ; ne me consolerez-vous pas par quelque parole d'espérance ?

DOMINIQUE

Monsieur, peut-être faudrait-il auprès du Seigneur une plus puissante intercession que la mienne ; mais moi, comme homme, je vous pardonne. Maintenant, Dieu veuille ratifier ce pardon, que, comme prêtre, je le supplie de faire descendre sur votre tête !

GÉRARD, d'une voix presque inintelligible

Et maintenant, que me reste-t-il à faire ?

DOMINIQUE

Priez !

(Il sort.)

Scène X

Gérard, seul.

Seigneur ! Seigneur ! ayez pitié de moi ! Seigneur ! Seigneur ! recevez-moi dans votre miséricorde !

## Scène XI

Gérard, une servante, Ludovic.

UNE SERVANTE, introduisant Ludovic

Maintenant, monsieur, vous pouvez entrer, le prêtre est parti.

LUDOVIC

C'est est le contraire de ce qui se pratique d'habitude : après le médecin, le prêtre, tandis qu'aujourd'hui, après le prêtre, le médecin... Espérons que cela vous portera bonheur, monsieur Gérard !

GÉRARD, d'une voix affaiblie

Qui m'appelle ?...

LUDOVIC

Eh ! la voix n'est pas sifflante... Crachez-vous le sang ? (Gérard fait signe que non.) Rien au poumon, par conséquent... Lividité, cela tient à l'énorme quantité de sang perdu. Voyons l'œil... Regardez-moi... Un peu d'égarement causé par la terreur... Les blessures maintenant...

GÉRARD

Grand Dieu ! si j'allais ne pas mourir !...

LUDOVIC

Eh ! eh ! on en a vu revenir de plus loin !

GÉRARD

Oh ! le moine ! le moine ! courez après le moine, rappelez-le !... Non... (S'affaiblissant.) Si... (S'évanouissant.) Cette fois, je meurs...

LUDOVIC

Eh bien, voilà un singulier malade ! on dirait qu'il a peur de guérir !

## ACTE QUATRIÈME

### SEPTIÈME TABLEAU

*Le parc de Viry, vu par une nuit à moitié obscure. À gauche, au dernier plan, le château, faisant, par sa façade, un immense pan coupé. On aperçoit le lac, qui brille à travers les arbres.*

#### Scène première

Salvator, Jean Taureau, Sac-à-Plâtre,  
de l'autre côté du mur à droite.

SALVATOR

Allons, passe, Roland ! (Roland saute par-dessus le mur. Derrière Roland, Salvator paraît sur le couronnement. À voix basse.) Tout beau, Roland !

JEAN TAUREAU, de l'autre côté du mur

Eh bien, que voyez-vous, monsieur Salvator ?

SALVATOR

Un grand parc, et, au fond, une espèce de château.

JEAN TAUREAU, montrant sa tête

Et personne ?

SALVATOR

Personne.

JEAN TAUREAU

Vous êtes sûr ?

SALVATOR

Roland aboierait.

JEAN TAUREAU

C'est juste ; seulement, gare aux pièges à loup !

SALVATOR

Descends, et dis à Sac-à-Plâtre de descendre à son tour.

JEAN TAUREAU

Attendez donc ! Il n'est pas encore monté. Allons, viens, fainéant ! (Il prend Sac-à-Plâtre par le collet de l'habit et le passe de l'autre côté du mur.) Là ! ça y est ! À mon tour !

(Il saute.)

SALVATOR

Viens ici, Roland !

(Le chien et les trois hommes se groupent derrière un arbre.)

SAC-À-PLÂTRE, à voix basse

Mais dites-donc, monsieur Salvator, je me reconnais, moi, ici !

SALVATOR

Toi ?

JEAN TAUREAU

Il n'y a rien d'étonnant, il est du pays.

SAC-À-PLÂTRE

Pas tout à fait : je suis de Savigny ; mais ça ne fait rien.

SALVATOR

Eh bien, où sommes-nous ?

SAC-À-PLÂTRE

Nous sommes dans le parc du château de Viry ; j'y suis venu plusieurs fois, du temps de M. Gérard ; je travaillais pour lui, pauvre cher homme !

SALVATOR

Du temps de M. Gérard, as-tu dit ?

SAC-À-PLÂTRE

Oui.

SALVATOR

Et, près de M. Gérard, as-tu connu une femme du nom d'Orsola ?

SAC-À-PLÂTRE

Je crois bien ! c'était sa gouvernante. Il allait l'épouser quand est arrivée la fameuse catastrophe.

SALVATOR

Quelle catastrophe ?

SAC-À-PLÂTRE

Celle des enfants tués... Tenez, les pauvres enfants, je les vois encore là tous les deux, jouant sur la pelouse, au pied du perron ! Le petit garçon s'appelait Victor, et la petite fille Léonie.

SALVATOR

Ce sont les deux enfants que M. Sarranti est accusé d'avoir tués... M. Sarranti, condamné à mort par contumace, est rentré en France, et, hier, ne pouvant supporter l'accusation infamante qui pesait sur lui, il s'est livré de lui-même à la justice. Or, écoutez ceci, vous qui êtes d'honnêtes gens. M. Sarranti n'est point coupable ; mais comme, au lieu de le soumettre au jugement d'un jury qui l'eût acquitté, on l'a déféré à une cour prévôtale, dans vingt-quatre heures il sera jugé, dans quarante-huit exécuté si nous ne trouvons pas la preuve de son innocence. Cette preuve, à tout hasard, je viens la chercher ici ; je vais vous dire en deux mots quel espoir m'y amène. Vous connaissez tous deux Rose-de-Noël, n'est-ce pas ?

JEAN TAUREAU

La petite bohémienne ?

SAC-À-PLÂTRE

Je crois bien que nous la connaissons !

SALVATOR

Eh bien, Roland et elle se connaissent aussi, et ma conviction, à moi, est que Roland a joué son rôle dans le drame terrible du mois de mai 1820, et que Rose-de-Noël est un des deux enfants que M. Sarranti est accusé d'avoir tués.

JEAN TAUREAU

Ça en serait une de providence !

SALVATOR

Par malheur, Rose-de-Noël, que je voulais interroger, a été enlevée le surlendemain du jour où nous l'avions mise en pension à Vanvres, et, par malheur encore, je n'ai pu suivre son ravisseur... Eh bien, ce matin, je me suis dit : « Fions-nous à l'intelligence de Roland, et au courage de mes bons amis Jean Taureau et Sac-à-Plâtre... » Je vous ai amenés à l'endroit où j'ai trouvé Roland, je lui ai dit : « Cherche ! » et il nous a conduits au pied de ce mur, qu'il a essayé d'escalader. Nous voici de l'autre côté de ce mur ; Sac-à-Plâtre reconnaît ce jardin et ce château : c'était

le château habité par Orsola et M. Gérard, c'est-à-dire par les deux personnes dont les noms seuls font évanouir Rose-de-Noël ; c'était le jardin où il se rappelle avoir vu jouer les enfants. Roland le reconnaît aussi, puisqu'il veut absolument me quitter pour se mettre en quête. Maintenant, qu'allons-nous voir ? qu'allons-nous trouver ?... Il y a quelque chose de profondément funèbre dans l'aspect de tout ce que nous voyons. Je serais bien surpris s'il ne s'était pas commis ici quelque crime épouvantable ; en effet, l'ombre y est plus noire qu'autre part, la lumière y est plus blafarde qu'ailleurs ! N'importe, à cause de cela même, continuons !

JEAN TAUREAU

Silence ! il me semble entendre le pas d'un cheval.

SAC-À-PLÂTRE

Il va passer au pied de ce mur qui conduit à la petite porte du château.

SALVATOR

Ne bouge pas, Roland ! (S'approchant du mur.) Viens ici, Jean Taureau. (Jean Taureau s'appuie au mur et fait la courte échelle à Salvator, qui monte sur ses mains et qui dépasse le mur de sa tête.) Lorédan de Valgeneuse ! le ravisseur de Rose-de-Noël ! Que diable mon cher cousin vient-il faire ici ? (Il se rejette pensif en arrière.) Où est Sac-à-Plâtre ?

JEAN TAUREAU

Je l'ai vu enfileur cette allée ; il aura entendu ou vu quelque chose.

SALVATOR

Rien d'inquiétant, en tout cas, puisque Roland n'a pas bougé.

JEAN TAUREAU

Attendez ! (Il s'avance vers l'allée et fait à Salvator signe de ne pas bouger.) Le voilà qui revient.

SAC-À-PLÂTRE, revenant

J'avais entendu le bruit d'une voiture.

SALVATOR

Eh bien ?



SAC-À-PLÂTRE

Elle s'est arrêtée à la grille. La grille s'est ouverte, deux dames en sont descendues et sont entrées dans le château.

SALVATOR

En effet, voici les fenêtres qui s'éclairent...

JEAN TAUREAU

Diable ! cela va nous gêner pour nos recherches.

SALVATOR

Il n'est pas probable qu'à cette heure, les habitants du château viennent se promener au jardin. N'importe ! où est votre voiture, à vous ?

SAC-À-PLÂTRE

À cent pas d'ici, sous le pont Godeau, gardée par Toussaint.

SALVATOR

Vous avez des cordes ?

SAC-À-PLÂTRE et JEAN TAUREAU

Oui.

SALVATOR

Vos masques ?

SAC-À-PLÂTRE et JEAN TAUREAU

Oui.

SALVATOR

Vous êtes convaincus que ce que nous faisons, nous le faisons pour le bien ?

SAC-À-PLÂTRE et JEAN TAUREAU

Oui.

SALVATOR

Et, quelque chose que je vous commande, vous êtes disposés à m'obéir ?

SAC-À-PLÂTRE et JEAN TAUREAU

Aveuglément.

SALVATOR

Alors, à la garde de Dieu !... Attendez ! que fait donc Roland ?

JEAN TAUREAU

Il gratte la terre, là, voyez, derrière ce buisson au pied de cet

arbre.

SAC-À-PLÂTRE

Et il se plaint.

SALVATOR

Qu'y a-t-il donc là, mon bon Roland ? (Roland gratte plus fort.)  
 Cherche, mon chien ! cherche ! (Appelant.) Sac-à-Plâtre ! (Sac-à-Plâtre s'approche.) L'autre enfant était un petit garçon, n'est-ce pas ?

SAC-À-PLÂTRE

Oui, qui s'appelait Victor.

SALVATOR

Tu n'as jamais entendu dire qu'on eût retrouvé son cadavre ?

SAC-À-PLÂTRE

Non, monsieur Salvator ; la justice l'a pourtant bien cherché.

SALVATOR

Eh bien, nous sommes plus heureux : le cadavre est là !...  
 Roland, viens !

JEAN TAUREAU

Monsieur Salvator, je suis un homme et qui n'en craint pas un autre ; eh bien, foi de Jean Taureau, je tremble comme un enfant.

SALVATOR

Pourquoi pas ? je tremble bien, moi ! (On entend un cri.)  
 Qu'est-ce encore ?

JEAN TAUREAU

On a crié.

SAC-À-PLÂTRE

Une femme !

ROSE-DE-NOËL, au fond

À moi !... au secours !... à l'aide !...

SALVATOR

C'est la voix de Rose-de-Noël !

ROSE-DE-NOËL

À l'aide !... à moi !... je me meurs !

SALVATOR

Rose, à moi !... par ici !... Tenez Roland, vous deux ! (Les deux

hommes arrêtent Roland par son collier.) Par ici, Rose ! c'est moi, Salvator !

## Scène II

Les mêmes, Rose-de-Noël, pâle, haletante.

ROSE-DE-NOËL

Salvator, mon ami, à moi ! défendez-moi ! sauvez-moi !...

SALVATOR

De qui ? de quoi ?... contre qui veux-tu que je te défende ?

ROSE-DE-NOËL

M. Gérard !... mon frère !... Orsola !... Ils m'ont ramenée dans la maison maudite !... Sauvez-moi !... sauvez-moi !...

LA VOIX DE LORÉDAN

Rose !... chère Rose, qu'avez-vous ?... Ne savez-vous pas que je vous aime et que je vous respecte ?

ROSE-DE-NOËL

Il vient ! il vient ! Où me cacher ?

SALVATOR

C'est lui ! c'est Lorédan !... Ne crains rien. (À Sac-à-Plâtre et à Jean Taureau.) Attachez Roland ; mettez vos masques, apprêtez les cordes, et obéissez comme vous avez promis de le faire !

SAC-À-PLÂTRE et JEAN TAUREAU

Nous sommes prêts.

SALVATOR

N'aie pas peur, Rose !

ROSE-DE-NOËL

Oh ! près de vous, je ne crains rien !

## Scène III

Les mêmes, Lorédan.

LORÉDAN, cherchant

Rose-de-Noël ! ma chère Rose ! où êtes-vous donc ?

SALVATOR

Par ici, monsieur !

LORÉDAN

Salvator !... Que venez-vous faire ici ?

SALVATOR

Vous le voyez, monsieur, je viens chercher Rose-de-Noël, que vous aviez enlevée.

LORÉDAN

Je vous trouve là dans un jardin qui est ma propriété ; vous en avez escaladé les murs comme un bandit, je vous traite en bandit.

(Il tire un pistolet de sa poche et veut faire feu sur Salvator. Rose-de-Noël couvre celui-ci de son corps.)

SALVATOR

Et moi, je vous traite en insensé... À vous cet homme ! (Jean Taureau et Sac-à-Plâtre se jettent sur lui.) Bâillonnez-le ! liez-le ! Est-ce fait ?

JEAN TAUREAU et SAC-À-PLÂTRE

Oui.

LORÉDAN

Ah ! misérable !...

SALVATOR

Dans la maison que vous savez, près de la Cour-de-France ; vous garderez monsieur à vue, et, de quarante huit heures, vous ne le laisserez sortir. Il y a des provisions pour trois jours. Allez !

JEAN TAUREAU, chargeant Lorédan sur ses épaules

Venez, mon cher monsieur !

(Sac-à-Plâtre et Jean Taureau passent par-dessus le mur en portant Lorédan.)

#### Scène IV

Salvator, Rose-de-Noël.

ROSE-DE-NOËL

Salvator !

SALVATOR

Chère enfant !

ROSE-DE-NOËL

Oh ! mon Dieu, comment êtes-vous ici ? Qui vous y a

conduit ?

SALVATOR

La Providence !... un miracle !... Dieu, qui ne veut pas que l'innocent périsse pour le coupable !... Mais ne perdons pas de temps ; c'est à moi d'interroger, à toi de répondre.

ROSE-DE-NOËL

Interrogez... À vous je dirai tout, tout, tout !

SALVATOR

Là, sur ma poitrine, contre mon cœur, tu n'as pas peur, n'est-ce pas ?

ROSE-DE-NOËL

Non, et je suis bien heureuse !

SALVATOR

C'est ici, dans ce château, que tu as été élevée, n'est-ce pas ?

ROSE-DE-NOËL

Oui, avec mon pauvre frère.

SALVATOR

Tu es la nièce de M. Gérard ?

ROSE-DE-NOËL, tremblante

Oui.

SALVATOR

N'aie pas peur, ne tremble pas ; tu n'as plus rien à craindre maintenant. Il avait une gouvernante nommée Orsola ?... Je te dis de ne pas avoir peur.

ROSE-DE-NOËL

Oui.

SALVATOR

Eh bien, maintenant, dans la journée du 20 mai 1820, que s'est-il passé ?

ROSE-DE-NOËL

Serrez-moi contre vous, Salvator !

SALVATOR

Parle, voyons, mon enfant !... À chacune de tes paroles tremble suspendue la vie d'un homme... Tu te souviens de tout, n'est-ce pas ?

ROSE-DE-NOËL

Oh ! je le crois bien !... Je n'ai jamais su ce qui s'était passé dans la matinée, sinon qu'on avait apporté une lettre cachetée de noir.

SALVATOR

Elle annonçait la mort de ton père.

ROSE-DE-NOËL

Vers quatre heures de l'après-midi, M. Sarranti est rentré, très-pâle, très-agité. Il a parlé un instant à M. Gérard ; puis il est monté à cheval, avec Jean, et tous deux sont partis au galop.

SALVATOR

Alors, il n'est pour rien dans le vol des cent mille écus et dans l'assassinat de ton frère ?

ROSE-DE-NOËL

Pour rien ! ce sont les autres qui ont tout fait.

SALVATOR

Gérard et Orsola ?

ROSE-DE-NOËL

Oui.

SALVATOR, levant les yeux au ciel

Je le savais bien, moi ! Continue.

ROSE-DE-NOËL

On nous fit dîner, Victor et moi, sur la pelouse ; puis on envoya le jardinier à Morsang. Après le dîner, M. Gérard prit son fusil et emmena mon frère à l'affût.

SALVATOR

Continue.

ROSE-DE-NOËL

Je voulais absolument aller avec lui, j'avais peur de rester seule avec Orsola, je lui avais vu prendre sur la table un couteau.

SALVATOR

J'écoute.

ROSE-DE-NOËL

Elle m'emmena de force ; je criais, je pleurais... En passant devant une fenêtre donnant sur l'étang... Ah !

SALVATOR

Du courage, voyons !

ROSE-DE-NOËL

Oh ! c'était si terrible, ce que je vis !

SALVATOR

Tu vis M. Gérard qui noyait ton frère, n'est-ce pas ?

ROSE-DE-NOËL, l'œil fixe,  
comme si elle le voyait encore

Oui ! oui !... là !... J'appelai au secours ; en même temps, je sentis une douleur au cou, je fus aveuglée par mon sang. J'appelai Brésil... Brésil, par bonheur, cassa sa chaîne et accourut ; il entra, je ne sais comment, à travers une porte, il sauta à la gorge d'Orsola, qui, à son tour, jeta un cri. Je sentis ses mains s'ouvrir. Je me sauvai. La grille du parc était fermée, mais je passai par une brèche...

SALVATOR

La même sans doute par laquelle passa Roland.

ROSE-DE-NOËL

Je courus, je courus ! j'étais folle de terreur, je dus faire au moins deux ou trois lieues à travers les terres ; puis j'arrivai à une grande route où il y avait une voiture arrêtée, c'était celle de la Brocante. Elle me vit couverte de sang, près de m'évanouir, mourante ; je lui criai : « Cachez-moi ! cachez-moi ! » Elle me cacha dans sa voiture... Vous savez le reste, n'est-ce pas ?

SALVATOR

Jusqu'au jour où tu as été enlevée par M. de Valgeneuse. Maintenant, je comprends ta joie et ton étonnement en retrouvant Roland ou plutôt Brésil ; ton émotion au nom de M. Sarranti, ton effroi à ceux de M. Gérard et d'Orsola. Seulement, il te reste à me dire comment tu te trouves ici.

ROSE-DE-NOËL

Je le sais à peine moi-même. La nuit de mon enlèvement, je fus prise d'une fièvre avec délire. M. Lorédan fut obligé de s'arrêter dans une ville, je ne sais laquelle ; quand je revins à moi, c'était sa sœur qui était près de mon lit.

SALVATOR

Suzanne ?

ROSE-DE-NOËL

Oui ; elle me dit que je n'avais rien à craindre de son frère, qu'il fallait pardonner à la violence de la passion que je lui avais inspirée, qu'il ne voulait pas faire de moi sa maîtresse, mais sa femme. Je lui répondis que, femme ou maîtresse, je ne serais jamais à lui. M. de Valgeneuse n'avait pas reparu devant moi ; seulement, chaque jour, sa sœur recevait une lettre qu'elle me lisait et qui n'était pleine que de sa passion pour moi. Succombant à la fatigue, croyant que l'on me ramenait à Paris, je m'étais endormie, lorsque la voiture s'arrêta à la porte de ce château. Je montai, réveillée à peine ; on me laissa dans une chambre. Cette chambre, je ne la reconnus pas d'abord, les tentures étaient changées. Je me trouvais au milieu d'une élégance qui m'était inconnue ; mais peu à peu mes souvenirs revinrent, et avec eux une indicible terreur. J'étais dans la maison du meurtre ! Après sept ans, le hasard me ramenait fatalement au point d'où j'étais partie. J'ouvris une porte, et je reconnus la chambre où Orsola avait voulu me tuer et était morte elle-même. J'ouvris l'autre porte, et je reconnus la chambre d'où M. Gérard était sorti avec son fusil. J'ouvris la fenêtre, et je reconnus le lac où avait péri mon pauvre frère !... Ce fut dans ce moment d'épouvante, qu'une troisième porte s'ouvrit et que je vis apparaître M. de Valgeneuse. Alors ce ne fut plus de la crainte, de la terreur, de l'effroi ; ce fut de la folie... Je me précipitai par les degrés, criant : « À l'aide ! au secours ! » Vous m'entendîtes, votre voix me guida, je vins à vous, je me jetai dans vos bras ! Maintenant, vous voilà, je n'ai plus rien à craindre de personne... Que faut-il dire ? que faut-il faire ? où faut-il aller ? Mon cher sauveur, je vous écoute et je vous obéis.

SALVATOR

Oh ! mon enfant bien-aimée, un athée qui écouterait ton histoire serait forcé de tomber à genoux et de dire : « Mon Dieu ! je



crois en vous ! » Mais tu disais, je crois, que madame Suzanne de Valgeneuse t'accompagnait ?

ROSE-DE-NOËL

Oui.

SALVATOR

Où est-elle ?

ROSE-DE-NOËL, montrant le château

Elle est là.

SALVATOR

C'est bien ; j'ai un compte à régler avec elle, j'y vais.

ROSE-DE-NOËL

Et moi ?

SALVATOR

Tu vas rester ici.

ROSE-DE-NOËL

Je n'oserai jamais.

SALVATOR

Et si je te donne un gardien aussi sûr que moi-même ?

ROSE-DE-NOËL

Qui ?

SALVATOR

Brésil.

ROSE-DE-NOËL

Où est-il ?

SALVATOR

Là.

ROSE-DE-NOËL

Brésil !

SALVATOR, vivement

Ne va pas de ce côté ; assieds-toi là, au pied de cet arbre...

Brésil !

ROSE-DE-NOËL

Brésil !

(Brésil vient lentement.)

SALVATOR

Brésil, garde Léonie, et songe que tu me réponds d'elle. (Le chien se couche aux pieds de Léonie, la tête sur ses genoux.) Attendez-moi là tous les deux, innocence et fidélité, sous la garde du Seigneur !

ROSE-DE-NOËL, tendant les bras vers lui

Salvator !

SALVATOR

Je reviens, ou je t'appelle.

ROSE-DE-NOËL

Et nous, nous attendons.

(Salvator s'éloigne, Rose-de-Noël appuie sa tête sur celle du chien.)

## HUITIÈME TABLEAU

*Même décoration qu'au prologue ; seulement, des meubles et des tapisseries nouvelles.*

Scène première

Suzanne, seule, sur le balcon.

Je ne vois rien, je n'entends rien. Décidément, jamais on n'apprivoisera cette petite sauvage ! mais j'espère que Lorédan ne se rebutera pas... Cela en vaut bien la peine : une fortune de quatre ou cinq millions ! À coup sûr, cette petite fille aime quelqu'un... Qui peut-elle aimer ? Un individu de sa classe, quelque bohémien... Ah ! j'entends des pas. Est-ce toi, mon frère ?

Scène II

Suzanne, Salvator.

SALVATOR

Non, c'est moi, ma cousine.

SUZANNE

M. Salvator !

SALVATOR

Dites Conrad... Ne nous sommes-nous pas reconnus chez Pétrus, au premier coup d'œil ?

SUZANNE

Je vous croyais mort, monsieur !

SALVATOR

Je le suis, en effet.

SUZANNE

Alors, j'ai affaire à un spectre ?

SALVATOR

Ou à peu près.

SUZANNE

Autant je déteste les énigmes, autant j'aime les situations nettes. Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

SALVATOR

Je suis un homme qui crut longtemps que vous aviez un cœur, Suzanne, et qui, sur cette croyance, vous aima follement.

SUZANNE

Êtes-vous sorti du tombeau pour me dire cela ?

SALVATOR

Non, je vous le dis en passant... et au passé.

SUZANNE

Alors, vous ne m'aimez plus ?

SALVATOR

J'ai ce bonheur... Vous me demandez qui je suis et ce que je veux : je viens justement pour vous dire tout cela.

SUZANNE

Sera-ce long ?

SALVATOR

Assez pour que vous preniez une chaise, si vous craignez de vous fatiguer.

SUZANNE

Et vous ?

SALVATOR

Je resterai debout, si vous le voulez bien.

SUZANNE

L'histoire doit être curieuse !

SALVATOR

Et pleine d'intérêt, je vous l'affirme.

SUZANNE

Pour moi ?

SALVATOR

Pour vous surtout.

SUZANNE

Si cependant, suivant l'exemple que vous m'avez donné, je ne vous aime plus.

SALVATOR

Vous aimerez toujours votre fortune et votre position, deux choses qu'il ne tient qu'à moi de vous enlever.

SUZANNE

Vous pouvez m'enlever ma fortune et ma position, vous ?  
Oh ! par exemple !

SALVATOR

Voulez-vous permettre que je vous en donne la preuve ?

SUZANNE

Oh ! prouvez !

SALVATOR

Je suis le fils naturel du marquis de Valgeneuse.

SUZANNE

Fils naturel, mais non reconnu.

SALVATOR

Malheureusement pour vous.

SUZANNE

Pourquoi cela ?

SALVATOR

Fils naturel, il ne pouvait me laisser, si j'étais reconnu, qu'un cinquième de sa fortune ; non reconnu, il pouvait me laisser tout.

SUZANNE

Par testament.

SALVATOR

Vous le reconnaissez.

SUZANNE

Avec d'autant plus de facilité qu'il n'y eut pas de testament.

SALVATOR

Qu'il n'y eut pas de testament ?

SUZANNE

Non.

SALVATOR

Cependant le bruit courut qu'il y en avait deux : un déposé chez M<sup>e</sup> Baratteau, notaire du marquis et en même temps celui du comte de Valgeneuse ; l'autre enfermé dans le secrétaire du testateur.

SUZANNE

On n'a retrouvé ni l'un ni l'autre, autant que je puis me rappeler.

SALVATOR

De cette façon, mon père étant mort intestat, toute sa fortune a passé à votre père, et, par conséquent, à vous.

SUZANNE

Mon père vous offrit de vous constituer à cette époque une rente viagère de six mille francs.

SALVATOR

Que je refusai.

SUZANNE

Avec une dignité qui fit l'admiration de tout le monde.

SALVATOR

Oui ; mais ce que je supportai avec moins de dignité que la perte de ma fortune, ce fut la perte de votre amour... Sans vous, que je regardais depuis deux ans comme la compagne de ma vie, la vie me parut impossible : je résolus de me tuer.

SUZANNE

Je vois avec plaisir que vous êtes revenu sur cette résolution.

SALVATOR

Pas tout à fait, puisque, ne m'étant pas tué, je n'en suis pas

moins mort.

SUZANNE

Voilà ce que j'ai besoin que vous m'expliquiez.

SALVATOR

En deux mots, je vais le faire. Je sortis pour acheter de la poudre et des balles, deux choses que je regardais comme nécessaires pour me brûler la cervelle. Le bonheur voulut que je passasse devant Saint-Roch, et que l'idée me vînt d'adresser une dernière prière à Dieu... Un moine prêchait sur le suicide. Au milieu d'un nombreux auditoire, un commissionnaire écoutait le moine. À la parole du moine, je sentis le remords naître dans mon cœur, et, prêt à mourir, je résolus de revivre sous une autre forme. J'étais sans ressource aucune ; je ne savais aucun métier, je ne connaissais aucun art ; je devais vivre de la force de mes bras. J'interrogeai le commissionnaire ; ce qu'il me dit de son état me plut ; seulement, pour que je pusse rompre avec mes anciens amis et mes anciennes connaissances, tout le monde devait me croire mort. J'avais souvent fait de l'anatomie, à l'Hôtel-Dieu, je dis que je voulais en faire chez moi, j'obtins d'un infirmier que je connaissais que l'on transportât *un sujet* dans ma chambre ; je le couchai sur mon lit, j'écrivis une lettre dans laquelle je déclarais que j'étais décidé à me tuer, et où j'invitais ceux qui trouveraient mon cadavre à n'accuser personne de ma mort, et je déchargeai à bout portant mon pistolet sur le visage de celui que l'on devait enterrer à ma place... Tout se passa comme je l'avais prévu ; un médecin constata mon suicide, et, assis sur mes crochets de commissionnaire, je regardai passer mon enterrement.

SUZANNE

Et moi qui eus la niaiserie de vous pleurer à chaudes larmes !

SALVATOR

Vous êtes bien bonne.

SUZANNE

Mais tout cela ne me dit point, mon cher cousin, comment, parce que vous avez fait enterrer un mort à votre place, parce que

vous avez assisté, assis sur vos crochets, à votre propre enterrement, comment vous pouvez disposer de ma fortune et de ma position.

SALVATOR

Croyez-vous à la Providence, ma belle cousine ?

SUZANNE

J'ai mes jours.

SALVATOR

Eh bien, je vais vous dire une petite anecdote qui vous fera comprendre pourquoi j'y crois, moi, sans interruption.

SUZANNE

Dites ! Vous n'avez pas idée de l'intérêt avec lequel je vous écoute.

SALVATOR

Eh bien, écoutez ce que je vais vous dire alors, et n'en perdez point une parole. Un jour qu'exerçant mon état de commissionnaire, je portais une lettre chez un marchand de bric-à-brac de la rue de la Paix, et qu'en attendant la réponse à ma lettre, je passais en revue les saxes, les vieux chinos et les vieux japons, je vis un meuble en bois de rose qui me frappa comme ne m'étant point étranger ; je m'en approchai, et je reconnus un petit secrétaire ayant appartenu à mon père.

SUZANNE

Vous voulez dire au marquis de Valgeneuse.

SALVATOR

Pardon, je me trompe toujours ; ce que c'est que l'habitude !... Une espèce de piété filiale me porta à faire l'emplète de ce meuble ; on me le fit deux fois le prix qu'il valait ; j'avais fait une bonne journée, je l'achetai, le chargeai sur mes crochets et le rapportai chez moi, où je m'amusai à l'examiner en détail. Je me rappelai alors qu'il y avait, dans le tiroir du milieu, un double fond dont je connaissais le secret ; comme ce secret était très-bien caché, il me passa alors par l'esprit cette idée qu'il pourrait bien y avoir dans ce tiroir quelque papier précieux ayant appar-

tenu à mon père... Pardon, je me trompe : au marquis. Je fis jouer le ressort, le double fond s'ouvrit, et... devinez ce que je trouvai ?

SUZANNE

Comment voulez-vous que je devine cela ?

SALVATOR

C'est vrai... Eh bien, j'y trouvai le double du testament qui avait été déposé chez M<sup>e</sup> Baratteau, testament qui avait été perdu, que l'on avait cherché vainement, et dont la perte avait été la cause de ma ruine et de votre fortune.

SUZANNE, stupéfaite

Vous avez retrouvé... ?

SALVATOR

Eh ! mon Dieu, oui, ce testament.

SUZANNE

Combien y a-t-il de cela ?

SALVATOR

Un an, à peu près.

SUZANNE

C'est impossible !

SALVATOR

Et pourquoi ?

SUZANNE

Depuis un an, vous eussiez fait valoir vos droits.

SALVATOR

À quoi bon ?

SUZANNE

Mais quand ce ne serait que pour ne pas rester commissionnaire...

SALVATOR

J'aime mon état.

SUZANNE

Comment, vous préférez porter des lettres pour dix sous et des fardeaux pour vingt à jouir de deux cent mille livres de rente !

SALVATOR

Je ne fais pas que porter des lettres et des fardeaux.



SUZANNE

Que faites-vous donc ?

SALVATOR

Une foule d'autres choses qui m'amuse... Ainsi, dans ce moment, par exemple...

SUZANNE

Eh bien ?

SALVATOR

Je suis à la recherche d'une jeune fille que votre frère a fait enlever !...

SUZANNE

Ah !

SALVATOR

Et que je lui ai reprise.

SUZANNE

À mon frère ?

SALVATOR

À votre frère.

SUZANNE

À Lorédan ?

SALVATOR

À Lorédan.

SUZANNE

Et il se l'est laissé reprendre comme cela ?

SALVATOR

Non ! non ! il a tiré un coup de pistolet sur moi.

SUZANNE

Et ?...

SALVATOR

Et il m'a manqué.

SUZANNE

Allons donc !

SALVATOR

Vous doutez toujours de ce que je vous dis !

SUZANNE

Certainement que j'en doute !

SALVATOR, ouvrant la fenêtre

Eh bien, regardez... Tenez, là-bas, au pied de cet arbre, dans ce rayon de lune, voyez-vous Rose-de-Noël avec Brésil, qui la garde ?

SUZANNE

Et mon frère, où est-il ?

SALVATOR

Il est... (Riant.) Il est où je mets ceux que je ne veux pas qui me dérangent.

SUZANNE

Et vous ne craignez pas de vous attaquer ainsi à nous ?

SALVATOR

Depuis que j'ai retrouvé le testament, je suis devenu bien audacieux, allez !

SUZANNE, après un instant de silence rageur

Je voudrais bien voir ce testament.

SALVATOR

Serait-il vrai que vous eussiez sérieusement ce désir ?

SUZANNE

Très-sérieusement.

SALVATOR

Oh ! chère cousine, il ne sera pas dit que, le jour où j'ai le bonheur de vous retrouver, vous avez eu un désir que je pouvais accomplir et que je n'ai pas accompli.

SUZANNE

Vous l'avez sur vous, ce testament ?

SALVATOR

Un testament de quatre millions vaut bien la peine qu'on ne s'en sépare pas... surtout quand il a été perdu pendant deux ans ! (Il tire de sa poche un portefeuille.) Vous connaissez l'écriture du marquis, n'est-ce pas, chère cousine ?

SUZANNE

Sans doute, je la connais.

SALVATOR, lui mettant  
le papier devant les yeux

Eh bien, voyez : « Ceci est mon testament olographe, dont le double est déposé chez M<sup>e</sup> Baratteau, notaire, rue du Bac, n<sup>o</sup> 31. »  
Signé en toutes lettres : « Marquis DE VALGENEUSE. »

SUZANNE

Et vous avez montré ce papier à Lorédan ?

SALVATOR

Oh ! non ! j'en ai réservé pour vous la primeur... Je ne sais si cette attention vous fera plaisir, chère cousine, mais je puis vous donner ma parole d'honneur que vous êtes la première personne qui l'ait vu... après moi.

SUZANNE

Et dans quel but me le montrez-vous ?

SALVATOR

Mais pour vous faire comprendre que vous avez toute sorte de motifs de m'être agréable... Cela, bien entendu, chère cousine, à charge de revanche.

SUZANNE

Et votre désir de m'être agréable ira jusqu'à... ?

SALVATOR

Ira jusqu'à vous assurer, quelque chose qui arrive – si vous me rendez le service que je viens vous demander –, ira jusqu'à vous assurer une dot d'un million sur ce testament.

SUZANNE

Ou sinon ?

SALVATOR

Ou sinon, je ferai valoir le testament dans son entier, et je garderai les quatre millions pour moi... Mais croyez-en un ami, acceptez le million, et rendez-moi le service.

SUZANNE

Quelle sera ma garantie ?

SALVATOR

Ma parole d'honneur.

SUZANNE

Que faites-vous ?

SUZANNE

Je vois que vous acceptez.

SUZANNE

Et alors... ?

SALVATOR, sonnant de nouveau

Et alors, je sonne.

SUZANNE

Pourquoi ?

SALVATOR

Pour qu'on mette les chevaux à la voiture.

UN DOMESTIQUE, entrant

Madame a sonné ?

SUZANNE

Oui, attelez. (Il sort.) Où vais-je ?

SALVATOR

À Paris.

SUZANNE

Et à Paris, que vais-je faire ?

SALVATOR

Vous allez demander au préfet de police de l'avancement pour M. Jackal.

SUZANNE

Comment, de l'avancement pour M. Jackal ? Je le croyais votre ennemi.

SALVATOR

C'est justement ma façon de me conduire avec mes ennemis : aux uns je donne un million ; aux autres, de l'avancement. Seulement, il faut que cet avancement soit accordé à M. Jackal demain avant midi, et qu'il ait quitté Paris demain avant deux heures. Avez-vous quelque chose contre M. Jackal, ma belle cousine ?

SUZANNE

Au contraire, il nous a rendu, chez madame Desmarest, à mon frère et à moi, un service dont je lui suis on ne peut plus recon-

naissante, en supposant que l'intention soit réputée pour le fait ; mais il m'étonne que vous payez un million un service que je vous eusse rendu pour rien.

SALVATOR

Je n'avais que ce moyen-là de vous l'offrir.

LE DOMESTIQUE

La voiture de madame est prête.

SUZANNE fait un mouvement vers la porte  
et revient en regardant fixement Salvator

Ainsi, vous ne m'aimez plus, Conrad ?

SALVATOR, riant

Oh ! chère cousine, comment pouvez-vous faire une pareille question à un homme qui s'est brûlé la cervelle pour vous !

SUZANNE

Décidément, j'ai été une sottie... M. Jackal aura son avancement demain avant midi.

SALVATOR

Et vous, chère cousine, vous aurez votre million le jour où vous vous marierez.

SUZANNE

Adieu, mon cousin.

(Elle sort.)

### Scène III

Salvator, seul.

C'est une femme fort intelligente que ma cousine de Valgeneuse ; mais je doute que celle-là fasse jamais le bonheur d'un mari. La voilà partie... Bon voyage ! Maintenant, appelons Rose-de-Noël. (Il ouvre la fenêtre.) Rose ! Rose !... Viens, mon enfant !

ROSE-DE-NOËL, en dehors

Nous voilà !... Viens, Brésil ! viens !

SALVATOR

Pauvre enfant ! Je comprends bien quelle peur a dû être la sienne ! Pour elle, la maison était pleine de spectres. (Montrant la chambre où Orsola a été étranglée.) Ici, celui d'Orsola ! (Montrant le

lac.) Là, celui de son frère ! Si elle avait su là-bas que c'était à dix pas de la fosse du petit Victor qu'elle était assise... La voici.

#### Scène IV

Salvator, Rose-de-Noël, Brésil.

ROSE-DE-NOËL

Brésil ! viens, Brésil ! ne me quitte pas.

SALVATOR

Sois tranquille, mon enfant : ni Brésil ni moi ne te quitterons plus.

ROSE-DE-NOËL

Oh ! alors, je serai bien heureuse.

SALVATOR

Mais il faut être brave ; il ne faut plus avoir de ces terreurs qui empêchent la vérité de sortir de ta bouche. Ce que tu m'as dit, à moi, que M. Gérard était coupable et M. Sarranti innocent, il faudra le redire hautement à tout le monde ; ce que tu m'as raconté de l'assassinat de ton frère par son oncle, et de ton assassinat par Orsola, il faudra le raconter aux juges ; les juges, vois-tu, ce sont les délégués du Seigneur sur la terre, et on ne peut pas plus mentir aux juges qu'à Dieu.

ROSE-DE-NOËL

Oh ! je ne mentirai pas, j'aurai du courage, je raconterai tout, je dirai tout. D'ailleurs, je saurai que vous êtes là pour me soutenir, pour m'encourager, pour me défendre ; avec vous, près de vous, et même loin de vous, maintenant que je vous ai retrouvé, je ne crains rien !

SALVATOR

Viens, j'ai un endroit sûr où te cacher.

(M. Jackal paraît.)

#### Scène V

Les mêmes, M. Jackal.

M. JACKAL

Pour quoi faire cacher mademoiselle ? N'a-t-elle pas son pro-

tecteur naturel, M. Gérard, son oncle ?

SALVATOR

M. Jackal...

ROSE-DE-NOËL

Que dit donc cet homme, mon bon ami ?

M. JACKAL

Je dis, mademoiselle, que vous devez être bien reconnaissante à M. Salvator de la peine qu'il a prise de vous enlever à votre ravisseur M. Lorédan de Valgeneuse ; mais vous le voyez, il m'a précédé de quelques minutes. Veuillez me suivre.

ROSE-DE-NOËL

Mais je ne veux pas quitter M. Salvator, moi ; je ne le veux pas, je ne le veux pas.

(Elle s'attache à Salvator.)

M. JACKAL

Monsieur Salvator, soyez assez bon pour faire comprendre à cette enfant, qui me paraît avoir la plus grande confiance en vous, que, n'étant ni son mari, ni son frère, ni son parent, vous ne pouvez réclamer le droit de la protéger. Ce droit appartient à son plus proche parent après son père, et ce plus proche parent, c'est son oncle, M. Gérard ! Venez, mademoiselle.

ROSE-DE-NOËL

Jamais ! jamais !... À moi, Salvator, à moi !

M. JACKAL

La loi ne discute pas, mademoiselle, elle agit, et vous avez dans M. Salvator un conseiller trop sage pour qu'il ne vous dise pas de lui obéir sans retard et sans rébellion.

SALVATOR, à M. Jackal

Monsieur Jackal, êtes-vous porteur du jugement qui ordonne que mademoiselle sera remise entre les mains de son oncle ?

M. JACKAL

Le voici, monsieur Salvator.

SALVATOR, après avoir jeté  
un coup d'œil sur le papier

Obéis, mon enfant ! mais ne crains rien, je veille sur toi, et

fusses-tu dans les griffes de Satan, par le Dieu vivant, je t'en tirerai !



ACTE CINQUIÈME  
NEUVIÈME TABLEAU

*La chambre de Gérard. Même décoration qu'au sixième tableau.*

Scène première  
Gérard, puis Ludovic.

Au lever du rideau, Gérard est occupé à ranger des sacs d'or dans une malle. On frappe à la porte ; il referme vivement la malle et la porte de la cachette.

GÉRARD

Qui va là ?

LUDOVIC, en dehors

Moi, le docteur.

GÉRARD, allant ouvrir

Entrez, cher monsieur Ludovic !

LUDOVIC

Sur pied ! et venant ouvrir la porte vous-même ! Savez-vous que vous êtes solide, vous, sans qu'il y paraisse ! Sans doute, comme je vous l'ai dit le premier jour où je vous ai vu, et où cela a paru vous faire tant de peine, il n'y avait aucune blessure grave ; mais vous aviez perdu diablement de sang ! Il est vrai qu'avec de bon bouillon, des côtelettes saignantes et du rôti, cela se refait vite... Combien y a-t-il de jours que votre accident est arrivé ?

GÉRARD

Il y a aujourd'hui neuf jours.

LUDOVIC

Eh bien, au bout de neuf jours, c'est joli ! Continuez, et, si vous voulez suivre mon conseil, dans quinze jours ou trois semaines, vous ferez un petit voyage ; cela vous remettra tout à fait.

GÉRARD

J'allais justement partir, mon cher monsieur, quand cet horrible malheur m'est arrivé, et j'ai là mon passe-port tout visé pour

l'étranger.

LUDOVIC

Allez en Italie, alors, monsieur Gérard ; allez en Italie. N'avez-vous rien qui vous retienne à Paris ?

GÉRARD

Rien !

LUDOVIC

Pas d'enfants ?

GÉRARD

Pas d'enfants.

LUDOVIC

Pas de nièces ? pas de neveux ?

GÉRARD

Non.

LUDOVIC

Millionnaire ?

GÉRARD

On le dit ; mais...

LUDOVIC

Oh ! ne vous en cachez pas pour moi, ce n'est pas ma facture qui vous ruinera : cent sous par visite, c'est dans les prix doux ; et encore, si vous trouvez que c'est trop cher, je peux ne pas revenir. À présent, vous êtes guéri, mon cher monsieur. Seulement, ne recommencez pas, vous n'auriez peut-être pas toujours pareille chance.

GÉRARD

Au contraire, revenez, revenez tant que vous voudrez ! Non-seulement vos visites me guérissent, mais encore elles m'égayent.

LUDOVIC

Diable ! n'allez pas dire cela ; vous me feriez du tort : un médecin gai ne peut être un médecin sérieux... Et tenez, par ma foi, je vous laisse en bonne compagnie : voici M. Jackal, qui vient probablement vous annoncer qu'il tient votre assassin... C'est égal, cela a dû vous agacer quand vous avez lu ce qu'il avait fait mettre dans les journaux, que vous étiez mort... Mon-

sieur Jackal, vous savez que je suis un de vos admirateurs.

M. JACKAL

Je vous le rends, monsieur ; car vous avez fait, savez-vous, une cure magnifique !

LUDOVIC, plaisantant

Avez-vous trouvé la femme ?

M. JACKAL

Si elle n'est pas trouvée, elle se trouvera.

LUDOVIC

Espérons-le !

(Il sort en chantant *Fleuve du Tage.*)

## Scène II

Gérard, M. Jackal.

M. JACKAL

Vous avez là un charmant médecin, cher monsieur Gérard.

GÉRARD

Oui, et, je le lui disais tout à l'heure, je suis toujours plus gai quand il me quitte.

M. JACKAL

Eh bien, je vous apporte une nouvelle qui va vous égayer encore.

GÉRARD

Vraiment ?

M. JACKAL

Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir ; vous êtes toujours faible... (Gérard s'assied.) Depuis que je vous connais, cher monsieur Gérard, je remarque en vous un fond de tristesse, de mélancolie, de taciturnité.

GÉRARD

Le fait est que je ne suis pas gai.

M. JACKAL

Je me suis dit : « Il n'y a pas de tristesse sans raison. » (Gérard pousse un soupir.) Eh bien, ce qui rend triste ce brave M. Gérard, c'est la mort de son neveu Victor et la disparition de sa nièce

Léonie. Son neveu, on ne peut pas le lui rendre ; mais sa nièce, on peut la lui retrouver.

GÉRARD, hochant la tête

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour arriver à ce résultat ; et je n'ai pas réussi.

M. JACKAL

Parce que vous n'avez pas à votre disposition les moyens que j'ai, moi. Aussi ai-je été plus heureux que vous.

GÉRARD, effrayé

Plus heureux que moi ! Qu'avez-vous donc fait ?

M. JACKAL

J'ai fait des recherches.

GÉRARD, pâlisant

Vous ?

M. JACKAL

Oui, et...

GÉRARD, d'une voix haletante

Et... ?

M. JACKAL

Et je l'ai retrouvée.

GÉRARD

Qui ?

M. GÉRARD

Léonie, votre nièce !

GÉRARD

Mon Dieu !...

M. JACKAL

Allons, bon ! voilà que vous allez vous trouver mal de joie maintenant... Ah ! cher monsieur Gérard, vous avez le cœur trop tendre.

GÉRARD

Et où est-elle ?

M. JACKAL

En bas, dans un fiacre. Elle n'attend que votre permission pour se jeter dans vos bras.

GÉRARD

Oh !...

M. JACKAL, à la cantonade

M. Gérard dit qu'il ne peut résister à son impatience ; faites monter mademoiselle Léonie. (Gérard se lève et va en trébuchant vers la chambre du fond.) Où allez-vous ?

GÉRARD

Je n'en sais rien.

M. JACKAL

Mon cher monsieur Gérard, vous m'avez l'air de n'avoir point parfaitement la tête à vous, et, vis-à-vis d'un homme qui n'a pas la tête à lui, vous ne trouverez pas mauvais qu'un agent de l'autorité prenne des précautions ; il ne faut qu'un moment de folie pour causer parfois un malheur irréparable. Je vous ramène votre nièce Léonie ; c'est une belle jeune fille de seize ans, tellement éprouvée jusqu'ici par le malheur, que, du moment que j'ai reçu l'ordre de la remettre entre vos mains, elle m'a inspiré le plus vif intérêt... Je vous dis donc ceci, mon cher monsieur Gérard : c'est à vous qu'est donnée la garde de cette charmante fille ; eh bien, veillez à ce qu'il ne lui arrive rien de fâcheux ; veillez à ce qu'il ne tombe pas un seul cheveu de sa tête ; car, quelque part que vous soyez, fût-ce à l'étranger, fût-ce en Amérique, fût-ce en Chine, j'étends le bras et je vous tire à moi... Et alors, vous connaissez le vieil adage : dent pour dent, œil pour œil, tête pour tête !... Mais qu'avez-vous donc ? Vous ne m'écoutez pas... Ce que je vous dis a cependant son importance...

GÉRARD, l'œil fixé sur la porte d'entrée

Monsieur Jackal ! monsieur Jackal ! voyez-vous ?...

M. JACKAL

Certainement que je vois ! je vois votre nièce qui entre, et je me retire pour vous laisser tout au plaisir de vous revoir... Adieu, monsieur Gérard ! adieu, mademoiselle ! (Aux gendarmes.) Messieurs, nous n'avons plus rien à faire ici.

## Scène III

Gérard, Léonie ou Rose-de-Noël.

Léonie s'arrête au point le plus éloigné de la chambre ;  
Gérard la regarde avec une profonde terreur. Moment de silence.

GÉRARD, d'une voix qu'il  
essaye de rendre caressante

Léonie ! ma chère Léonie, est-ce bien toi ?

LÉONIE

Moi-même ! et si vous en doutez, regardez, mon oncle. (Elle découvre le haut de son col.) Voilà le coup de couteau d'Orsola !

GÉRARD

Oui, c'était une méchante créature, et qui, à moi aussi, m'a fait bien du mal ! Mais Dieu l'a punie.

LÉONIE

Si c'est Dieu qui l'a punie, comment est-ce pour le moins coupable des deux qu'il a été le plus sévère ?

GÉRARD

Léonie ! Léonie ! rappelle-toi combien je t'aimais.

LÉONIE

Je me rappelle que celui que vous aimiez le mieux, c'était mon frère Victor ; vos préférences sont terribles, mon oncle, elles tuent. Ne m'aimez pas trop.

GÉRARD

Tu as raison, Léonie ; accuse-moi, accable-moi, condamne-moi ! Jamais, non, jamais tu ne m'en diras autant que ma conscience m'en a dit... Regarde-moi ! il y a sept ans que ce malheureux crime a été commis ; j'ai vieilli de vingt années en sept ans... C'est une bien terrible chose, n'est-ce pas ? que de me retrouver en face de toi à la lumière du soleil, que de te voir entrer pâle et menaçante dans cette chambre, et, quand je doute si c'est toi, de te voir montrer la trace du couteau d'Orsola en me disant : « Voyez ! » Eh bien, moins terrible, je te le jure, est cela que de voir dans mes rêves sortir du lac, les cheveux ruisselants d'eau et collés au visage, le fantôme de ton pauvre frère me criant : « Mon

oncle ! mon bon oncle ! ne me fais pas mourir ! » Mais laissons dormir dans sa tombe le pauvre enfant ; il y dort plus tranquille que moi dans mon lit, j'en suis sûr, et occupons-nous de toi, ma chère Léonie, de ton avenir, de ton bonheur. Tu es jeune, tu es belle, tu peux être heureuse... Je ne parle pas de richesse... (Se traînant vers la cachette, qu'il ouvre.) Tiens, cette armoire renferme des millions ! de peur qu'on ne me les vole, j'ai fait faire cette cachette. Nul ne la connaît, nul ne peut la connaître ; quand elle est fermée, elle ne s'ouvre plus que par un ressort familier à moi seul. Des voleurs sont venus, ils m'ont menacé de mort si je ne leur disais pas où était mon argent, je ne le leur ai pas dit. C'était pour toi, Léonie, que je gardais tout cela ! Pour moi, je n'en ai pas besoin ; qu'en ferais-je ?... Allons ! tout est prêt, partons ! Voyons, mon portefeuille, le voilà ; mon passe-port, le voilà ; la voiture est en bas, à notre disposition, rien ne nous retient plus ici !... Viens, Léonie, partons !

LÉONIE

Je ne pars pas.

GÉRARD

Comment, tu ne pars pas ?

LÉONIE

Non ; mon témoignage est nécessaire ici, je reste.

GÉRARD

Ton témoignage nécessaire, pourquoi ?

LÉONIE

Pour que l'innocent ne soit pas condamné à la place du coupable.

GÉRARD, presque menaçant

Ah ! tu veux rester pour me dénoncer, pour me faire condamner, pour me faire monter sur l'échafaud ?

LÉONIE

Non, mais pour que M. Sarranti n'y monte pas à votre place.

GÉRARD

Sarranti ! Sarranti ! Que t'importe cet homme ? La fatalité le poursuit, abandonne-le à la fatalité !

LÉONIE

C'est-à-dire que vous me demandez que je le tue, quand, d'un mot, je puis le sauver ? Vous voulez que mes nuits soient hantées par un spectre ; seulement, votre fantôme, à vous, c'est un enfant noyé qui vous crie : « Mon bon oncle, ne me fais pas mourir ! » Mon fantôme, à moi, serait un innocent qui, du haut de son échafaud, me crierait : « Misérable, tu me laisses mourir ! » Je ne partirai pas.

GÉRARD

Oh ! de gré ou de force, il faudra bien cependant que tu partes.

LÉONIE

De gré, je vous l'ai dit, je ne partirai pas. De force, comment vous y prendrez-vous ? Vous m'emporterez par les escaliers ? Dans les escaliers, je crierai ! Vous me conduirez dans une chambre ? Dans cette chambre, il y aura une fenêtre ; par la fenêtre de cette chambre, je crierai ! Vous m'entraînez dans un désert ? Dans ce désert, je crierai ! Et prenez garde ! à défaut de juges pour m'entendre, dans ce désert, il y aura Dieu !... Cet homme qui m'a amené ici vous a dit qu'il vous donnait votre crime à garder. Il mentait, c'était votre châtiment.

GÉRARD, la tête dans sa main

Effroyable logique de l'assassinat ! Me voilà forcé, parce que j'ai commis un premier meurtre, ou d'en subir la peine, ou d'en commettre un second... Léonie !

LÉONIE, courant à la fenêtre et l'ouvrant

Ne m'approchez pas, ou je crie.

GÉRARD

Léonie, je ne te menace pas, je te prie.

LÉONIE

Priez ou menacez, monsieur, peu m'importe ! Vous êtes un homme et vous êtes armé. Je suis un enfant sans défense, mais je suis plus forte, je suis plus invulnérable que vous, parce que je suis la vérité ! parce que je suis la justice ! parce que je suis la loi !



GÉRARD

Que me reste-t-il donc à faire, alors ?

LÉONIE

À m'ouvrir cette porte, et à me dire : « Va librement où ton devoir te dit d'aller », ou bien...

GÉRARD

Ou bien ?

LÉONIE

Ou bien à me tuer, comme vous avez tué mon frère !

GÉRARD

Elle aussi ! (Il regarde autour de lui, voit la porte de la cachette toute grande ouverte et paraît frappé d'une idée. – À lui-même.) Eh bien, non, je ne la tuerai pas : je la laisserai mourir ! (Menaçant.) Léonie !

LÉONIE, ouvrant la fenêtre

Au secours !

GÉRARD, bondissant sur elle et lui jetant  
sur la tête son manteau dont il l'enveloppe

Ah ! tu crieras !

LÉONIE, d'une voix qui s'affaiblit

Au secours ! à moi ! au meurtre !

GÉRARD, l'emportant, la jetant dans  
la cachette et refermant la porte sur elle

Crie, maintenant ! Nous verrons si, quand je serai parti, quand toutes les portes seront fermées, nous verrons si quelqu'un t'entend et vient t'ouvrir... (Il prend le coffre plein d'or qu'il traîne jusqu'à la porte, sort à moitié, puis recule et tombe assis sur le coffre en s'écriant.) Le moine !...

## Scène IV

Gérard, Dominique.

GÉRARD

Que me voulez-vous ?

DOMINIQUE

Je vais vous le dire.

GÉRARD

Pas à cette heure, pas en ce moment ; ce soir, demain, après-demain.

DOMINIQUE

Non, à l'instant même.

GÉRARD

Je ne puis.

(Il s'avance vers la porte, Dominique lui barre le chemin.)

DOMINIQUE

Vous ne passerez pas !

GÉRARD, s'appuyant à la muraille

Trop tard ! cinq minutes trop tard !

DOMINIQUE

C'est Dieu qui mesure le temps ! Voulez-vous m'écouter ?

GÉRARD

Parle donc !

DOMINIQUE

Je viens vous demander le droit de révéler votre confession.

GÉRARD

C'est-à-dire que vous venez me demander ma mort, c'est-à-dire que vous venez me demander de me conduire par la main à l'échafaud !

DOMINIQUE

Non, monsieur ; car, cette permission accordée, je ne m'oppose plus à votre départ.

GÉRARD

À mon départ... Et, derrière moi, vous me dénoncez, derrière moi, le télégraphe joue, et, à dix lieues, vingt lieues, trente lieues d'ici, l'on m'arrête.

DOMINIQUE

Je vous donne ma parole, monsieur, et vous savez si je suis l'esclave de ma parole, que demain à midi seulement, c'est-à-dire quand vous serez en Belgique, j'userai de la permission.

GÉRARD

Et quand je serai en Belgique, comme il y a meurtre, vous

obtiendrez l'extradition.

DOMINIQUE

Je ne la solliciterai pas, monsieur : je suis un homme de paix, je demande que le pécheur se repente et non qu'il soit puni ; je veux, non pas que vous mouriez, mais que mon père ne meure pas !

GÉRARD

Impossible ! vous me demandez une chose impossible.

DOMINIQUE

Ce que vous faites là est épouvantable ! dans ce moment, la cour prévôtale délibère sur le sort de mon père ; dans ce moment, on prononce sa sentence peut-être... et les sentences des cours prévôtales s'exécutent dans les vingt-quatre heures !

GÉRARD

L'engagement que vous avez pris avec moi est formel : après ma mort, oui... mais tant que je vivrai, non, non, mille fois non ! Laissez-moi donc passer... Vous ne pouvez rien contre moi.

DOMINIQUE, au comble  
du désespoir

Monsieur, croyez-vous que, pour vous persuader, j'aie employé tous les moyens, toutes les paroles, toutes les prières, toutes les supplications qui peuvent avoir un écho dans le cœur de l'homme ? croyez-vous qu'il y ait une possibilité de sauver mon père en dehors de celle que je vous propose ? S'il y en a une, dites-le ; je ne demande pas mieux que de l'employer, dût-elle tuer mon corps en ce monde, et perdre mon âme dans l'autre... Tenez, je me mets à vos genoux pour vous conjurer de sauver mon père ! Un moyen ! indiquez-moi un moyen !...

GÉRARD

Je n'en connais pas ! Laissez-moi passer !

DOMINIQUE

Et si je vous tuais ?...

## Scène V

Les mêmes, Salvator, se précipitant  
et retenant la main de Dominique.

SALVATOR

Arrêtez !... Un pareil coquin ne mérite pas de finir de la main  
d'un honnête homme. – À moi, Roland !

(Roland se précipite dans la chambre, et saute  
à la gorge de Gérard, qui roule avec lui derrière le lit.)

GÉRARD

Délivrez-moi du chien et laissez-moi partir, et je signerai tout  
ce que vous voudrez !

SALVATOR, arrachant le chien de dessus Gérard

Tout beau, Roland !

DOMINIQUE, prenant une plume et la  
présentant avec le manuscrit à Gérard

Écrivez : « *Mardi, onze heures du matin.* – J'autorise le fils de  
M. Sarranti à révéler ma confession demain Mercredi, à midi. »  
Signez !

(Gérard signe.)

SALVATOR

Et maintenant, allez vous faire pendre où il plaira à Dieu et à  
la justice humaine de vous dresser un gibet ! Va, va-t'en, maudit !

DOMINIQUE, se jetant  
dans les bras de Salvator

Oh ! mon sauveur, embrassez-moi !

SALVATOR

Maintenant, où est Rose-de-Noël ?

DOMINIQUE

Rose-de-Noël ? Je ne l'ai pas vue.

SALVATOR

Elle doit être ici cependant. M. Jackal l'y a ramenée ce  
matin... Ah ! dans la chambre à côté sans doute. (Il y entre.) Rose-  
de-Noël !...

DOMINIQUE, appelant

Léonie ! Léonie !

SALVATOR, pâle, effaré,  
reparaissant à la porte

Rose-de-Noël !... Rose-de-Noël, où es-tu ?

DOMINIQUE

Mon Dieu, que craignez-vous ?

SALVATOR

Tout ! Cet homme est capable de tout !

DOMINIQUE

Il l'aura tuée pour fuir, comme il a tué son frère.

SALVATOR

Mon Dieu !

DOMINIQUE

Écoutez... Non... J'avais cru entendre comme un gémissement.

SALVATOR

Ah ! c'est elle ! C'est peut-être son dernier cri. Où est-elle, mon Dieu ? où est-elle ? (À Roland, qui gratte la muraille.) Que fais-tu, Roland ? qu'y a-t-il ? Cherche, mon chien !... cherche !... (Après une pause.) Morte ou vivante, Rose-de-Noël est là.

DOMINIQUE

Attendez.

SALVATOR

Pas de porte !... la muraille ! Oh ! s'il le faut, j'abattraï la maison pour retrouver son cadavre. Rose-de-Noël ! Rose-de-Noël !

DOMINIQUE

Je me rappelle... un réduit creusé dans le mur. C'est là qu'il cachait son or, c'est là qu'il avait caché le manuscrit... Un ressort... un secret... Dieu a permis qu'il me l'ait indiqué...

(Il presse le ressort, la cachette s'ouvre. On voit Rose-de-Noël, à genoux, suffoquant, presque asphyxiée ; elle a, avec ses dents et ses mains, déchiré le manteau, à travers lequel sa tête et un de ses bras sont passés dans la lutte.)

SALVATOR, la prenant dans ses bras

Ah ! Rose-de-Noël !... vivante, grâce à Dieu !...

## Scène VI

Les mêmes, Rose-de-Noël, M. Jackal.

ROSE-DE-NOËL

Ah ! Salvator, je savais bien que c'était toi qui me sauverais.

M. JACKAL, entrant

Messieurs ! messieurs !

DOMINIQUE et SALVATOR

M. Jackal.

M. JACKAL

Oui, M. Jackal en personne, lequel vient vous annoncer que, grâce à une protection puissante et inconnue, il est nommé commissaire central à Toulon. (À Gérard, qui entre.) Si vous passez jamais par là, monsieur Gérard, je me mets à votre disposition.

SALVATOR

Mais comment se fait-il que M. Gérard... ?

M. JACKAL

C'est bien simple. Avant de partir pour ma nouvelle destination, je suis venu faire une visite à M. Henri, mon protégé... Tout à coup, je vois passer, dans une chaise de poste, M. Gérard, qui, au lieu de partir avec sa nièce, comme je le lui avais expressément recommandé, partait seul... J'ai eu peur qu'il ne fût arrivé malheur à Rose-de-Noël, que j'aime beaucoup, et je ramène ici M. Gérard pour lui demander une petite explication.

SALVATOR

Je vais vous la donner, moi : M. Gérard, en partant, avait jeté vivante sa nièce dans ce sépulcre, où elle serait morte à cette heure si, grâce à Brésil, nous ne l'avions retrouvée !...

M. JACKAL

Eh bien, que vous ai-je toujours dit, monsieur Salvator ?  
*Cherchez la femme !*